

**V**oici un livre au carrefour de deux courants qui suscitent un intérêt croissant dans tous les pays d'Europe. D'une part, celui qui, avec une vigueur encouragée par les pouvoirs publics depuis une quinzaine d'années, se tourne vers les constructions significatives du passé, même les moins prestigieuses, et s'attache à leur sauvegarde. S'agissant ici de chapelles et potales, la démarche s'insère dans la campagne, lancée par la Région wallonne, visant à la protection de tous ces témoins muets de la vie des générations antérieures, qu'on appelle le «petit patrimoine» et auxquels les modes de vie contemporains ont souvent enlevé toute utilité et, partant, toute signification.

Cet ouvrage rencontre, d'autre part, cet autre courant d'intérêt qui porte sur la culture populaire sous toutes ses formes, et singulièrement sous l'angle religieux. L'auteur, qui est frère à l'Abbaye de Maredsous, établit clairement la distinction entre la religion officielle et la foi populaire, qui non seulement a des racines païennes, mais qui continue à travers les siècles à consacrer à la dévotion des fidèles des arbres, des sources et des statues, ainsi qu'à reproduire à date fixe des rites dont la symbolique lui est propre, tout en s'insérant à part entière dans la religion chrétienne qui l'alimente de ses références et lui donne sa légitimité.

L'enquête menée dans l'Entre-Sambre et Meuse, et plus particulièrement dans le pays de Brogne, permet de donner une assise tout à la fois scientifique et concrète à cette étude, puisque pas moins de 496 potales et chapelles y ont été répertoriées.

Ainsi l'amateur d'histoire locale se délectera à lire dans cet ouvrage des anecdotes savoureuses qui lui feront remonter tout un passé à la mémoire, tandis que le lecteur intéressé par les phénomènes de la foi populaire y trouvera, assorti d'illustrations nombreuses, un exposé magistral de ce qui en fait le fondement et la permanence.

Ce livre est publié à Namur aux *Editions du Confluent*, dans une collection consacrée à l'histoire locale: «Pays de Meuse et d'Ardenne». L'auteur, Jean-Baptiste Lefèvre, est docteur en histoire, spécialisé depuis 40 ans dans le culte des saints populaires et dans les traditions wallonnes.

JEAN-BAPTISTE LEFEVRE

# POTALES, CHAPELLES ET CULTES POPULAIRES

## L'exemple du pays de Brogne



L

Publié avec l'aide d'Albert Lienard,  
Ministre de l'Aménagement du Territoire pour la Région wallonne.

Publié à l'occasion de l'exposition  
"Potales, chapelles et cultes populaires au pays de Brogne" organisée  
à l'abbaye de Brogne à Saint-Gérard  
du 27 avril au 15 septembre 1991, avec l'appui de "Vers l'Avenir",  
"Radio Nostalgie", la Banque CERA, la Loterie nationale et Materne.

#### AVERTISSEMENT

1. Certains lecteurs pourraient s'étonner que nous ayons employé l'abréviation «St» pour désigner le mot «saint», au lieu de l'abréviation classique «S.», que l'on trouve dans les anciens missels et livres religieux. Dans cet ouvrage de vulgarisation, elle nous a paru, en effet, plus lisible par le lecteur d'aujourd'hui.
2. Les représentations des saints sont, dans leur quasi-totalité, des photos originales de statues découvertes dans le pays de Brogne. Les prêteurs (doyens, curés, monastères, conseils de fabrique, particuliers), que nous remercions ici pour la bonne grâce avec laquelle ils nous ont confié leurs objets, n'ont pas souhaité, par crainte de vol, que leur provenance soit indiquée.

Publié aux  
Editions du  
Confluent  
(Edico s.c.)  
Rue Mazy 35  
5100 Jambes  
081/30 28 35  
  
D/4369/1991/9  
  
Photo  
de couverture :  
vieux tilleul à  
Ermeton-sur-Biert

Contribution bibliographique :

P. Philippe Waffelaert, bibliothécaire,  
Maredsous

Contribution iconographique :

P. Bernard Lorent, Maredsous

Recherche en paroisse :

P. Henri Ledoyen, Maredsous

Schémas et cartes :

M. Marc Van Leeuw

Photographie :

sauf indication contraire,  
toutes les photographies sont de  
Christiane Soliamont

Traitement de texte :

Clelia Theate

Photocomposition :

Topfilm, Namur

Mise en pages :

Eric Borgers et Jean-Luc Poncelet

Photogravure :

Namur Scanner Team, Lustin

Impression :

Chauveheid, Stavelot

Collection Pays de Meuse et d'Ardenne

**Jean-Baptiste Lefèvre**

**POTALES, CHAPELLES  
ET CULTES POPULAIRES**

**L'exemple du pays de Brogne**

*édico*

the most  
economical

# THE NATIONAL CHAMBER OF COMMERCE

is the largest business organization in the country.

It is the voice of business.

It is the spokesman for business.

It is the leader in business affairs.

It is the guardian of business interests.

It is the champion of business rights.

It is the advocate of business principles.

It is the defender of business honor.

It is the promoter of business welfare.

It is the representative of business in all its relations.

It is the champion of business progress.

It is the spokesman for business in all its activities.

It is the champion of business in all its interests.

It is the spokesman for business in all its relations.

It is the champion of business in all its activities.

It is the spokesman for business in all its interests.

It is the champion of business in all its relations.

It is the spokesman for business in all its activities.

It is the champion of business in all its interests.

## AVANT-PROPOS

---



Ces tout derniers temps, on assiste à un regain d'intérêt pour les matières du patrimoine. Cela est probablement dû, pour une part en tout cas, aux initiatives qui ont été prises, voici quelques années seulement, par la Communauté française et par la Région wallonne.

D'un côté, il s'est agi de l'organisation des *Journées du Patrimoine*, et de l'autre, on a voulu porter une attention toute particulière au *petit patrimoine populaire wallon*, c'est-à-dire à tous ces éléments intéressants qui constituent notre environnement quotidien et que, pour cette raison peut-être, nous ne regardons plus suffisamment. C'est pourtant l'héritage collectif de tous les Wallons, plus sans doute que celui que léguèrent les princes et les évêques, assurément plus grandiose mais aussi plus étranger au peuple.

A ce titre, l'année passée, nous mettions les fontaines à l'honneur. Cette fois, ce sont les croix et les potales, les enseignes, les réverbères, les bornes et les horloges publiques qui feront l'objet de tous nos soins. Bref, il s'agit de ces éléments du petit patrimoine que l'on peut rencontrer chaque jour sur sa route ou son chemin. C'est un patrimoine beaucoup plus important qu'il ne pourrait paraître de prime abord. Même s'il est petit, il contribue grandement à structurer et à animer le paysage, que celui-ci soit rural ou urbain. Songez à la place considérable qu'occupe, à la

## **6** AVANT-PROPOS

campagne, un calvaire dressé à la croisée des chemins ou, dans une ville, au charme de l'avenue éclairée par des candélabres pittoresques.

L'intérêt majeur de ces actions entreprises par les pouvoirs publics réside dans l'idée qui en est à la base : la population sera sensible au patrimoine en général et désira le conserver, dès lors qu'elle sera fière de son propre patrimoine local et régional. A cet égard, des initiatives comme l'organisation de cette exposition ou la rédaction du catalogue qui l'accompagne, s'inscrivent parfaitement dans la ligne des politiques régionales en matière de patrimoine et que je pourrais résumer comme suit : *l'éducation au patrimoine par la connaissance du terroir*.

Ici, il s'agit du *pays de Brogne*, une contrée où les édicules et les souvenirs religieux doivent être nombreux puisque dans le sillage d'une abbaye fameuse. Dans cette région, les chapelles et les potales sont même plus qu'un environnement : elles sont les témoins d'un passé particulier. A travers ces petits monuments, ce sont l'histoire, les sites et les paysages qui se mêlent. Le professeur de géographie que j'étais est demeuré sensible à ce que j'appellerai : le sens des lieux. La géographie n'est pas neutre, ou vide de signification; elle est souvent le reflet d'une histoire. *Le patrimoine non plus n'est pas neutre !* C'est ce que je retiens de cette exposition et de ce catalogue.

Albert LIENARD,  
Ministre de l'Aménagement du Territoire.

## PREFACE

---



Quand Monsieur Albert Liénard, Ministre de l'Aménagement du Territoire pour la Région wallonne décréta 1991 «Année du Petit Patrimoine», l'ancienne Abbaye de Brogne décida immédiatement de s'associer à cette initiative.

Quoi de plus normal, en effet, que de participer à ce mouvement de promotion et de restauration du *petit patrimoine* pour une abbaye, fondée au X<sup>e</sup> siècle, qui, après avoir connu des périodes de prospérité mais aussi de déclin, fait l'objet, depuis 1983, d'une restauration et d'une revalorisation qu'elle mérite en tant qu'héritage prestigieux d'un point de vue religieux et aussi humain. Parmi les nombreuses manifestations organisées par l'abbaye à l'occasion de cette «Année du Petit Patrimoine», l'édition du présent ouvrage veut apporter sa contribution à la redécouverte et à la survie de ces témoins du passé.

Située à Saint-Gérard (Mettet), en Entre-Sambre et Meuse, sur la route des Monastères de la Marlagne, l'ancienne Abbaye de Brogne est entourée de villages et hameaux où foisonnent une multitude de ces œuvres et particulièrement des potales et chapelles dont près de cinq cents exemplaires ont été recensés dans une trentaine de localités entourant Saint-Gérard.

Madame Christiane Soliamont introduit l'ouvrage à la manière d'une lettre d'amour.

S'adressant à ses chères potales, elle fait revivre, pour le lecteur, tout ce qu'elle a ressenti pour chacune d'entre elles, au cours des milliers de kilomètres qu'elle a parcourus depuis une vingtaine d'années à la recherche de ce qu'elle appelle «les traces de l'homme».

Bien peu de carrefours, de routes, de sentiers, de maisons, d'orées de bois, sites privilégiés de ces témoins, ne lui ont échappé.

En Entre-Sambre et Meuse, elle a recensé pas moins de mille huit cents potales et chapelles et elle en a photographié un millier; quelle extraordinaire source de documentation ! Mais non contente d'en faire un inventaire, Madame Soliamont a enquêté, investigué, consigné tout ce qui pourrait constituer l'histoire ou la légende de chacune de ses découvertes. Dans un style simple et spontané, son récit, chargé d'émotion et d'émerveillement, se veut un dialogue entre «ses potales» et le lecteur.

C'est au frère Jean-Baptiste Lefèvre, de l'Abbaye de Maredsous, Docteur en Histoire, que fut confiée la rédaction de cet ouvrage, destiné à prolonger les manifestations organisées par l'Abbaye de Brogne à l'occasion de cette «Année du Petit Patrimoine».

Historien et spécialiste des traditions de Wallonie et des vies de saints populaires, il s'attache, dans une première partie, à faire la synthèse de la foi populaire et de ses expressions rituelles, d'hier à aujourd'hui; il les décrit et les explique avec clarté à travers leurs composantes, leur cadre et leurs expressions artistiques typiquement populaires.

Dans la seconde partie, l'auteur illustre cette foi à partir des exemples tirés des potales, chapelles et saints du Pays de Brogne; sous sa plume alerte et à la manière d'une interview, il les fait revivre au point de les rendre très proches du lecteur.

Il écrit avec la rigueur de l'historien dans un style clair, imagé et non dépourvu d'humour; il se met à la portée non seulement des spécialistes, mais de tous.

Cet ouvrage constitue véritablement un livre de référence qui éveillera pour les uns, le désir de découvrir dans d'autres régions de Wallonie cette foi exprimée par ces potales et chapelles qui jalonnent notre paysage quotidien, et, pour les autres, celui de les voir désormais avec un œil nouveau.

J. HUPE,  
Directeur de l'Abbaye de Brogne.

# *PROLOGUE*

---

# **CHÈRES POTALES**

*Christiane Soliamont*

J'ai toujours été attirée par ces potales, semées dans le paysage. Pourquoi ? Je crois tout simplement qu'une chapelle, parce que petite, est plus intime qu'une église; elle est à taille humaine, donc plus propice à la prière. Et dans les potales, j'aime l'imprévu : on ne s'attend à rien et puis, tout d'un coup, sous un arbre, au détour d'un chemin ou à l'entrée d'un bois, on découvre quelque chose qui n'est pas un arbre, ni de la nature, mais quelque chose qui vient des hommes et tellement bien intégré au paysage qu'il en fait intimement partie.

J'ai perçu qu'il y avait là une émanation des petites gens, dont je suis. C'est leur foi que je rencontre au bord des chemins. Et je me rappelle avec attendrissement toutes ces petites niches, comme celle de Falaën par exemple : une niche haut perchée, en anse de panier, qui chevauche le mur du presbytère; vide, sans date ni dédicace, que fait-elle là-haut ? Et depuis quand ? Il y a si longtemps que niche et vieux mur sont ensemble que c'est comme soudés qu'ils font le charme émanant de ce vieux coin de village... J'aime ainsi les champs et les bois où se retrouve la trace de l'homme.

## **Le virus «potale»**

Mais le virus *potales*'est vraiment développé en moi quand j'ai découvert beaucoup plus de chapelles et de potales que je n'imaginais. Plusieurs personnes me disaient : «On voit que vous avez l'œil à ça», parce que je les repérais très vite, même dans un village que je ne connaissais pas.

Que d'attraits supplémentaires elles m'apportaient !

D'abord, dans les villages que je connaissais déjà, mais que je voyais maintenant autrement; à ceux que je ne connaissais pas et où j'étais déjà passée une ou deux fois sans y remarquer rien de spécial, sans y prendre de photos, elles donnaient un intérêt nouveau et je les découvrais vraiment, en me demandant aussi quelles avaient été les dévotions de leurs habitants.

Très souvent, je fus touchée par un tas de petits détails; je commençais à imaginer tous ces fidèles qui étaient venus là... De même pour les chapelles ouvertes : une chapelle ouverte, c'est banal, on passe devant rapidement en voiture, on y aperçoit un christ en croix et on n'y fait plus attention. Mais voilà, je prenais désormais le temps d'essayer de dater tel christ et, à partir de ce moment-là, j'observais mieux la croix, ses mutilations... J'apprenais à regarder de plus près la physionomie du christ, son expression et, de nouveau, je songeais aux artistes qui avaient essayé de rendre la douleur et la mort -avec une sensibilité qui était la leur et celle de leur époque : christ tout sanglant, l'accent mis sur ses souffrances physiques; christ au visage pathétique, celui sans doute d'un modèle pris sur place, avec le caractère émouvant de personnages fortement individualisés.

Ce qui était aussi touchant, c'était justement de percevoir, chaque fois, le petit détail propre, l'apport personnel de l'artiste, car, presque toujours, c'est un anonyme qui réalise son travail avec toute sa foi, tout son enthousiasme, toute sa bonne volonté surtout, et qui aboutit ainsi à une œuvre maladroite, mais qui n'en est que plus belle, parce que unique dans l'expression de son humanité...

## Toutes différentes et en tous lieux

Les potales sont de toutes les formes : les unes sont grêles, très hautes sur un fût trop étroit; d'autres, au contraire, sont des pataudes, des maladroites, je dirais presque des *bien en chair*; il y en a même qui paraissent très contentes d'elles-mêmes, engoncées dans leur état de *choses sacrées*; des altières aussi, qui, même mutilées, gardent leur fierté de grandes dames; des timides qui sont si étroites, si banales, si menues en somme, que rien ne peut leur réussir, dirait-on, et faites pour le repli sur soi, la résignation...; d'autres sont si calmes, si grises, si dignes : quand je suis devant elles, je songe qu'elles expriment une sorte de *silence intérieur*, notion abstraite, mais que je concrétiserais par une potale grise et calme.

Beaucoup m'émeuvent aussi parce qu'elles sont légèrement inclinées, comme dans l'attitude d'une immense compassion, d'une longue écoute surtout : rien qu'à les voir, on a envie de leur raconter son histoire et on se sent réconforté, comme si non seulement les potales comprenaient, mais partageaient la peine des gens...

Et que de sites où les trouver ! Si les carrefours sont, par excellence, des *gîtes à potales*, ainsi que les orées des bois, il y en a aussi aux endroits les plus inattendus : celles qui se juchent bien au-dessus du talus-comme celle dédiée à saint Pierre, qui monte la garde, bien haut perchée, à l'entrée de Pontaury; ou celles qui se hissent en bord de pâture en contre-haut, comme sur des talons, avec, dirait-on, le secret

espoir d'être à la hauteur ! Et puis celles qui semblent être indifférentes à leur environnement, comme des gens qui manquent totalement de coquetterie : collées à des piquets de clôture, adossées à des remises ou à des murs de soutènement, sans souci de présentation; celles qui se découpent sur le ciel, ivres de leur solitude altière; celles qui ont peur de la chaleur ou du froid et se dissimulent dans une haie -comme celle dédiée à saint Laurent, à Bossière, blottie si fort dans sa touffe de sapins étêtés que je suis passée trois fois devant elle sans la trouver ! D'autres, au contraire, s'accroient frileusement à un pignon ou à une façade -je songe à l'une d'elles, située à Bois-de-Villers, se faisant ainsi abriter par un espalier aussi âgé qu'elle et couronnée de quelques poires, petites mais de belle teinte ! Enfin, les potales et les chapelles rurales au plein sens du mot : enfoncées dans la glaise des champs; d'autres, *villageoises*, mais qui prennent des allures de citadines, avec des coquetteries aussi inattendues que désuètes : à Olloy-sur-Viroin, une potale à saint Agapit est sise sur un soubassement de style Régence; une autre, à Thuillières-faubourg, est juchée sur un fût orné de deux grandes spirales ascendantes émergeant de l'argile...; ou cette chapelle de Flavion, au long d'un chemin champêtre, mais dont la façade s'enorgueillit de volutes dignes du Petit Trianon...

Parmi les *sites à potales*, il faut aussi mentionner les cours de ferme ou les pignons et façades des habitations, où la potale est une simple niche intégrée dans la construction, ou encore celles qui se hissent sur le mur d'enceinte comme si elles voulaient dominer la fosse à fumier toute voisine !

Pour en revenir aux potales moins *individualisées* et situées au long de nos routes, certaines semblent isolées, mais sans donner pourtant le sentiment d'un vrai isolement ou d'un abandon; elles sont encadrées de deux arbres (des tilleuls le plus souvent) qui leur tiennent compagnie; parfois elles sont toutes proches d'un banc de pierre ou de bois qui invite le passant à faire halte un moment : comment résister ?

Certaines sont fleuries de simples bouquets de fleurs des champs, cueillies par des adultes ou des enfants qui accompagnent une maman; ces petites fleurs accrochées aux grillages (bouquets tout frais du matin, ou bouquets tout fanés) sont comme de pauvres petites prières, comme un cœur dans un bouquet...

## Les potales et leurs dévots

Pour aborder -et, à plus forte raison, photographier- les potales situées dans les villages ou près des habitations, il existe un véritable scénario. Parfois, ce sont les gens qui viennent vers moi; certains parce qu'ils se demandent ce que je fais là -je suis étrangère au village et je tourne autour d'une potale, c'est louche; ou bien, on vient voir ce que je veux. D'autres fois, la sympathie naît tout de suite : je ne suis pas du village et je viens à leur chapelle, cela les honore. Bien entendu, j'essaie de me renseigner, car pas mal de ces potales n'ont ni dédicace, ni date. Alors je demande -de préférence à une vieille personne- si elle n'a pas une *histoire*, et c'est là que ma recherche a commencé de s'enrichir de tout un passé humain. Car la potale qui est devant moi n'est pas qu'une construction : des gens l'ont faite, des gens sont



*Bien intégrées au paysage...  
S<sup>t</sup> Roch à Haut-le-Wastia*



*Niche et vieux mur sont ensemble depuis si long-temps...  
Saint inconnu - Presbytère de Falaën*



*Toutes différentes  
... Grêles S<sup>t</sup> Hubert à Stave*



**PROLOGUE 11**



*.. Bien en chair N.-D.  
Lorette à Sosoye*



*.... Conten-  
tes d'elles-  
mêmes  
S<sup>t</sup>e Adèle à Denée*

venus invoquer le saint qu'elle contient. Elle a acquis la richesse de tout ce qu'on est venu lui raconter, de tout ce baluchon de confidences qui a le poids humain des mille problèmes-importants ou non- des simples gens. Ma collection de potales du départ est devenue quelque chose de beaucoup plus grave, de plus profond, bien au-delà des dénominations statistiques : des témoignages de vie à travers, par exemple, ce qui est gravé sur les cartouches des dédicaces ou tout simplement à travers les récits qui me sont faits.

Car toute chapelle ou potale est liée à l'individu ou à la famille qui en a pris l'initiative; une fois construite, elle fait partie de son patrimoine et on la considère comme telle, avec un vrai sentiment de propriétaire. Plus d'une fois, on s'est approché de moi en disant : «C'est de notre famille» ou «C'est la famille qui l'a fait faire».

Tantôt s'exprime la tradition (souvent imprécise et banale) de sa construction, mais parfois aussi une tradition apparemment sûre, mais enrichie par l'imagination populaire : à Sart-Eustache, une fermière me raconte que ce sont

les arrière-arrière-grands-parents de son mari qui ont bâti cette chapelle : «En ce temps-là, il y avait des gens qui passaient dans les villages pour recruter de la troupe pour les guerres de Napoléon. Les deux

fils de la maison décident de s'engager ! Vous pensez la peine et l'embarras des parents. Ils promettent alors que si les deux fils reviennent, ils construiront une chapelle. Quatorze ans se passent et... les voilà de retour un beau matin. On raconte que le second fils vivait perpétuellement sur la selle de son cheval, il y mangeait même, paraît-il ! Tout cela se passait après Waterloo (1815), mais les parents semblent avoir mis longtemps à construire la chapelle promise... Ils ne s'y sont décidés que sur le tard ou ce sont leurs enfants, bref, on ne sait plus très bien. C'est seulement en 1880 qu'elle a été construite. Comme les fils s'appelaient Pierre et Jean, on a placé ces deux saints-là au pied de la croix, plutôt que la Vierge et saint Jean !!».

Ailleurs, c'est sans doute l'emplacement de la potale qui lui a conféré un certain mystère -donc un prestige- auprès des habitants. Ainsi, à Thirimont. Moi-même, lorsque j'ai découvert cette potale de 1841, après une longue marche à travers les labourés, elle m'a impressionnée. Elle se dressait à l'orée d'un bois, tournant le dos à l'arrivée. Or, elle fait un peu plus de deux mètres de haut, avec une silhouette vaguement humaine ! C'était au soleil couchant et le bois était touffu, la pénombre régnait déjà sous le couvert... Elle avait une grande réputation dans le village car, à l'époque (avant 1914) où l'on tirait au sort le départ pour un service militaire d'au moins deux ans -une calamité pour les jeunes hommes actifs et pour les familles privées de tout salaire, les conscrits devaient se rendre individuellement à N.-D. de Consolation pour lui demander de tirer un bon numéro afin d'être scapés (= échapper au service militaire).

De même, les chapelles ou potales liées aux intercessions de maladies sont émouvantes, car on devine les demandes qui ont été faites, l'angoisse des pèlerins attendant malgré tout et toujours un miracle; je pense à une jeune agricultrice de 28 ans, dont le troisième enfant -le garçon tant espéré- avait une affection qui mettait ses jours en danger.

Alors, pendant qu'il était conduit dans une clinique universitaire, la nuit-même, la maman et les deux grands-parents ont refait les gestes des ancêtres : ils sont partis, à pied, effectuer le Grand Tour à Notre-Dame de Walcourt, s'arrêtant à chaque potale (il y en a 28 !) pour confier à Notre-Dame et à tous les saints leurs angoisses et leur espérance - exaucée.

Que de chapelles à des saints guérisseurs ! Lorsque celui ou celle invoqué bénéficie d'une chapelle, on couvre les murs de plaques de remerciements pour la guérison, mais certains y apportent des ex-voto en cire, représentant un membre guéri ou un petit angelot. Je songe à une chapelle au lieu-dit Hontoir, près de la ferme du même nom à Sommière: les murs sont couverts de bras, de jambes ou de bébés miniatures en cire blanche; c'est assez impressionnant.

Je peux encore citer la potale de la Sainte-Face à Thuin (ou de sainte Adèle, car les dévotions s'embrouillent vite), dite aussi chapelle aux loques parce que les fidèles y accrochent des linges ayant touché les malades et, donc, porteurs de leur mal ainsi transféré à la potale. Un fidèle guéri a exprimé sa gratitude sur un ex-voto : «Merci saint Fasse ! Voilà comment on enrichit le calendrier des saints...

A Thirimont, par exemple, une minuscule (et délicieuse) potale peinte en orange vif et bleu roi est dédiée à saint Benoît et entourée d'une haie circulaire. Si l'enfant ne se décide pas à marcher ou marche mal ou boite, il faut le prendre dans les bras et effectuer avec lui sept fois le tour de la potale.

Parfois, c'est le texte d'un cartouche qui révèle l'anxiété des donateurs devant la maladie. Ainsi, à Villers-la-Tour, une chapelle fin de siècle dit :

*Chapelle dédiée à S' Roch en 1712*

*Reconstruite par Melle Thérèse Lebrun en 1890*

*S' Roch préservez-nous de toute maladie contagieuse!*

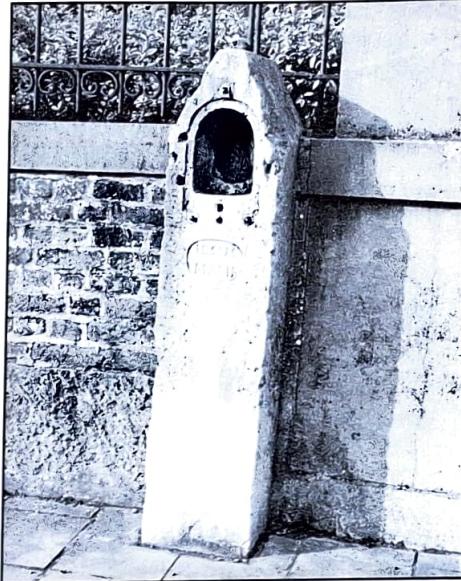
Toujours au chapitre des maladies -sujet intarissable dans les conversations comme dans le voisinage des chapelles- je découvre, à Corenne, une jolie niche gothique placée sur une fontaine, au long d'un sentier ignoré sans doute du grand tourisme et resté très poétique. Dans la fontaine, du beau cresson... Je frappe à la ferme proche de l'endroit, et le fermier me dit que la fontaine ne lui appartient pas, mais que c'est la famille qui l'a toujours gardée. Elle est dédiée à saint Quentin, ajoute-t-il, dont «la belle statue dorée est dans l'église; la fontaine lui appartient; il protège du mal de saint-Quentin : c'est «quand on a de gros poignets ou de gros pieds et qu'en appuyant, ça devient tout blanc et qu'on est tout mou» !? Et il ajoute : «Ici, au village, on ne peut mal (= on est à l'abri) car tout le village est protégé.»

## Vie et mort des potales

Donc, bonheur de tant de découvertes, mais aussi des amertumes ou des tristesses mêlées de colère. Je me borne à un exemple qui m'a fort touchée : je me souviens d'une potale qui se trouvait dans le bois de Thuin; elle était dédiée à N.-D. des Sept Douleurs, n'avait pas de style, mais cette petite Vierge colorée, derrière sa grille, en plein bois, avait son charme... Il était fréquent qu'on y vît des bougies brûler.



*... Altières  
N.-D. de  
Walcourt  
à Florennes*



*... Si  
étroites,  
si timides  
Jésus/Marie  
à Mettet*

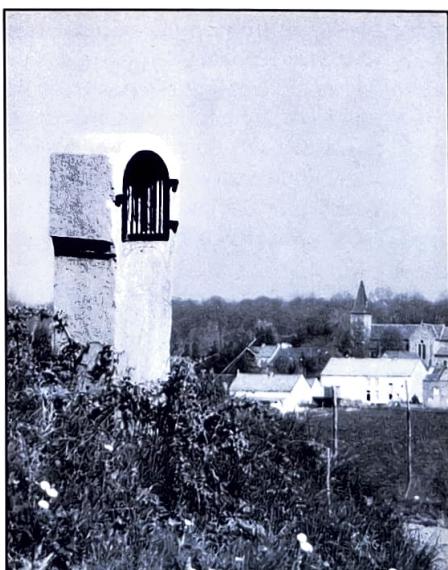


*... Si grises,  
si calmes...  
S<sup>t</sup> Donot à  
Biesmes*

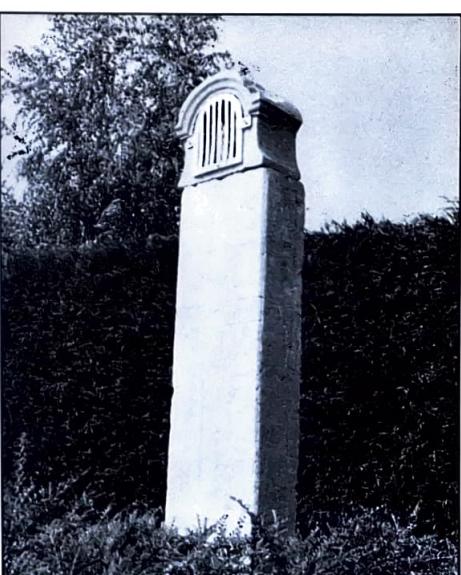


**PROLOGUE 13**

*... Inclinées  
dans  
l'attitude  
d'une  
longue  
écoute  
S<sup>t</sup> Martin à  
St-Gérard  
(Bossière).*



*... Juchées  
et qui  
montent  
la garde  
S<sup>t</sup> Pierre à  
Mettet  
(Pontaury)*



*... Hissées  
sur des  
talons, ivres  
de solitude  
altière  
N.-D. de  
Hal  
Jésus/  
S<sup>e</sup>Barbe à  
Mettet*

Pour l'atteindre, il fallait faire un assez long trajet à pied et apporter ses bougies et ses allumettes. Mais quelle atmosphère il y avait là, avec les petites flammes vacillantes au milieu des arbres rouges de l'automne : un hippopotame y serait devenu poète ! Nous y allions souvent, avec maman, vers les huit heures du matin, au milieu de la brume. C'était prenant et les photos ne rendaient pas les odeurs du sous-bois, ni le chant des oiseaux qui faisaient de cet endroit un lieu magique...

Quand j'ai commencé ma recherche systématique des chapelles, j'ai tout de suite pensé à la petite Vierge des bois, là-bas... Il y avait 15-20 ans que je n'y étais plus retournée... Je descends la drève et... plus rien ! Finalement, je trouve quelques blocs de pierre à moitié enfouis dans le terreau des feuilles mortes. Une vieille dame me dit qu'on a un jour essayé de la voler, mais que la niche était plus lourde que prévu. En tout cas, la potale était par terre, la statue volée, et la croix tordue; plus tard, la croix fut volée elle aussi, et puis la grille et puis le faîte de la potale. C'était lamentable : toute cette poésie qui était partie, toutes ces flammes qui s'envolaient avec les prières, c'était fini...

Et ce cas devait être pour moi le premier d'une longue liste... Certaines potales ou chapelles sont allées à l'abandon, car qui aurait payé pour les entretenir ? Et les processions des rogations, de la Fête-Dieu ou de l'Ascension qui s'y arrêtaient et les trouvaient toutes ornées ne se faisant plus...

D'autres ont été supprimées ou déplacées parce qu'on a élargi ou macadamisé la route voisine. On se souvient vaguement qu'elles avaient été mises dans le fossé et puis on ne sait plus très bien... Le grand danger pour les potales, c'est qu'elles sont souvent placées en bordure de route et comme on surélève constamment la chaussée en la rechargeant de macadam, elles se trouvent finalement en contrebas -et un contrebas de plus en plus boueux; là, elles commencent à s'incliner, à s'enliser, et il ne faut pas longtemps pour qu'elles soient couchées, envahies par la végétation et, parfois, d'autant plus faciles à voler. On m'a dit -en plusieurs endroits- que le vol d'une potale se faisait en deux étapes : on constate qu'une potale a été couchée dans un fossé : «Tiens, c'est sans doute une voiture qui l'a renversée en manœuvrant». Et puis, un mois ou deux après : plus de potale et on dit : «Tiens, elle était encore là à telle époque», mais elle n'y est plus... Il semble donc qu'une première opération soit de les repérer et de les coucher, puis de venir, une nuit, faire un *ramassage* discret, une œuvre de professionnels...

Je me sens un peu le «Sherlock Holmes» des potales : chaque fois que je vois maintenant un arbre, ou deux arbres isolés dans la campagne, je me dis : «Allons voir, c'est peut-être une potale ?» Et entre les deux arbres, je trouve un vide, avec la terre bosselée : je suis devant le nid -vide- d'une potale...

D'autres fois, elles sont encore là, mais mutilées ou forcées par des bandes organisées qui opèrent avec des burins : les grilles sont arrachées et les statuettes anciennes sont volées et revendues chez des antiquaires.

Pour certaines chapelles, c'est plutôt une destruction lente qui les menace : une tempête a un peu bousculé le toit, des mousses ont envahi la façade, les châssis et les portes

n'ont plus été repeints, et c'est l'engrenage fatal qui commence.

Parfois, c'est du vandalisme pur : la porte est défoncée et on voit que le saint est encore à l'intérieur.

Pour toutes ces chapelles ou potales mutilées commencent alors l'agonie et la mort. Pour les gens, une potale vide et qui porte, en plus, des cicatrices, cela devient un gros morceau de pierre bleue sur lequel la mousse et les lichens se mettent à proliférer; elle ne sert plus à rien et, en plus, elle est vilaine à regarder...

Mais parfois les potales désaffectées reçoivent des affectations inattendues. Je me souviens de l'une d'elles à Flavion : elle est là, vide, à l'entrée d'un champ, sans croix ni grille, mais encore debout, bien courageuse. Le fermier, en labourant, avait trouvé de grosses pierres dans son champ et il les avait mises dans la niche vide !

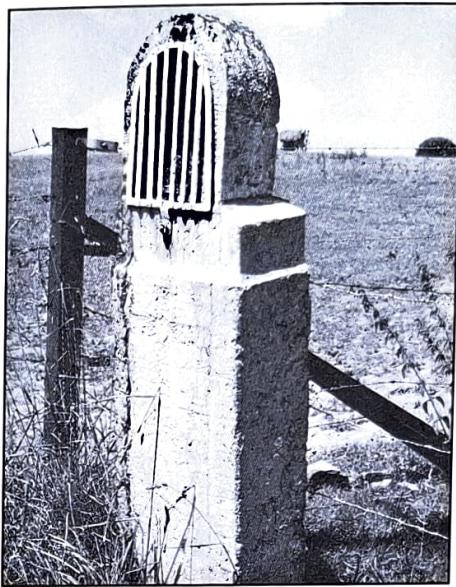
Ailleurs, à Saint-Gérard, la potale est toujours là, sur l'aire devant la ferme, mais vide et lamentable à voir. J'aperçois une grosse corde qui entoure la niche : bizarre. Je dis au fermier : «Vous avez peur qu'elle ne se fende ?» et il me répond : «Non, mais ça ne sert plus à rien, ce machin-là, alors pour attacher le cheval, c'est encore pratique»...

Mais il y a aussi les potales en grand danger : ce sont les petites potales inclinées. Je songe à l'une d'elles qui se trouve à l'orée d'un reste de bois, sur les hauteurs d'Ermeton. Je l'avais découverte après avoir lu que les novices de l'Abbaye de Maredsous, en 1903, avaient systématiquement pourvu de statues les potales vides qu'ils rencontraient alors dans leurs promenades du jeudi. Ils en donnaient -approximativement- la localisation. Voilà que je la trouve, mais si penchée, si timide à l'entrée bourbeuse d'un sentier, que j'étais passée devant elle depuis six mois au moins sans la remarquer. Mais, à partir de ce moment, quel intérêt pour elle, en si grand danger de *mordre la boue* que je ne pouvais faire autrement que lui adresser un sourire amical (et le plus encourageant possible) à chaque passage. Et, après chaque pluie abondante, je m'arrange pour aller voir si elle n'est pas tombée pour -si je le peux- signaler son triste sort et essayer de la sauver !

Mais si des potales peuvent être inclinées parce qu'enfouies dans une terre meuble, il leur arrive de l'être pour d'autres raisons et c'est parfois amusant. Je pense à l'une d'elles à Chastres : elle est là, à l'entrée d'une rue très pentue, à lutter depuis à peu près un siècle contre la pente et elle a fini par céder, ce qui fait que la voilà toute de guingois. Instinctivement, on a envie de lui donner un coup de main pour se redresser... ce qui fit que ma première photo d'elle était toute inclinée, car ma bonne intention s'était manifestée par une visée oblique !

## Un petit bonheur complice

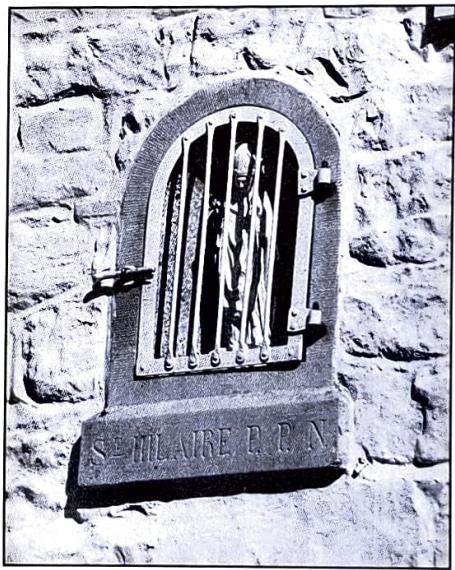
Enfin, il y a les potales sauvées : quand on quitte Saint-Gérard en allant vers Fosses, on voit dans le tournant une petite potale qui est au ras du sol. En réalité, elle n'est pas petite; c'est au contraire une grosse niche, mais placée sur un socle insignifiant. Pas spécialement belle, début de siècle, avec une croix en pierre bleue aussi massive qu'elle; dedans, un immense buste de la Vierge. On l'entretient très bien, car



*... Sans coquetterie, indifférentes au décor*  
N.-D. Hal à Mettet



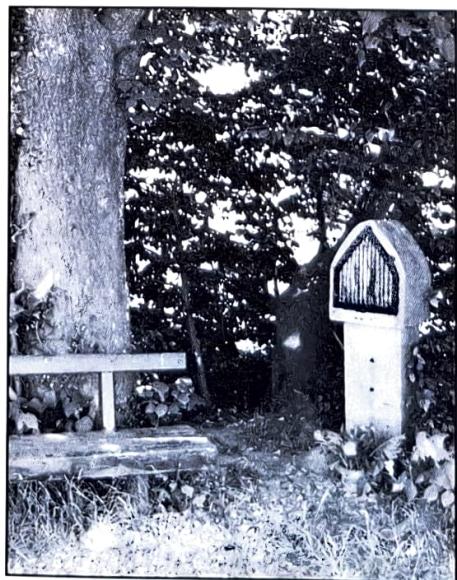
*... Coquetterie inattendue dans un décor champêtre*  
N.-D.  
de Bon  
Secours à Flavion



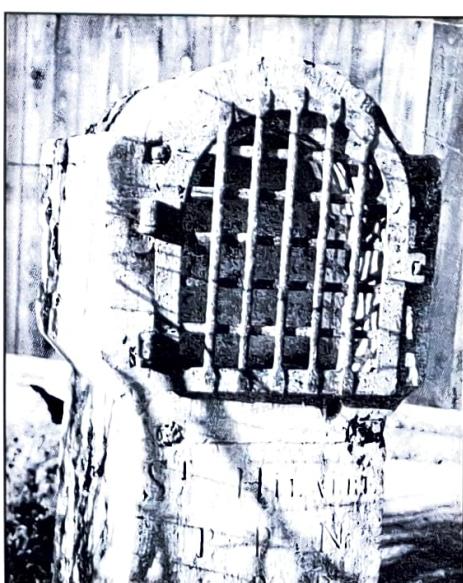
*... Se contentent parfois d'être une niche intégrée à une façade*  
S<sup>r</sup> Hilaire à Maredret



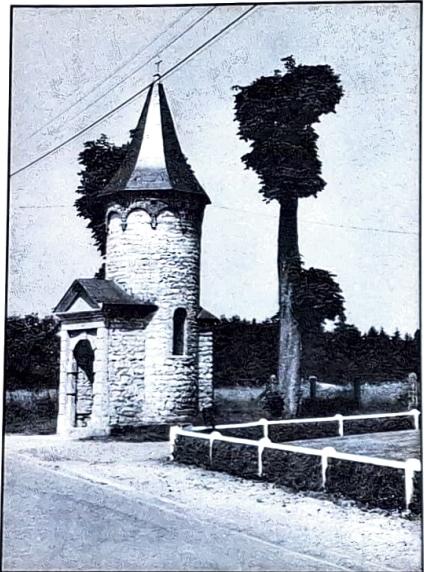
**PROLOGUE 15**



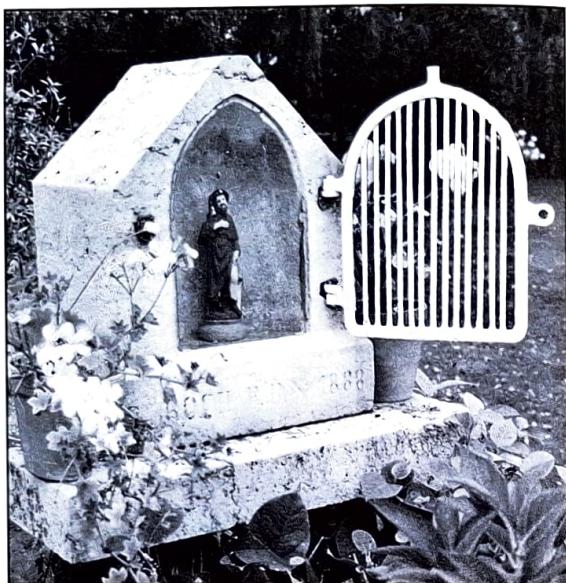
*... Proches d'un banc*  
N.-D. de Lourdes à Flavion



*... Mutilées au burin*  
S<sup>r</sup> Hilaire à Biesme



*Une impression de cocasserie*  
S'le Barbe à  
Mettet



*Une histoire d'amour !*  
S' Roch à  
Bois-de-  
Villers

## 16 PROLOGUE

elle est ouverte certains jours, bien protégée par un grillage (genre grillage à poule malheureusement); mais on note une grande bonne volonté à la préserver et le buste de cette Vierge est bien propre. Un jour, je passe et qu'est-ce que je vois ? Elle est là, toute guillerette, avec un vase de tulipes devant elle. Je lui dis : «Tu es jolie, telle quelle, même sans fleurs» et je l'ai prise en photo tout de suite, lui disant : «Ecoute, tu n'as pas été gâtée par ceux qui t'ont faite, ils ne t'ont pas rendue tellement jolie, mais tu as quand même un moment de beauté et moi, je vais l'immortaliser, ce moment-là !» C'était un petit bonheur complice entre la potale et moi...

La joie de la découverte des potales c'est, au fond, une série de petits bonheurs. Ainsi, je songe à une potale à Pontaury : de passage dans le village, j'avais vu, à un moment donné, qu'un petit sentier montait vers une entrée de bois. Je me dis : «On ne sait jamais, là, à l'orée du bois». Eh ! oui, elle était là, dédiée à N.-D. de Hal. Je la regardais, dressée là, grande, altière, en pierre bleue; un peu comme une sentinelle au départ d'une drève qui finit en fouillis de buissons et d'arbustes sauvageons. C'était un matin de juillet avec beaucoup de brume, il allait faire très beau; en approchant, je vis qu'il y avait quelque chose d'anormal du côté de la niche... la grille avait été forcée pour voler la statue! Le bonheur de la découverte -qui m'avait émue et comblée- devenait amertume...

Autre découverte : un christ -je ne vois plus où il se situe. Il lui manque un bras, c'est vraisemblablement le bois qui s'est ver moulu ou une tempête qui a emporté une branche de la croix; le reste commence tout doucement à

pencher du côté du bras restant. Il était tellement pathétique, ce christ qui avait déjà la tête penchée, et qui penchait maintenant tout entier et, de plus, tout petit avec une croix un peu trop grande... Tout cela exprimait beaucoup de malheurs, mais aussi beaucoup de compassion, beaucoup d'écoute...

Car les petites potales ont perpétuellement l'air d'écouter... A Pontaury, du côté de Mettet, je me souviens d'une petite potale grise : elle était là, à un carrefour, au matin, sans grille, sans saint, sans croix, sans fleurs, au bord du champ qui venait d'être labouré. On était en mars et il n'y avait pas encore de végétation, rien de riant autour d'elle... Et cela a été plus fort que moi. Je cherchais mon chemin, j'étais à un *cinq bras* et je lui dis : «Bah ! tu sembles bien seule dans la vie, mais prends courage, petite, tout peut finir par s'arranger....»

### Envoi

En terminant, je crois que chacun peut dire : «Mes potales et moi», parce que le dialogue que chacun peut avoir avec une potale est personnel. Il faut prendre le temps de regarder, d'écouter, car, alors, chacun en recevra une impression. Une impression parfois de cocasserie, de fraîcheur, de quiétude, de peine, de joie, d'espoir... Bref, toute la gamme des sentiments humains.

Alors, entre chacun et ses potales, ce sera tout simplement une histoire d'amour !... C'est justement ce que mes photos ont voulu exprimer !

*Première partie*

---

## **APPROCHES DE LA FOI POPULAIRE**

## Pour bien entrer en matière

Comment est-il possible, m'a-t-on dit cent fois, de perdre son temps à de pareils enfantillages ? Un homme intelligent peut-il s'occuper de contes, de légendes, de superstitions ? Quel plaisir, quel profit peut-il y avoir à écouter le radotage d'enfants ou de vieilles femmes pour décrocher quelque histoire absurde ?

(Auguste Gittée, folkloriste français [1885])

Pour étudier et édifier le folklore d'un peuple, il faut, non seulement les qualités de l'historien mais celles d'un sage.

L'étude du folklore à quelque moment que ce soit, qu'il s'agisse d'apprendre ou d'enquêter, de comprendre ou d'expliquer, conseille ou requiert une sympathie toujours en éveil, sachant non seulement se communiquer et conquérir les cœurs, mais toujours prête à projeter ses chauds rayons sur le point où l'esprit veut pénétrer l'esprit.

Sans amour, on ne connaîtra jamais la vie populaire de son propre pays; sans amour, on ne comprendra jamais l'âme vivante et secrète de son peuple.

(Saintyves, v. 1900)

*Première partie :*  
**APPROCHES DE LA FOI POPULAIRE**

*CHAPITRE*

**1**

---

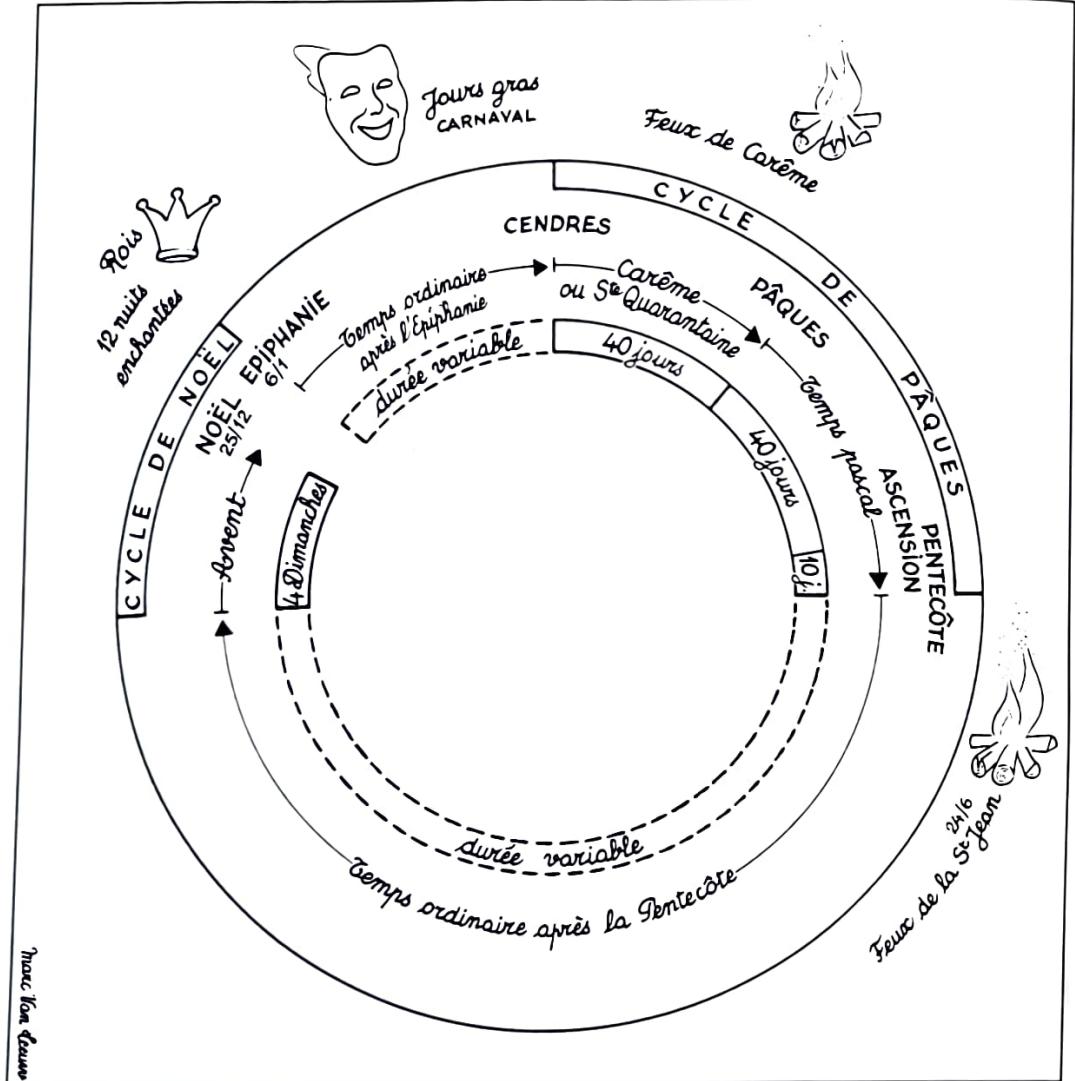
# **AUX ORIGINES DE LA FOI POPULAIRE**

Depuis une vingtaine d'années, la *religion populaire*, ou le *catholicisme populaire*, ou le *christianisme populaire*, considéré dans les pays européens ou en Amérique latine, fait l'objet de très nombreuses études, d'aucunes -c'est paradoxal- d'une facture vraiment savante et, à la limite, hermétique.

Ce qui frappe, quand on dépouille systématiquement ces études, c'est qu'elles sont sous-tendues par des thèses fatalement divergentes, voire opposées. Comme la plupart d'entre elles se veulent le support d'une pastorale et d'une évangélisation nouvelles, elles constatent ou préconisent :

- soit une distanciation de la *religion populaire* de la *religion officielle* : celle-ci du domaine du *prescrit*, celle-là, du *vécu* ;
- soit une tentative de symbiose entre les deux, l'une -la populaire- menant, devant ou pouvant mener à l'*officielle*.

Autres questions : la *religion populaire* est-elle un résidu -pas nécessairement noble- de la *religion officielle* et qui se confine -voire se compromet- en pratiques superstitieuses, même franchement magiques ? Et, de ce fait, ne doit-elle pas être combattue et rejetée ? Ou bien est-elle, au contraire, l'expression d'une religiosité, d'une attirance vers le sacré, que sa naïveté même rend plus pure parce que plus native, au sens d'inné, de naturel ?



Mais avant de répondre à ces questions, il convient de voir *comment*, globalement, s'est exprimée et s'exprime la religion officielle et comment, la populaire.

Déjà, en 1934, Arnold Van Gennep invitait à bien distinguer ce qu'il appelait, avec justesse, le cycle liturgique et le cycle populaire. C'est cette réflexion judicieuse qui va servir de base à l'examen successif de ces deux cycles qui ont, sur la *religion populaire*, un impact différent : faible en ce qui concerne le cycle liturgique, très fort pour le cycle populaire.

## **1. CYCLE LITURGIQUE ET CYCLE POPULAIRE**

## **Le cycle liturgique annuel : christocentrique**

Telle qu'elle s'est trouvée fixée autour des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, la liturgie officielle de l'Eglise, uniquement centrée sur le Christ, s'organise autour de deux cycles qui couvrent le temps d'une année complète, d'où leur nom de *temporal*.

## \* Le cycle de Pâques

Le plus ancien est celui de Pâques : dès les origines, les communautés chrétiennes commémorent chaque dimanche (le «Jour du Seigneur») la résurrection du Christ. Puis, on insère ces commémorations hebdomadaires dans un ensemble couvrant une année.

### \* Le cycle de Noël

Autour du VI<sup>e</sup> s., on double le cycle de Pâques par un cycle de Noël conçu selon la même structure et élaboré progressivement, ce qui donne l'ensemble dessiné di-cessus.

Ces liturgies de Pâques et de Noël sont complexes et, de plus, toutes chargées d'une symbolique profonde, difficile à saisir et sur laquelle se sont appliquées, durant des siècles, la réflexion et la méditation des Pères de l'Eglise, des clercs, des mystiques. Liturgies inaccessibles évidemment à la masse des fidèles, qui restent jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. avancé, illettrés dans leur très grande majorité. Le clergé ne leur demande d'ailleurs que *d'assister de loin* (non de *participer*) à un cérémonial compliqué, dont fait partie la messe dominicale (à laquelle les fidèles ont l'obligation de se trouver)

dite ou chantée en latin, langue inconnue du plus grand nombre.

C'est pourquoi les deux grands cycles liturgiques n'auront que fort peu d'influence sur les traditions populaires qui n'en retiendront que quelques éléments disparates, d'ailleurs chargés de présages et de rites tout à fait étrangers à la religion chrétienne officielle.

Ainsi Noël (25 décembre) est fêté comme la naissance du Christ, mais aussi, pendant des siècles, comme le signal de l'an nouveau ou le point de partage en deux de l'année: Noël (25 décembre) et Jean (Baptiste : 24 juin) se partagent l'an (proverbe populaire). Fête toute remplie de traditions (bûche, sapin) qui ne doivent rien au christianisme.

La Circoncision (1er janvier) doit son succès à la fixation de la nouvelle année à cette date et à la coutume des souhaits et des étrennes.

La période de 12 nuits entre Noël (25 décembre) et l'Epiphanie (6 janvier) dite *les douze nuits enchantées* est toute chargée de présages sur la température des douze mois de l'année, chaque jour étant identifié à un mois. Ces présages ont subsisté dans certains proverbes :

*Jour de l'an, beau  
Mois d'août, chaud.*

Les Rois ont pris la place du mot liturgique savant : Epiphanie(s), première(s) manifestation(s) de la divinité du Christ (adoration des Rois mages, baptême du Christ, miracle de l'eau changée en vin à Cana). Le 6 janvier est devenu l'occasion de fêtes familiales où l'on mange le fameux gâteau à la fève : qui l'aura sera le roi d'un jour.

La chandeleur (2 février) est entrée dans les traditions populaires à cause des chandelles bénites qui, ramenées au logis, protègent les champs, les bêtes et les gens. Elles veillent sur les mourants de la maisonnée et elles sont efficaces durant les orages. En place des chandelles, les habitants du Brabant wallon, du Namurois, de la Hesbaye, rapportent de l'église les *copezias* ou *compezias*, rats-de-cave bénits et, eux aussi, d'une redoutable efficacité contre la foudre, la fièvre aphteuse, les incendies et les sorciers.

Telles sont les grandes fêtes liturgiques qui auront un véritable impact sur les traditions populaires et sur la foi populaire. Non sans y mêler des éléments superstitieux ou non chrétiens. On le voit : c'est peu, même si on y ajoute deux fêtes de Notre-Dame : la Grande Notre-Dame ou Assomption de la Vierge (15 août), qui correspond au temps de la moisson, et la Petite Notre-Dame ou Naissance de la Vierge (8 septembre), temps de répit après le dur labeur de la moisson et signal du départ des hirondelles.

## Le cycle populaire : les saints

Dans la prière officielle de l'Eglise, le sanctoral (ou commémoration des saints) a d'abord tenu fort peu de place.

Au regard de l'Eglise, les premiers saints sont ceux qui ont donné le témoignage du sang en affirmant leur foi chrétienne, malgré le danger mortel qu'ils couraient, face aux autorités publiques persécutrices. Ce sont les martyrs. Puis, quand l'Eglise cessa d'être persécutée par l'Etat romain (en l'an 313), elle reconnut comme saints non seule-

ment ceux qui ont confessé leur foi en la déclarant publiquement, au péril de leur vie, mais aussi ceux qui, dans leur existence quotidienne, ont vécu en conformité avec l'Evangile.

Et, progressivement, elle intègre dans la liturgie du temporal la commémoration de *confesseurs* (ceux qui ont affirmé leur foi) de toutes espèces.

Et même, dans l'Office de nuit (Matines), une des sept parties de la prière officielle, récitée ou chantée en groupe par les moines/moniales et les chanoines/chanoinesses, l'Eglise insère des extraits de la vie du saint du jour. Ces extraits, qui devaient être lus (*legenda*), donnèrent, en français le mot légende, c'est-à-dire un récit pouvant souvent comporter des éléments fabuleux.

En effet, un certain nombre de ces vies de saints sont l'œuvre d'auteurs -dotés d'une vive imagination- qui ne veulent pas faire œuvre historique, mais souhaitent avant tout exalter la puissance de ceux-ci par des miracles parfois vraiment étonnantes.

Ce caractère fabuleux -et l'on peut utiliser ici le terme légendaire dans son sens courant- aura une répercussion directe sur la religion populaire.

## 1<sup>re</sup> PARTIE 21 CHAPITRE 1

En effet, la quasi -totalité de la population -illettrée jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. au moins- ne peut accéder à l'information sur les saints que par les récits que les gens d'Eglise lui en font ou par la contemplation de peintures à fresques, sur bois ou sur toile, de vitraux ou de sculptures où sont figurés les épisodes qui frappent le plus l'imagination.

Plus tard, au XVIII<sup>e</sup>, et surtout au XIX<sup>e</sup> s., le colportage véhiculera, jusque dans les campagnes les plus reculées, des images de saints, violemment colorierées et supports d'un message très simple, mais qui fait choc : tel saint est bon pour telle maladie.

Ce que je dis ici des saints est évidemment valable pour les Notre-Dame, mais je me réserve d'en traiter à part car, patronnes de nos potales régionales, elles sont liées à des pèlerinages spécifiques.

Ces saints destinés à devenir populaires, quels sont-ils? Il y en a de toutes sortes.

Il y a les saints locaux de l'Eglise qui est à Rome et qui, avec le pouvoir croissant -jusqu'à nos jours- de la papauté, verront leur culte s'étendre progressivement à l'Eglise universelle.

Il y a les saints locaux ou régionaux de telle ou telle Eglise et dont le culte se circonscrit parfois à une seule ville et aux campagnes avoisinantes. Beaucoup ne sont repris que dans des calendriers liturgiques géographiquement limités, ce qui n'enlève rien à leur popularité, soit que les communautés chrétiennes locales les reconnaissent comme leurs fondateurs (St Feuillen à Fosses), soit qu'ils soient réputés comme des intercesseurs privilégiés par un voisinage qui peut s'étendre à des dizaines de villages (ainsi, les lieux de cultes de St Walhère ou de Ste Brigitte).

Des saints immigrés peuvent être, eux aussi, l'objet d'un culte important. Leur connaissance découle de circonstances locales : les éleveurs d'entre-Sambre et Meuse n'au-

raient jamais songé à prier Ste Brigitte d'Irlande (morte au Ve s.) si des moines irlandais n'avaient introduit son culte à Fosses où ils s'étaient installés vers 650-652. De même, la dévotion particulière de telle personne à un saint géographiquement éloigné peut, jusqu'à nos jours, le *lancer* : le culte de N.-D. de Lorette apparaît au XVII<sup>e</sup> s. à Rochefort, au XIX<sup>e</sup> s. à Doische (sous un nom local d'ailleurs) et, à la fin du XX<sup>e</sup> s., à la base d'aviation de Florennes : tout simplement parce que la maison de la Vierge à Nazareth (la Santa Casa) étant censée s'être déplacée à travers les airs pour, après quelques atterrissages, se fixer enfin à Lorette (Italie), elle devint tout naturellement la patronne des aviateurs.

Autre observation : la foi populaire n'est pas statique, fixée une fois pour toutes sur des personnages, longtemps éprouvés. Elle se renouvelle et s'actualise car, avec les siècles, la multiplication des saints accroît d'autant le nombre des intercesseurs potentiels. Les nouveaux venus ont tendance à obnubiler les anciens et à usurper leur place. Quelques exemples, tirés du monde des potales : d'antiques Notre-Dame comme N.-D. de Bonne Espérance, N.-D. de

Walcourt, N.-D. de Foy, N.-D. de Bon-Secours ont eu grande renommée dans nos régions -le nombre des potales à elles consacrées en témoigne-, mais leurs statues disparues avec le temps ou fracassées par des vandales (qui désormais hantent aussi les champs) se voient remplacées par des N.-D. de Lourdes -du dernier cri : en plastique- ou des N.-D. de Beauraing, soit par facilité, soit parce que les N.-D. récentes sont estimées plus puissantes que les anciennes.

Dans la plus pure tradition des pharaons qui usurpaient les œuvres de leurs prédécesseurs en martelant leur nom au profit du leur, le propriétaire d'un St Agrapeau (qui, déjà, n'occupe plus sa niche) va effacer le nom de ce dernier au profit du saint régional le plus récent et qui tient déjà la place : St Mutien-Marie.

Tout ceci témoigne finalement que la foi populaire reste vivante, vigoureuse et réactualisant ses dévotions. C'est ce qui a dû se passer au cours des siècles : un saint estimé plus puissant en remplace un autre ou même, sous l'influence de l'Eglise, un saint réputé prend la place, au même lieu, d'un culte antique païen.

## 2. Un héritage complexe

### Religion populaire ou foi populaire ?

La question se pose s'il faut placer sur le même pied la *religion populaire*, le *christianisme populaire* ou le *catholicisme populaire*, et la religion catholique, où le terme religion est entendu comme formant un ensemble structuré de croyances, de dogmes et de pratiques, contrôlé par toute une hiérarchie allant du simple curé local au pape, en passant par l'évêque qui exerce sa juridiction sur une région fixée : le diocèse.

Or, après avoir étudié de près un certain nombre d'expressions concrètes de la foi populaire, il me semble que l'on se trouve en face de deux types de phénomènes religieux fort

differents dans leurs manifestations.

En effet, si les expressions cultuelles de la religion officielle sont parfaitement codifiées et ne laissent pratiquement aucune place à l'improvisation, à la diversité, et moins encore à la fantaisie, bien au contraire, les expressions cultuelles de la *religion populaire*, même si elles se coulent dans un certain nombre de rites, relèvent avant tout de la dévotion personnelle des fidèles à tel ou tel saint personnage et peuvent donc varier. Et même si le clergé exerce ou tente d'exercer son contrôle sur les manifestations de la foi populaire, il ne le peut jamais totalement, car diverses expressions de ces cultes populaires, ou bien lui restent cachées, ou bien s'exercent hors du cadre de l'Eglise officielle.

Je pense donc pouvoir en conclure que le terme «*religion populaire*» est sans doute excessif pour désigner -en parallèle à une religion organisée- ce foisonnement de démarches et de pratiques irréductibles à une véritable structure et dans laquelle la décision individuelle garde son libre jeu. Aussi m'en tiendrai-je désormais au terme de *foi populaire* ou de *culte populaire* qui englobe à la fois la croyance en la puissance et l'efficacité d'un tel saint personnage et les rites qu'en conséquence le dévot doit effectuer pour en obtenir le bien maximum qu'il recherche.

De plus, le terme *foi populaire* peut, au sens large, aisément englober toutes les manifestations des cultes populaires qui sont aux racines mêmes de l'humanité et dépassent de loin, dans l'espace comme dans le temps, le cadre de la religion chrétienne. Car le culte populaire, voué aux saints des chapelles et des potales, résulte d'un héritage complexe et diversifié où l'on peut distinguer des apports celtiques, romains et, brochés sur le tout, chrétiens naturellement.

### Le fonds celtique

Les Celtes, qui font l'objet aujourd'hui de nombreuses études, apparaissent dans l'histoire comme un important groupe humain, de langue indo-européenne, qui, depuis l'Europe centrale, fait mouvement vers la Gaule et s'y infiltre vers le premier millénaire. Au III<sup>e</sup> s. avant J.-C., les Celtes y imposent leur autorité, leur civilisation et, surtout, leur religion qui est un puissant ferment d'unité entre des peuples politiquement séparés, voire ennemis. Les Gaulois -tels que les décrit Jules César lors de la conquête de la Gaule entre 57 et 50 avant J.-C.- font partie du monde celte et ne nous sont connus, du point de vue historique, que par les auteurs romains qui n'ont pas toujours bien compris leur civilisation. On sait que sur ces territoires, dont nos régions font partie, s'épanouit une religion avec des déesses-mères, symboles de la fécondité végétale, animale ou humaine. L'une d'elles, Epona, est vouée plus particulièrement à la fécondité des chevaux.

La religion celtique, dotée de prêtres (druides), s'exprime par le culte des grandes pierres : des mégalithes -dolmens ou menhirs; par celui des forces de la nature en général -cours d'eaux, sources, forêts, tous endroits considérés comme habités par des *puissances*. Les relations avec elles se font par des rites qui nous restent en grande partie mystérieux. Mais la découverte de dépôts d'*ex-voto*, comme les 836 pièces (dont 90 sculptures en bois) offertes à la

divinité des sources de la Seine, font immanquablement songer à ceux que l'on trouve sur les lieux où s'exerce la foi populaire chrétienne. Là comme ici, les fidèles ont voulu laisser la trace de leur gratitude par des statuettes (représentant les malades eux-mêmes) ou des objets propitiattoires, comme des clous, des monnaies, des pièces métalliques d'habillement (fibules).

## Le fonds romain

Sur ce fonds religieux celtique se superpose un fonds romain. Les Romains ont un grand respect pour les forces de la nature et une très grande crédulité à l'égard des *prodiges*, dans lesquels ils voient des signaux faits par les dieux ou les traces de leur action. Cette attitude les rend prêts à accueillir parmi les leurs, en leur donnant un nom romain, la multitude des dieux des peuples vaincus, tout en céder à ceux-ci leurs propres dieux : donnant-donnant, c'est ce que l'on appelle le syncrétisme religieux.

Car, au-delà du culte officiel de l'Etat, formaliste et glacé, la population romaine met sa confiance dans des divinités bien plus accessibles et en quelque sorte familières que chacun peut créer à sa guise comme ce Priape local, que le poète Horace met en scène :

*J'étais autrefois un tronc de figuier, bois sans valeur, lorsqu'un artisan, ne sachant ce qu'il allait faire de moi, un escabeau ou un priape, se décida pour le dieu; je suis dieu depuis lors et grand épouvantail pour les voleurs et pour les oiseaux.*

(Horace, Satires I, 8).

Il s'agit ici d'un culte lié aux arbres, comme celui voué aux chênes, à la forêt et même aux plantes, dont les effets bénéfiques étaient connus depuis des millénaires.

Mais, à côté du culte des arbres, celui le plus prisé par les Romains est celui des eaux.

L'eau est vitale pour les plantes, les animaux et les hommes, et les premières pistes taillées à travers les halliers le furent par les hommes et les animaux en direction de points d'eau permanents. Au IV<sup>e</sup> s., le poète Ausone célèbre ainsi la fontaine Divona (à Bordeaux) :

*Salut, fontaine, à la source inconnue,  
Fontaine sainte, bienfaisante,  
Intarissable, cristalline, azurée,  
Profonde, murmurante, limpide,  
Ombragée. Salut, Génie de la ville  
Propre à guérir qui y paise.*

De vitales, les sources et les fontaines deviennent donc sacrées, surtout si des phénomènes inexplicables, comme une température élevée ou un bouillonnement spontané, s'y observent. Les propriétés curatives, qu'expérimentalement on découvre, sont à l'origine d'un important thermalisme, à caractère religieux.

En témoignent ces ex-voto figuratifs -dont certains originaires de nos régions- et qui reproduisent des membres malades (yeux, torses avec représentation de hernies inguinales, jambes, trachées, poumons, coeurs, estomacs, intestins, mains entières ou doigts) ou des personnages entiers,

des clous ou encore des statuettes en terre cuite, des coupes, des bagues ou anneaux jetés dans les sources et les fontaines. S'y ajoutent des ex-voto écrits selon une formule bien fixée: V.S.L.M. (*Votum Solvit Libens Merito : En accomplissement d'un vœu avec une juste gratitude*), qui font évidemment songer à ceux des lieux de culte populaires d'aujourd'hui: *Merci à Ste Adèle pour une grâce obtenue*, ou la suspension, dans telle chapelle, de membres en cire, voire de poupées en celluloïd.

Ces ex-voto romains ont dû être nombreux et de tous les styles comme en témoigne une lettre de Pline le Jeune à propos d'un temple des eaux qu'il a inventorié d'un œil curieux -mais aussi respectueux de la foi naïve qui s'y manifestait :

*Tu y liras une infinité d'inscriptions gravées sur toutes les colonnes, par toutes sortes de personnes et par lesquelles cette source et son dieu sont célébrés. Tu loueras les unes, tu te moqueras des autres ou plutôt, comme je connais ta bonté naturelle, tu ne te moqueras d'aucune.*

Lettres, L.VIII, VIII.

De ce culte des eaux, fécondes et curatives, il reste des témoins dans nos régions. Ainsi, la Fontaine des Turcs dans le vicus de Liberchies, qui était un lieu de pèlerinage à une divinité indigène des eaux; et le puits de Taviers, avec un autel votif du II<sup>e</sup> s. consacré à Apollon devenu Grannos, lui aussi une divinité locale des eaux.

**1<sup>re</sup> PARTIE 23**  
**CHAPITRE 1**

## Le fonds chrétien

La christianisation de nos régions est tardive -au plus tôt au IV<sup>e</sup> s.- par des soldats, des fonctionnaires et des marchands romains et syriens. Elle ne touche -faiblement- que certains centres urbains comme Bavai, Cambrai, Tourne, Namur, Huy, Arlon, Tongres. Avec les grandes invasions du V<sup>e</sup> s., elle recule même. Au VI<sup>e</sup> s., il faut réorganiser l'Eglise de nos régions dont les communautés restent confinées à quelques villes. Quant aux campagnes -où vit la quasi-totalité de la population- elles ne sont touchées qu'au VII<sup>e</sup> s., par la création de paroisses ou l'implantation d'abbayes parmi lesquelles Fosses et Nivelles.

La christianisation en milieu rural est si faible que le même mot *-paganus-* désigne à la fois un païen et un paysan.

La conversion des campagnes reste donc une tâche rude et de longue haleine. Les missionnaires -souvent des évêques itinérants, comme St Amand ou St Feuillen- rencontrent évidemment les lieux de culte locaux celto-romains, qui ont derrière eux peut-être un millénaire de pratiques et de célébrité.

L'Eglise applique alors toute une panoplie de moyens pour déraciner ces traces des religions antérieures:

\* soit la destruction pure et simple des anciens lieux de culte, dont les titulaires sont assimilés à des démons, donc à des forces ou des puissances rivales irréductiblement hostiles;

\* soit leur christianisation : l'habitude invétérée des populations de se rendre à tel ancien lieu de culte est telle

*Arbre, potale et dolmen : le fonds chrétien.*  
*Représentation du dolmen de Velaine (Jambes).*  
(Lithographie dans Bull. des commissions royales d'art et archéologie VIII, 1869).

**24** 1<sup>re</sup> PARTIE  
CHAPITRE 1

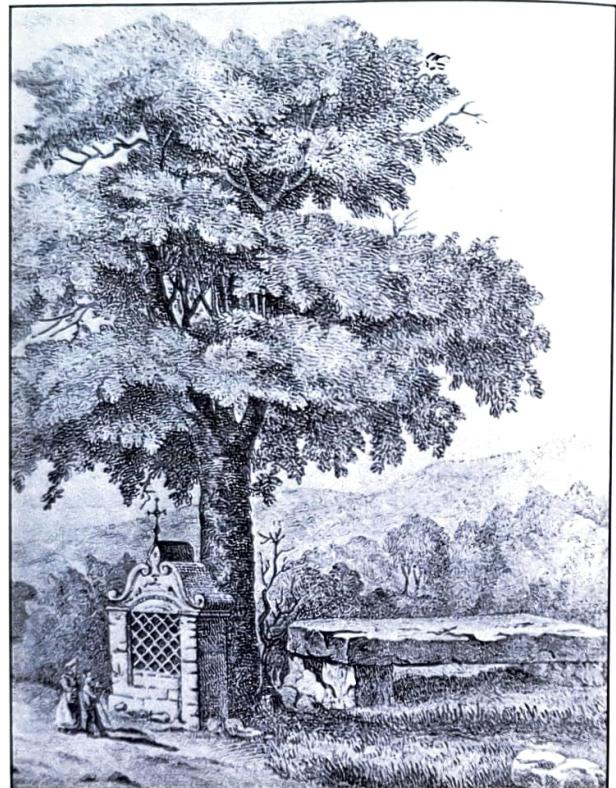
qu'il est impossible de le détruire, surtout devant l'hostilité des fidèles.

L'Eglise va donc les christianiser : tel menhir sera surmonté d'une croix, tel dolmen -comme celui de Velaine à Jambes- sera accosté d'une potale, telle source ou fontaine, détournée de son patron païen primitif, sera attribuée à tel saint. Dès lors, les recours et les pèlerinages peuvent reprendre, les apparences du moins sont sauves. Car l'hostilité de l'Eglise reste vigilante en face de rites dont elle perçoit bien l'aspect magique, étranger à sa propre pensée, selon laquelle ni Dieu, ni les saints, ses serviteurs fidèles, ne peuvent être capturés par des formules magiques ou contraints à des actions.

Pourtant, dans la pratique, que de compromis -voire davantage- restent nécessaires pour concilier ces manifestations d'une foi vive et spontanée, mais sans discernement, avec l'enseignement de l'Eglise.

Ce n'est d'ailleurs là qu'une fraction de ces traditions antéchrétiennes (comme les grands Feux de Carême, les Carnavals et les rites mis sur le compte de St Jean-Baptiste -le 24 juin : feux, eaux et plantes magiques) que l'Eglise s'est efforcée de canaliser à défaut de pouvoir les supprimer et auxquelles elle ne cesse, durant des siècles, de manifester une hostilité grandissante. Renan -un Breton de Treguier- nous en laisse un témoignage du temps de sa jeunesse, vers 1840 :

*Loin d'encourager les vieilles dévotions populaires [multiformes et fort répandues en Bretagne, un réduit celtique] le clergé ne fait que les tolérer; s'il le pouvait, il les supprimerait. Il sent bien que c'est là le reste d'un autre monde, d'un monde peu orthodoxe.*



Cette hostilité s'exprime dans les décisions juridiques, de synodes ou de conciles; elles sont précieuses pour l'historien du folklore car elles nous transmettent des rites populaires encore pratiqués aujourd'hui. J'en évoquerai quelques-uns plus loin.

Que conclut Gabriel Le Bras, un des initiateurs de la sociologie religieuse :

*Le premier acte de notre histoire religieuse est la rencontre des pratiques chrétiennes importées d'Orient et des vieilles pratiques du paganisme indigène [celtique et romain].*

*Paysans des domaines, boutiquiers et artisans des «vici», des villes, et même l'aristocratie, recherchaient par des invocations religieuses et des rites magiques le secours de puissances cachées. L'idéal des Germains se tenait à même hauteur terrestre : la conception antique des mystères ne touche guère ces hommes temporels. Ils ne pouvaient comprendre le sens profond des Sacrements et des Offices. Mais ils furent sensibles aux injonctions et aux miracles. La pratique religieuse en Gaule et dans tout l'Occident s'est prolongée grâce au double prestige du merveilleux et de l'autorité.*

*Le grand art du christianisme fut de substituer des habitudes nouvelles aux anciennes dans un cadre matériel et temporel à peine remanié : conservation des lieux sacrés, souvent même édification de l'église sur l'emplacement du temple; concordance des calendriers qui va jusqu'à l'imitation des fêtes païennes.*

*Première partie :*  
**APPROCHES DE LA FOI POPULAIRE**

CHAPITRE

**2**

---

# **LE CONTENU ET LES SUPPORTS TRADITIONNELS DE LA FOI POPULAIRE**

Après cette approche de la foi populaire dans le temps, qui a montré la continuité des croyances populaires du monde païen au monde chrétien, il faut voir de plus près sur quoi elle repose et quels sont les lieux où elle tend à s'exercer.

## **1. QUELQUES COMPOSANTES DE LA FOI POPULAIRE**

Dans la foi populaire, ce qui est sans doute le plus frappant au premier abord, mais qui se confirme ensuite, c'est un caractère de spontanéité et de démarche personnelle, parfois même fortement individualisée ou, en tous cas, affirmée comme telle, à tort ou à raison. Une enquête récente faite sur le sujet a enregistré cette réponse : «J'ai *ma* petite Ste Thérèse et elle *me* suffit». Cette réponse, sous son apparence naïve, est très indicatrice. Il s'agit du choix d'un saint personnage par une personne qui individualise fortement ce choix, s'en approprie l'objet et en fait un absolu. Cela devient un monde clos et qui tend à l'hermétisme.

## Une foi émotionnelle

Si l'on a défini la religion -celle qui s'exprime dans des institutions qui ont leur poids- comme un ensemble de croyances, de dogmes et de pratiques cultuelles en vue d'établir une relation avec Dieu ou des dieux, ensemble structuré, obéissant à des normes officiellement définies, contrôlées par des autorités spirituelles responsables, il est clair que la foi populaire se situe bien en marge d'une telle définition.

En effet, non seulement elle est loin de former un ensemble structuré, mais, de plus, elle échappe -parfois de manière importante- aux normes de l'Eglise qui tentent sans totalement y réussir de s'imposer à elle.

Car, si elle n'est pas vraiment une religion, elle est certainement tout imprégnée de religiosité, c'est-à-dire de dispositions, d'élan qui, par essence, relèvent de la sensibilité, de l'émotion du fidèle, voire même de son émotivité, c'est-à-dire de ses réactions plus ou moins contrôlées à des impressions venues de l'extérieur et perçues comme agréables, désagréables ou même hostiles.

Tout cela ressortit au domaine d'un affectif plus ou moins prédominant, plus ou moins bien assumé ou qui cherche -et trouve- un exutoire vers le spirituel, mais un spirituel *concret*.

## Conjuration contre la peur des peurs : le diable et les sorcières

L'homme du passé -comme celui d'aujourd'hui- se sent dominé par des forces supranaturelles ou surnaturelles : Dieu qui, même s'il punit, est d'abord le *Bon Dieu*, ainsi que le Diable, force de destruction et attaché, par méchanceté pure, à couvrir de malheurs le monde de la nature, des bêtes et des gens. Il est aidé efficacement par ses suppôts, les sorcières (*makrales*), vivant secrètement dans les communautés mêmes et chargées de tâches bien concrètes : faire tarir le pis des vaches, faire tourner le beurre, amener les rats dévastateurs, diriger les orages sur telle moisson, nouer l'aiguillette, ensorceler les femmes grosses ou les petits enfants, etc.

C'est là la peur des peurs que certains pensent conjurer en faisant avec l'ennemi une sorte d'alliance. Ainsi, d'aucuns appellent à la rescoufle des sorcières de bonne composition, des sorciers (*makrés*) de meilleure réputation que leurs correspondantes féminines, des *groumanciens* (nécromanciens qui interrogent les morts), des guérisseurs et des chasseurs de sorts qui *lisent dans des livres* comme l'*Enrichidion Léonis Papa, Le médecin des pauvres* ou quelque mystérieux grimoire.

Mais l'Eglise ne badine pas avec ces compagnonnages hautement suspects, surtout en ce qui concerne les sorcières, et elle sévit, appuyée par les autorités publiques, elles aussi terrifiées par la crainte des maléfices. Finalement, pour se protéger, il vaut mieux demander aux saints, à qui l'on attribue une puissance supérieure (soit qu'elle vienne de Dieu, soit qu'on les en gratifie pour la bonne cause), de casser les sorts ou même de les prévenir.

## Recherche d'une protection d'En Haut

L'homme du passé -davantage encore que l'homme d'aujourd'hui, qui n'en est pourtant pas exempt- se sent cerné par des forces d'autant plus inquiétantes qu'elles lui demeurent rationnellement inexplicables. Les éléments naturels d'abord : la pluie renverse les moissons et les gâte en des temps où la famine reste toujours menaçante et prête à décimer des communautés villageoises; la sécheresse persistante ne vaut guère mieux pour les plantes et, de plus, elle menace les réserves d'eau; la foudre s'abat, tue hommes et troupeaux et incendie les champs, où s'est exercée la longue peine des gens.

Comment prévenir ces catastrophes naturelles toujours suspendues ?

Les animaux, eux, se contaminant mutuellement, tombent malades, dépérissent et crèvent de maladies perçues comme d'autant plus redoutables qu'elles restent mystérieuses. Or, la mort du cheptel, c'est non seulement la ruine du paysan -surtout du plus pauvre qui ne possède qu'une vache, quelques moutons, chèvres ou cochons, sans oublier la volaille-, mais l'interruption d'un cycle nourricier.

Le vieux paysan romain encore païen avait trouvé un recours dans des processions printanières à travers champs quand commence à se former le fruit tant espéré. C'étaient les *Robigalia* parce qu'on y invoquait un dieu Robigus qui préservait les moissons de la maladie de la *rouille* (robigo), engendrée par la néfaste lune rousse, par ailleurs peu propice aux amours. L'Eglise reprend le rite. Ce sont les *rogations* ou prières de demande qui se déroulent à travers nos campagnes le jour de la Saint-Marc (25 avril) et les trois jours avant l'Ascension.

Un certain nombre de nos potales et chapelles ont été établies sur leur parcours, soit pour servir de reposoirs avec une console faite exprès, soit pour attirer la bénédiction de Dieu sur les champs voisins.

En une longue litanie, tous les saints du ciel se trouvent convoqués à protéger champs, prés, bois et, par extension, les animaux de ferme et les hommes qui les gouvernent. Avec le rappel lancinant des grandes terreurs ancestrales :

*De la faim, de la peste et de la guerre, protégez-nous, Seigneur.*

Pour les suiveurs des rogations, le périple immuable qu'ils effectuent, c'est la garantie d'une sécurité assurée d'En Haut et dont potales et chapelles sont le signe concret de la bénédiction de Dieu et de tous ses saints sur les choses humbles : les fruits, les légumes, les céréales qui conservent la vie des hommes.

Mais il y a encore la mort et les maladies qui cernent le pauvre monde, à tous les âges de la vie.

Des femmes, éreintées de travail, perdent leur fruit; des enfants mort-nés jettent l'angoisse dans des familles: que deviendra l'âme de ces innocents non baptisés ? Errera-t-elle plaintive ou malfaisante autour de la maison ? L'on court à des Notre-Dame locales efficaces, comme ce fut le cas pour St Mort (à l'origine mort-né, d'où son nom) afin que l'enfant -ayant brièvement retrouvé la vie (c'est le *répit*)- soit baptisé, qu'il soit en paix, désormais lui et ses parents...



*Notre-Dame de Lorette à Sosoye.*

Si l'enfant est languissant (parce que rachitique), en proie à la *fièvre lente*, que Ste Fiv'lène (fièvre lente) ou Geneviève le guérisse. S'il marche tardivement, que St Stamp (celui qui est debout) en fasse un *bé-stampé* (un bien assuré sur ses jambes) et non un *maû stampé* (un mal assuré sur ses bases). Et ainsi de suite tout au long de la vie calamiteuse de l'homme dont le vieux Job disait déjà :

*La vie est rude pour les hommes sur la terre... (7,1)*

et :

*L'homme n'est rien d'autre que l'enfant de la femme. Sa vie sera donc brève et remplie de tourments... (14,1).*

Nos vieilles gens pratiquent, eux aussi, un optimisme très modéré que l'on retrouve encore chez nos paysans sentencieux : si on les interroge sur leur santé, celle des bêtes ou sur les fruits des champs, ils vous répondront que :

*Rien ne va jamais vraiment bien en tout et partout.*

## Désir d'un exaucement immédiat

Mais cette foi pressée, elle demande d'être exaucée au plus tôt. C'est tout et tout de suite. Le petit salut immédiat plutôt que le salut à long terme qu'enseigne la religion officielle.

La prière se fait à la fois plaintive et autoritaire, respectueuse et audacieuse, humble et vindicative, car les saints qui n'exaucent pas sont honnis par leurs propres dévots : d'aucuns sont jetés dans des mares, d'autres tournés face au mur

ou couverts d'un torchon. Et les promesses se mêlent aux menaces.

C'est un culte plein de sincérité mais aussi de tensions où la familiarité, finalement, l'emporte :

*Saint Caboulet, lui, c'est le spécialiste du temporel et ses attributions sont toutes simples. (...) Tout cela, terreau, légumes, fruits et bêtes, c'est sous la juridiction de Saint Caboulet. Le gros ne lui demande que la prospérité. Et il le traite familièrement. Il n'a pas à se gêner avec lui puisqu'il lui a rendu le grand service de le déterrer... C'est pourquoi le gros lui parle assez rondement, en un patois que le saint doit comprendre, étant du pays. Avec Saint Antoine, le gros s'explique en français. Et il soigne ses phrases.*

Arthur MASSON, «Toine Culot».

Mais, dans sa rude vérité, cette familiarité est-elle si loin du cri des gens simples, dont retentit l'Evangile ?

*Descends avant que mon enfant ne meure (Jean 4, 19),  
Si tu le veux, tu peux me rendre pur (Mc 1, 40),  
Si je touche quelque partie de ton  
vêtement, je serai guérie (Mc 5,8).  
Et la réponse : Va, ta foi t'a sauvé.  
(Mc 5, 28).*

**1<sup>re</sup> PARTIE 27  
CHAPITRE 2**

## La spécialité des saints

Mais l'acte de foi irraisonné et total qui meut cette piété populaire se trouve, dans les faits, *parcellisé* : la foi globale en la puissance ou en l'amour de Dieu est remplacée par une foi éclatée, éparpillée entre de multiples intercesseurs, dont certains atteignent à un haut degré de spécialisation dans le rayon qui leur est dévolu par leurs fidèles.

Par contre, d'autres sont *bons pour tout*, ce qui rend leurs dévots plus exigeants et leur tâche d'intercesseur ou de guérisseur d'autant plus difficile. On a calculé le nombre de saints généralistes : 49 guérisseurs de maux de tête; 23 de la goutte; 85 de maladies infantiles; 123 des fièvres -mot fourre-tout car les gens prennent l'effet pour la cause-; 18 des coliques et 20 des maux de dents.

Le résultat apparaît à l'opposé d'une vrai religion. Ici, dans cette foi populaire, il n'y a plus de véritable perspective, car tout se ramasse en de petits actes, avec des formules éprouvées, dans ces petits coins que sont ces sanctuaires locaux.

## Permanence et évolution de la foi populaire

Telle fut la foi du plus grand nombre et telle elle le reste aujourd'hui pour un public encore considérable et auquel tous ceux qui voient de près les manifestations de cette foi hésitent à appliquer le terme de *populaire*, entendu comme désignant une classe sociale bien déterminée -la plus humble. En effet, dans cette masse de dévots aux *saints populaires* d'aujourd'hui, on ne trouve pas que des gens d'humble condition, mais aussi des gens bien *assis* sociologiquement.

Cette constatation fait surgir une interrogation fonda-

mentale : l'homme de nos pays industrialisés, au-delà d'une omnipotente et omniprésente civilisation technicienne, ne continue-t-il pas de porter en lui -plus ou moins assourdis et plus ou moins jugulées- de vieilles inquiétudes, de vieilles questions sans réponse immédiate et rationnelle, qui ont traversé les millénaires et qu'il lui faut remettre avec une foi totale à des dénoueurs de questions, à des donneurs de réponse, dominant leur dévots mais en même temps de plain-pied avec eux, intemporels et pourtant concrets, tout-puissants et familièrement secourables : les saints personnages de la foi populaire ? Ce qui signifie, dans la durée des siècles et dans la succession des civilisations s'annulant les unes les autres, qu'un vieux fonds humain reste inchangé comme l'est son recours : des intercesseurs ressentis comme proches.

Ainsi, passé, présent et avenir de la foi populaire apparaissent-ils comme un tout qui transcende les temps, les lieux et les grandes religions.

Mais, dans le catholicisme, entre la foi populaire du passé et celle d'aujourd'hui, une nuance doit être apportée et elle est d'importance.

## 28 1<sup>re</sup> PARTIE CHAPITRE 2

Le monde des chapelles et des potales -expressions de la foi populaire ancienne- est essentiellement rural, parce que la structure de notre société a reposé, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> s., sur un secteur primaire prédominant, c'est-à-dire celui de communautés restreintes, vivant à et par la campagne.

Ces petites communautés sont imprégnées de leurs traditions propres -conservatrices- et, de plus, régies par leur curé, connaissant bien ses brebis et celles-ci le connaissant tout autant, à l'ombre de *leur clocher*. Le curé tient l'œil à ce que les rites de la foi populaire -admis de plus ou moins bon cœur ou seulement tolérés- ne connaissent pas de dérives trop prononcées vers les pratiques magiques, rejetées fermement par l'Eglise comme d'origine diabolique.

Ainsi, les expressions de la foi populaire -même à la limite de la superstition- se trouvent-elles quand c'est possible, insérées dans une structure d'Eglise, de *pratiques religieuses* officielles dont la messe dominicale reste le centre.

Les saints s'y intègrent et leur statue peut se retrouver à la fois dans l'église du village et dans les chapelles et potales nées de la dévotion privée. Telle est la situation ancienne.

Mais, vers la fin du XIX<sup>e</sup> s. -il y a un siècle déjà- ces communautés rurales aux coutumes stables vont se trouver disloquées par l'appel incessant et irrésistible de main-d'œuvre émanant des villes industrielles en pleine expansion.

Le cadre religieux traditionnel va se trouver lui aussi rompu, soit que des familles entières -surtout parmi les jeunes générations- émigrent vers la ville, soit que le village se réduise à une sorte de dortoir.

En ville, ces nouveaux citadins vont se retrouver isolés et solitaires, ne formant plus que des familles nucléaires, déracinées de leur milieu humain rural ancien bien plus sage et protecteur.

Certes, ils n'auront plus les inquiétudes des paysans,

leurs pères, quant à la nature hostile contre laquelle il faut se protéger, mais ils en garderont d'autres qui sont dans le fonds humain : comment s'expliquer la maladie, la mort, la ruine matérielle, les malheurs et les accidents ?

Avec les mêmes interrogations : quelle puissance du mal agit ? Comment la contrebalancer ? Par quels rites de pèlerinage ou d'intercession ? Mais elles sont posées désormais en dehors de la structure d'une religion officielle qui n'est d'ailleurs plus pratiquée.

D'où la majoration de pouvoir accordé à des saints particuliers, devenus des sortes de fétiches ou d'amulettes et complètement isolés d'une *structure religieuse* où ils avaient anciennement une place dont l'Eglise veillait à ce qu'ils ne débordent pas trop.

Sur cette dissociation actuelle de la foi populaire d'avec la religion, tous les témoignages concordent. Dans les lieux de pèlerinage célèbres d'aujourd'hui comme à Ste Rita (à Bouge ou à Marchienne-au-Pont) ou encore à St Benoît à Maredsous, lors des offices dominicaux par exemple, on observe deux publics parallèles : l'un qui y participe; l'autre qui va et vient au risque de troubler le premier et qui ne s'intéresse qu'au saint dont il attend les faveurs et auquel il offre prières et bougies.

## 2. LE CADRE NATUREL DES LIEUX DE RECOURS

Pour l'Eglise primitive, la Nature -païenne- est devenue partie de la Création, œuvre de Dieu et donc bénie et exorcisée de tous ses dieux païens antérieurs. Du moins en théorie car, dans la pratique, les missionnaires, c'est-à-dire les planteurs de la foi chrétienne, se heurtent à forte partie et à des traditions culturelles locales ou régionales qui ont sans doute derrière elles plusieurs millénaires.

Des sites restent privilégiés et, en eux, des objets bien déterminés : surtout les arbres (particularisés) et les eaux, dont les pouvoirs se prolongent sans discontinuité du paganisme populaire au christianisme populaire. En quelque sorte, deux enveloppes successives d'une même foi populaire en des intercesseurs proches et familiers.

Sur la résistance au christianisme de ces antiques lieux de culte, les témoignages, surtout dans les vies des saints évêques pérégrinant dans leurs diocèses pour y fixer la foi chrétienne, abondent. La mesure des difficultés qu'ils rencontrent nous est fournie par l'appel à l'aide qu'ils font fréquemment au pouvoir politique déjà chrétien.

Voici deux témoignages éclairants. Le premier est tiré de la vie de St Martin (v. 316-397) par Sulpice-Sévère :

*Martin voulut aussi détruire un temple que la fausse religion avait comblé de richesses, mais la foule des païens s'y opposa tant et si bien qu'il fut repoussé non sans violence. [Il prie et jeûne, des anges lui promettent leur appui et :] Il retourna droit au village et, tandis que les foules païennes le regardaient sans bouger, démolir jusqu'aux fondations cet édifice impie, il réduisit en poussière tous les autels et statues.*



### *Evolution d'un culte.*

B : première chapelle en bois ; E : chapelle en pierre (1603) ;  
H : sanctuaire actuel (1609). Drapelet de pèlerinage de Montaigu (Brépols, Turnhout, XIX<sup>e</sup> s.).

L'autre, un édit de Childebert 1er (544), dont l'effet n'a dû être ni immédiat ni total puisque, quelque deux cents ans plus tard (789, 794), des capitulaires de Charlemagne reprennent ce même sujet :

*A l'égard des astres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des chandelles et pratiquer d'autres superstitions, nous ordonnons que cet usage soit aboli... [Que celui qui] s'opposerait à ceux qui ont reçu l'ordre de les détruire soit traité comme un sacrilège.*

Ces deux textes désignent clairement les cultes incriminés : ceux des arbres et des eaux, particulièrement des fontaines, auxquels il faut ajouter celui des pierres.

### **Les arbres sacrés**

Déjà, la sylve profonde devait inspirer inquiétude et respect. Les légendes la peuplent de créatures merveilleuses : les fées et d'autres êtres bénéfiques comme ceux qui hantent Brocéliande, la forêt enchantée des chansons de geste. Mais, dans l'épaisseur des forêts, on trouve aussi des sorcières et le diable qui se rassemblent aux carrefours des sentiers et tiennent sabbat sous le couvert des grands arbres.

Cependant certains arbres sont de bon augure : isolés sur des hauts-lieux, proches d'un point d'eau, et, sans que plus personne ne sache pourquoi, devenus sacrés, car ils sont l'habitation d'un dieu et ne peuvent être abattus sous peine de malheur. Lucain (39-65) rapporte que les gens proches de la forêt de Marseille croient que celui qui briserait les membres d'un arbre aurait, lui aussi, les siens rompus.

C'est dans cette ambiance qu'il faut replacer cette sorte

de provocation de S<sup>t</sup> Martin à l'égard des dévots d'un pin sacré : qui sera vainqueur, le saint du Dieu chrétien ou l'arbre du dieu païen ? :

*... Ces mêmes gens [le prêtre du lieu et la foule des païens] qui pourtant... n'avaient pas bougé pendant la démolition du temple ne supportaient pas que l'on coupe l'arbre [un pin sacré]. Martin s'employait à leur faire observer qu'une souche n'avait rien de sacré : ils devaient plutôt suivre le Dieu qu'il servait lui-même ; il fallait couper cet arbre car il était consacré à un démon. [Les païens le mettent au défi de se placer du côté où tomberait l'arbre]. Il le relève et, bien entendu, l'arbre tombe de l'autre côté (Vie de S<sup>t</sup> Martin, chap. 13).*

Les fonctions de l'arbre sacré restent multiples : arbres à loques ou arbres à statues, arbres à clous ou arbres dont le bois est saint et peut servir de remèdes.

### **Les bénis chênes**

A Montaigu, on vénérait un chêne déjà christianisé avant 1500, par la pose d'une *potale* avec une statue de la Vierge. Mais le culte devait avoir gardé un caractère superstitieux puisque, vers 1600, Miraeus, évêque d'Anvers, fit abattre l'arbre. Ce qui n'arrêta nullement la dévotion. En 1602, une modeste chapelle en bois prit la place du chêne et donna une plus grande notoriété au culte. Celui-ci s'amplifia avec la visite des pieux Archiducs Albert et Isabelle qui, en 1608, posèrent la première pierre de l'actuel sanctuaire. Le pèlerinage de Montaigu est lancé.

A Foy-Notre-Dame, en 1609, en débitant un vieux chêne, on y découvre une statue de la Vierge insérée dans une anfractuosité du tronc, deux siècles auparavant. L'arbre



Arbre avec potale à la Vierge à Maredret.



Arbre à loques : chêne St-Antoine (Herchies),  
photo (v. 1900/1912), dans J. Chalon :  
Les arbres fétiches de la Belgique,  
Anvers (1912), p. 18.

s'est refermé sur la niche naturelle et l'a recouverte. Ici encore : une statue posée dans un arbre.

*A Bon-Secours*, autre lieu de culte célèbre à N.-D., un vieux chêne dit *chêne d'entre deux-bois* est déjà, au XV<sup>e</sup> s., un lieu de culte ancien à une N.-D. dans une potale apposée à ce chêne.

En 1603, la statue est un bloc informe et le curé fait abattre le chêne dont on tire deux nouvelles statues de la Vierge : l'une est installée sur place dans une pyramide de pierres à trois compartiments en compagnie de St Quentin et de St Martin. Ce sont des potales rudimentaires. Quant aux pèlerins, ils emportent des parcelles de racines du vieux chêne qui possède des pouvoirs guérisseurs.

Ces arbres sont vraiment christianisés et quand on les supprime ensuite (ceux de Montaigu et de Bon-Secours sont abattus, celui de Foy débité en morceaux, eux aussi chargés de pouvoirs) pour les remplacer par de vastes chapelles, l'endroit devient un lieu de pèlerinage que contrôlent les autorités religieuses chargées d'avaliser les *miracles* qui s'y produisent, et de les promouvoir par des images pieuses ou des livrets de pèlerinage.

Mais le souvenir de l'arbre, origine du culte, reste vivace, car ses fragments ont un pouvoir guérisseur par eux-mêmes. Ainsi à Foy-Notre-Dame, le P. Bouille, s.j., rapporte, vers 1620, douze *miracles* dûs à ce bois : soit par attouchement, soit par immersion dans un liquide, soit sous forme d'une poussière absorbée par le malade. Encore aujourd'hui, la toponymie a gardé trace de cette christianisation de l'arbre sous le nom de *chêne-à-l'image*.

A côté d'un culte vraiment officielisé, on trouve aussi

des arbres, assez souvent accostés d'une chapelle ou potale, voire même d'une croix, le plus souvent isolés et distants d'un lieu de culte officiel et public, c'est-à-dire échappant en grande partie à la vigilance de l'autorité ecclésiastique.

La spécialité de ces arbres -qui peuvent être voisins d'une source ou d'une fontaine, ce qui donne lieu à un double rituel- est de fixer les maladies de leurs dévots. Ce sont les *arbres à loques* et les *arbres à clous*.

### Les arbres à loques

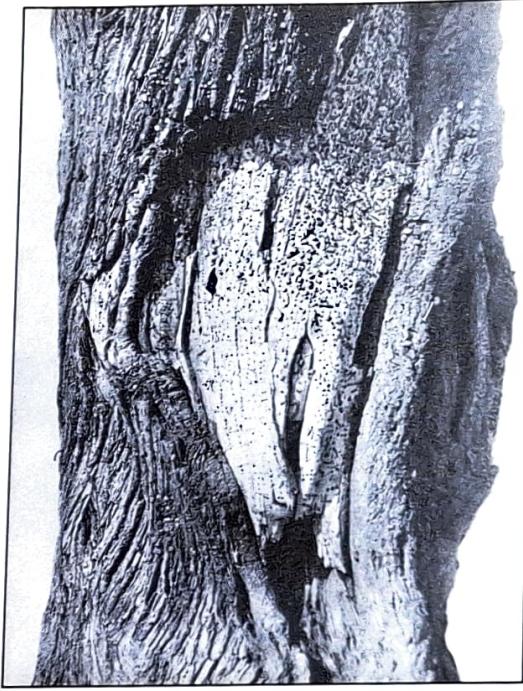
Après avoir baigné ou aspergé d'eau la partie malade du corps dans une source ou une fontaine s'il s'en trouve une, voisine, il faut accrocher à l'arbre, dans les branches ou au tronc, des pansements de toutes espèces qui ont été en contact avec le membre malade ou blessé et sont donc automatiquement porteurs de la maladie. Abandonnés à l'endroit réputé sacré, ils y conservent avec eux le mal dont le patient se trouve ainsi débarrassé.

Il peut même y avoir offrande d'une parcelle de l'individu, par exemple une mèche de cheveux, le geste étant préventif d'une maladie ou représentant un ex-voto. On peut se demander si la tresse de cheveux de femme, découverte en 1609 dans la niche naturelle du chêne de Foy-Notre-Dame, n'est pas tout simplement la trace d'un de ces rites de prévention ou de remède à une maladie ou d'action de grâces.

Les *loques* peuvent être remplacées par des croix, comme à Marcour, à l'arbre de St Thibaut, ermite, non loin d'une chapelle de 1637/1660. Ces croix rudimentaires sont posées sur l'arbre ou s'y trouvent attachées. C'est une



Arbre à croix. Ermitage de St-Thibaut à Marcourt  
(v. 1915/1920) dans J. CHALON :  
Fétiches, idoles et amulettes,  
St-Servais - Namur (1920), p. 347.



Arbre à clous : tilleul de Soleilmont (Gilly),  
(v. 1990/1912) dans J. CHALON :  
Les arbres fétiches de la Belgique,  
Anvers (1912), p. 31.

variante christianisée et symbolique des *loques*. Elles fixent un vœu. Ces croix elles-mêmes sont sans doute la matérialisation ou la commémoration d'un pèlerinage qui avait lieu le 3 mai, jour de l'Invention (= découverte) légendaire de la Croix du Christ par Ste Hélène, mère de l'empereur Constantin.

Dès lors, l'arbre lui-même se trouve christianisé, c'est-à-dire intégré dans le culte d'un saint. Ainsi, le vieux chêne de Herchies est appelé le *chêne de St-Antoine* à cause d'une chapelle toute voisine dédiée à ce saint. Il s'agit ici de St Antoine ermite (avec son fidèle cochon) invoqué contre le *mal des ardents ou feu de St Antoine* dû à l'absorption de pain de seigle ergoté et qui provoque, entre autres, l'éruption de clous. C'est d'ailleurs sur ce jeu de mots *clous* et *clous* que l'apport de pansements et, par extension, de pièces diverses d'habillement, s'est complété peu à peu par la fixation de clous.

### Les arbres à clous

Au fond, il s'agit d'un rite voisin de celui des *arbres à loques*, mais nettement plus parlant. Les mots clou et clourer font d'ailleurs partie d'expressions très imagées : *rester cloqué sur place, lui cloquer le bec, lui river son clou*, etc.

Clouer une maladie, c'est, à la fois, l'interrompre et, mieux encore, la transporter ailleurs et l'y fixer de manière définitive, espère-t-on : sur un arbre déjà antérieurement considéré comme sacré et, à ce titre, pouvant servir de réceptacle définitif aux maladies.

Tels sont les arbres célèbres de Coptice, sur la commune de Battice, haut lieu où se rencontraient jadis les

processions des rogations de huit paroisses; de Braine-l'Alleud avec une croix proche, dite de saint Zé qui pourrait être une déformation de saint (z)Etton honoré à l'abbaye bénédictine de Liessies; de Chapelle-lez-Herlaimont, de Trazegnies et, surtout, de Soleilmont, à une centaine de mètres du site de l'abbaye cistercienne. C'est le plus fameux: on y a dénombré au moins 70.000 clous.

Bien entendu, clourer une maladie à un arbre est un acte dangereux : le clou enfoncé, il faut s'enfuir au plus tôt. Arracher un clou, par pure inconscience, c'est contracter automatiquement la maladie dont il était le réceptacle.

### Les eaux miraculeuses

J'ai expliqué plus haut l'importance de l'eau vitale dans toutes les sociétés et notamment dans le monde romain. D'où la présence de multiples dieux attachés non seulement aux *châteaux d'eau* du temps, les nymphées, mais aussi aux eaux courantes : rivières, fontaines et sources, ces deux dernières étant plus aisément liées à un culte bien localisé.

### Les sources sacrées des Romains

Beaucoup de rites que l'on retrouve dans les lieux de culte chers à la foi populaire sont déjà ceux des Romains. Ce dieu qu'on vénère, on l'appelle le *rapproché* (*proximus*), nous dirions le familier. On le prie, on fait des ablutions avec l'eau de sa fontaine, on inscrit des graffiti d'espoir ou de gratitude sur les murs du petit temple voisin, on jette dans le fond de la fontaine ou de la source des pièces d'or, d'argent ou simplement de bronze (celles-ci, offrandes de pauvres qui s'excusent dans des ex-voto : *à cause de ma pauvreté* ), des

bracelets, pierres gravées, bagues, fibules -bref tout ce qui a touché le pèlerin.

### La religion chrétienne et l'eau

L'attitude judéo-chrétienne à l'égard des eaux est marquée d'ambivalence.

Dès le récit des origines, l'eau intervient :

*La terre était comme un grand vide, l'obscurité couvrait l'océan primitif et le souffle de Dieu agitait la surface de l'eau* (Gen. 1,2).

Dieu gouverne déjà cette eau indistincte qui va bientôt devenir foisonnante de vie :

*Dieu dit encore : que les eaux grouillent d'une foule d'êtres vivants... Dieu créa les grands monstres marins et toutes les espèces d'animaux qui se faufilent et grouillent dans l'eau... Et il constata que c'était une bonne chose. Dieu les bénit...* (Gen. 1, 20-21).

Puis, il y a le Jardin d'Eden avec sa source jaillissante et son fleuve aux quatre bras irriguant tout et créant vie autour de lui. Mais ces eaux, bonnes, deviennent destructrices par le Déluge. Puis, Dieu jure de ne plus jamais envoyer la grande inondation contre les hommes.

Plus tard, un poème admirable célèbre les eaux bienfaisantes sous l'autorité de Dieu :

*Sur les montagnes, se tenaient les eaux  
A ta menace, elles prennent la fuite  
A la voix de ton tonnerre, elles s'échappent  
Elles sautent les montagnes et dévalent  
Vers le lieu que tu leur as assigné  
Tu mets une limite à ne pas franchir  
Qu'elles ne reviennent couvrir la terre.*

*Dans les ravins tu fais jaillir les sources  
Elles cheminent au milieu des montagnes  
Elles abreuvent toutes les bêtes des champs  
Les onagres assoiffés les espèrent  
L'oiseau des cieux séjourne près d'elles  
Sous la feuillée il élève la voix...  
Tu fais croître l'herbe pour le bétail  
Et les plantes à l'usage des humains  
Pour qu'ils tirent le pain de la terre  
Et le vin qui réjouit le cœur de l'homme.*

(Ps 103, 1-12, 14-15)

Et pour signifier le bonheur des exilés rentrant chez eux, le prophète Isaïe s'écrit :

*Ivres de joie vous puiserez les eaux  
Aux sources du Salut.*

(Is. 12,3)

Telle est d'ailleurs l'inscription figurant dans la crypte de l'abbaye d'Echternach au-dessus de la fontaine de St Willibord.

Enfin, l'eau est magnifiée avec le baptême du Christ par St Jean le Baptiste et le symbole qu'elle va représenter pour les chrétiens : comme morts et ensevelis avec le Christ, ils ressuscitent avec lui à travers les eaux baptismales, en hommes nouveaux.



Dieu, créateur de la terre et des eaux,  
dans Hortus deliciarum, d'Herrade de Landsberg (XII<sup>e</sup> s.)  
Ed. Oberlin, Strasbourg (1945).

## 32 1<sup>re</sup> PARTIE CHAPITRE 2

*Fontaine Ste-Adèle (Warnant), (v. 1915/1920)  
dans J. CHALON : Fétiches, idoles et amulettes,  
St-Servais - Namur (1920) p. 189.*

Ainsi, pour l'Eglise, l'eau devient un élément du Salut des hommes.

### Les eaux païennes christianisées

Mais cette admirable vision théologique reste difficile à percevoir ou pratiquement hermétique pour la masse des païens, amenés difficilement à un christianisme même très simple. Pour eux, les eaux restent marquées par leur long passé païen : indispensables à la vie, elles continuent de receler les bienfaits du dieu particulier qui habite *telle* source ou *telle* fontaine.

Ici, l'Eglise va adopter en pratique plusieurs attitudes dictées par ce qui est possible :

\* Ou bien les sources et les fontaines objets d'un culte seront comblées et les monuments votifs détruits : on a découvert de ces anciennes sources païennes effondrées, et recelant des débris de statues et des pièces de monnaie romaines, signes tangibles d'un culte.

Car l'hostilité des évêques, réunis en conciles provinciaux, ne désarme pas contre les restes des cultes païens :

*Que [l'on veille] attentivement à ce que s'ils voient des gens... accomplir, auprès de je ne sais plus quelles pierre, arbre ou source, des rites incompatibles avec l'esprit de l'Eglise, ils les chassent de l'Eglise.* (Tours II, [567], c.23).

Même des prêtres ou des moines restent contaminés par des coutumes païennes :

*Si un clerc ou un moine ou un séculier... pensent pouvoir révéler à d'autres les sorts qu'on attribue faussement aux saints, qu'ils soient rejetés de la communion de l'Eglise* (Orléans I, [511] c.30).

\* Ou bien l'Eglise christianise ces sources et fontaines en les rattachant à la vie d'un saint. Par exemple les saints dits céphalophores, c'est-à-dire portant entre leurs mains



leur propre tête tranchée, et qui, après leur supplice, seraient venus la laver à une fontaine ou à une source, dès lors sanctifiée à leur nom ou sous leur patronage.

Mais d'autres points d'eau se trouvent christianisés par la présence d'un ermite, le voisinage d'une église ou d'un monastère. Ils deviennent alors le complément quasi indispensable d'un culte officiel tout voisin. Ainsi, pour m'en tenir à un rayon géographique restreint: St Job à Mettet, S<sup>e</sup> Adèle à Warmant - et à Orp-le-Grand, S<sup>r</sup> Laurent à Sart-Saint-Laurent, S<sup>r</sup> Hilaire à Matagne-la-Petite (proche d'un ermitage).

Ces exemples pourraient être multipliés pour toutes les régions.

Même des pèlerinages anciens à la Vierge comportent des rites à des fontaines voisines : ainsi à Foy-Notre-Dame, le premier recueil de miracles, v. 1620, fait référence à une fontaine.

Quant à Jean le Baptiste, parce que justement, il avait baptisé le Christ, il s'est trouvé investi par la foi populaire, au jour de la fête de sa naissance (24 juin), d'une grande puissance sur les eaux. Tous les rites doivent s'exercer à midi-heure faste, comme minuit est une heure néfaste, exception faite pour la nuit de Noël. A la Saint-Jean de juin, il faut tremper sa statue dans l'eau, y plonger les enfants, en boire pour être préservé -un an seulement- de la noyade, s'en laver les yeux, car accomplir le rite au moment où le soleil est à son zénith, c'est naturellement être sûr de voir clair.

Pourtant, par une curieuse ambivalence, l'eau de la Saint-Jean peut devenir maléfique. Ce jour-là, les enfants ne doivent pas s'approcher des rivières car :

*St Jean ne va jamais sans son poisson* (entendez : son noyé).

De même, la pluie de la Saint-Jean n'est pas bénéfique:

*Eau de Saint-Jean ôte le vin  
et ne donne pas de pain.*

Doublement nuisible donc : aux vignobles et aux céréales.

**Les rites des eaux**

L'eau est non seulement indispensable à la vie, mais elle permet à l'homme de se laver le corps.

De ce simple lavage du corps, la foi populaire est passée tout naturellement à l'extinction des maladies qui l'afflagent. Et par un autre raisonnement, à la capacité de prévenir, par des rites d'eau, les maladies qui pourraient le frapper.

D'où la complexité des rites d'eau où l'on retrouve à la fois un volet préventif et un autre, curatif.

Un certain nombre de points d'eau (sources mais surtout fontaines) sont bons pour prévoir des maladies, surtout infantiles, et comportent divers rites : à Couture-Saint-Germain, on invoque le saint pour les enfants qui marchent tardivement. Sur l'eau de la fontaine, on pose une chemise de l'enfant : si elle flotte, tout va bien; là où elle s'enfonce est le siège de la maladie; si elle va au fond, l'enfant est menacé de mort. Il est, en outre, conseillé de faire porter à l'enfant la chemise humide imprégnée de l'eau de la fontaine. A Chapelle-Saint-Lambert, existe une autre fontaine, dédiée à St Roch, mais avec le même rituel. A Chapelle-lez-Herlaimont, même coutume à nouveau, sous le patronage de St Germain. A Strombeek, c'est la fontaine de St Amand. A Jehay, celle de St Gérard.

Mais tous les rites d'apparence païenne sont plus ou moins christianisés par l'adjonction de neuvaines et l'eau de la fontaine, bénite ou non, est souvent emportée pour être mêlée aux aliments ou pour en laver l'enfant.

D'autres fontaines sont vouées à la guérison de maladies bien avérées, voire rebelles.

Ici encore la spécialisation se fait en fonction de certains saints. Ainsi, St Quirin guérit immanquablement du *mal de saint Quirin* ou des maux violents comme les ulcères incurables.

Son grand centre de pèlerinage est Leernes : tous les rites y figurent : lavage des plaies avec de l'eau de St Quirin bénite par triple immersion des reliques, application sur les plaies de feuilles de St Quirin (la brigle rampante). Restent-elles vertes ? C'est bien le *mal de saint Quirin*.

Quand les fontaines sacrées se trouvent dans des solitudes, on observe un rite supplémentaire : le linge qui a été trempé dans l'eau et dont on a frotté la partie malade du corps est laissé sur place, accroché à un arbre ou posé sur un buisson : on rejoint ainsi les *arbres à loques*.

De même -les Romains le faisaient déjà- des objets sont jetés dans la fontaine (épingles à cheveux, clous, pièces de monnaie) avec l'intention, par la présence dans la fontaine d'un objet ayant appartenu au pèlerin, de le rappeler de manière permanente au saint.

Un lien subsiste ainsi entre le saint et le fidèle qui *voulut* être présent ici, un moment, mais qui est reparti.

### 34 1<sup>re</sup> PARTIE

#### CHAPITRE 2

Ce rite est proche de celui, banal, qui consiste à laisser des graffiti sur un monument pour attester qu'on y vint.

#### *Localisation du culte lié aux eaux*

Beaucoup de potales ou de chapelles sont en pleine nature et un certain nombre dans des sites boisés ou buissonneux.

Des points d'eau y apparaissent et ce sont eux qui ont pu être à l'origine du culte local d'un saint. Ou bien ce dernier s'est accompagné et s'est complété par la découverte fortuite ou la création d'un point d'eau.

A cet égard, le pèlerinage de St Méen à Brûly-de-Pesche est exemplaire. Il est la transposition, après 1853, d'un culte antérieurement fixé à Attigny (Ardennes françaises). Au Brûly, le curé fit creuser, près de l'église dédiée à St Méen, une excavation qui libéra une source; on installa une statue et un bac de pierre pour recueillir l'eau. La fontaine devint tout naturellement la *fontaine de saint Méen* et se compléta d'une modeste chapelle : en 1860, les pèlerins étaient 300, d'origine locale, avec quelques étrangers; en 1874, quelque 1600 pour la procession de saint Méen, le 21 juin.

Mais l'intendant du duc de Croÿ fit démolir la chapelle bâtie sans autorisation : la fontaine de saint Méen devint inaccessible. Aussi, les pèlerins en cherchèrent-ils automatiquement une autre à proximité en creusant, en bord de route, un trou que les nombreuses sources remplirent. Pour les pèlerins, et malgré son extrême modestie, ce point d'eau devint la *vraie* fontaine de saint Méen, jusqu'à ce que, après plusieurs années, la première leur soit à nouveau accessible. Elle fut alors dotée d'une nouvelle chapelle et d'une statue de St Méen : le culte s'y retroupa définitivement.

Cet exemple -récent- est très révélateur : le culte se fixe matériellement sur une fontaine qui est identifiée au saint et au pouvoir de guérison qu'on lui attribue. Mais cette fon-

taine, pour une cause extérieure, est supprimée. N'était-ce donc pas la bonne ? la vraie ? Les pèlerins lui trouvent dans le voisinage un substitut -même très modeste-. Le culte s'y fixe. Mais la première chapelle, beaucoup plus identifiable grâce à la statue du saint, retrouve sa destination première : le culte s'y transfère à nouveau. Si la première chapelle (avec fontaine) n'avait pas été reconstruite, le culte se serait sans doute développé à la seconde fontaine où une chapelle (avec fontaine adjacente) aurait été bâtie ensuite avec des signes d'identification du saint, une statue par exemple.

Une dernière fixation des cultes liés à l'eau se retrouve dans les puits miraculeux d'église. Celui des *Saints Forts* à la cathédrale de Chartres est très connu. Mais il en existe d'autres, sans doute, à l'origine creusés lors de la construction d'une église pour fournir l'eau nécessaire au chantier, puits gardés ensuite comme utiles. Ainsi, dans l'église de l'abbaye de Saint-Gérard, le puits, dit de St Pierre, premier patron de l'église, est situé à l'entrée du chœur. Ce puits est utilisé par les pèlerins, qui parcourent ensuite la crypte construite en 1550 et vénèrent au passage les reliques de St Gérard.

Sur le soubassement ou la margelle du puits, on pouvait lire :

*Qu'accourent les malades, les gens en bonne santé,  
Ceux qui veulent boire, ceux qui ont soif,  
Je fournirai à tous un doux rafraîchissement.*

Ses propriétés miraculeuses contre la fièvre et la jau-nisse sont attestées dès la fin du XII<sup>e</sup> s. et attribuées à St Gérard lui-même qui en aurait reçu communication des Sts Pierre et Paul.

De même, à l'église St-Ursmer de Lobbes, un puits miraculeux est mis au compte de Ste Renelde et une inscription des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles déclare :

*Ste Reinelde ! Enfin c'est au govt de ces eaux  
+ Ov j'espère treuver le remède à mes maux +  
Espoir des affligez, noble Vierge, et martire :  
Puis que vostre crédit éclatte dans ce lieu  
M'y voicy, pèlerin, sauvez moy ou i' expire :  
Car ie n'attens secours que de vous et de Dieu  
Ah ! Donc guérissez moy : et tout ce vaste globe  
+ En rendra plus d'honneur à votre image à Lobe +*

Enfin, à Fosses, sous la tour de la Collégiale de Saint-Feuillen se trouvait aussi un puits sans doute lié au culte du saint.

#### **Les pierres et la terre**

Les pierre et même la terre rentrent dans le répertoire de la foi populaire.

Les mégalithes tout d'abord : menhirs ou pierres dressées; dolmens ou pierres disposées en table.

Certains -en Bretagne surtout, où la religion celte les avait récupérés d'une religion antérieure- sont christianisés, par exemple par la taille d'une croix à leur sommet, ou la proximité d'une chapelle chrétienne. Un grand nombre furent sans doute détruits lors de la christianisation de nos régions. Les subsistants ont alimenté les traditions populai-



*Haillot, chapelle St-Mort : «l'oreiller de saint Mort», pointe d'un mégalithe.  
La terre autour est sacrée.*

res sous le nom de pierres qui croissent, qui pleurent, qui chantent ou qui virent à certaines dates, pour révéler des trésors toujours inaccessibles.

A citer aussi les rochers à forme humaine ou réputés portant une empreinte sainte comme le pied du Christ, de St Pierre ou de St Remacle à Spa, voire le séant de St Fiacre; enfin, les blocs épars, connus sous le nom de *faix du diable*, que celui-ci aurait destinés à détruire une église ou un monastère, mais dont un saint aurait conjuré le maléfice.

Toutes ces pierres sont surtout l'objet d'un culte lié à la fécondité : les dévotes s'y assoient ou s'y font glisser.

Participant aussi au culte des pierres, la poussière des tombeaux des saints qui, grattée, guérit des maladies, culte attesté dès le VI<sup>e</sup> s. par Grégoire de Tours; s'y ajoutent des pierres tombales de personnages non saints, mais que le peuple a confondu avec de véritables saints. Ainsi à Lobbes, la pierre tombale de l'Abbé Caulier (+ 1550) dressée contre le mur de la crypte de l'église Saint-Ursmer a-t-elle été confondue avec celle de St Dodon (VIII<sup>e</sup> s.) qui, tout naturellement, guérit des maux de dos. Et les fidèles - nombreux, l'usure de la pierre en témoigne- de s'y frotter consciencieusement. Un curé du lieu, excédé, voulut empêcher l'accès à «St Dodon» en disposant des planches devant la dalle. Les fidèles, sans doute persuadés que ce n'était pas là le vrai St Dodon, commencèrent d'aller se frotter à une autre pierre tombale, en face. Le curé enleva les planches et le culte reprit au premier endroit...

De petites pierres peuvent aussi être considérées comme miraculeuses. A Foy-Notre-Dame, en 1609, en dégageant du chêne, où elle avait été renfermée naturellement, la statue de N.-D., on trouve à ses pieds de petites pierres brillantes, soit jetées là par des enfants, soit placées avec une intention précise. Tout simplement des fluorines ramenées à la surface de la terre par les labours : jolies, brillantes, mais banales.

Mais la proximité de la statue *miraculeuse*, étant donné les circonstances curieuses de sa découverte, leur procure un caractère sacré et elles jouent leur rôle dans un certain nombre de miracles par attouchement ou immersion dans l'eau que boira un malade.

La terre, à son tour, participe à une sacrification. A Hakendover, lors du pèlerinage de la Treizaine ou du St Sauveur, les dévots emportent de la terre d'un enclos contre l'église -soigneusement délimité par le clergé. A Haillot, à la chapelle Saint-Mort, les gens s'en procurent aussi, aux alentours du prétendu oreiller de pierre dont se servait ce saint et qui est, en réalité, un mégalithe couché dont seule la pointe sort de terre.

### **En conclusion : une religion de naturisme**

Ainsi, les lieux de culte recherchés par la foi populaire, dans des formes proches de la superstition ou carrément superstitieuses, voire magiques, apparaissent-ils comme l'expression d'une religion du naturisme envers les arbres et les points d'eau surtout, sans exclure pour autant certaines terres réputées miraculeuses, comme à Hakendover ou à Haillot, ou des poussières venant du grattage de statues, comme à Foy-Notre-Dame, ou de tombeaux de saints. Cette antique *religion du naturisme* semble bien réutiliser à des fins chrétiennes un certain nombre de sanctuaires champêtres ou forestiers d'origine païenne et que l'Eglise a bien dû tolérer en les christianisant peu ou prou quand elle n'est pas parvenue à les détruire.

Les rites mêmes, tels qu'encore utilisés aujourd'hui par les pèlerins chrétiens, ne sont pas sans rappeler ceux des pèlerins païens, articulés autour de trois idées simples : prévenir la maladie, la faire guérir par un spécialiste et la fixer sur place.



*Une potale à loques. Thuin.*



*Chêne à potale dédiée à saint Donat. Omezée.*

*Première partie :*  
**APPROCHES DE LA FOI POPULAIRE**

*CHAPITRE*

**3**

**LA DEVOTION ENVERS  
LES SAINTS**

Les expressions de la foi populaire sont fort diverses. Plus rares sont celles qui s'adressent au Christ et encore, quand elles le font, c'est au Christ considéré dans son humanité, à partir de dévotions nées au XIII<sup>e</sup> s. dans le milieu des *saintes femmes* de nos régions, dont la plus célèbre est Ste Marie d'Oignies (+ 1214) et qui comprennent à la fois des bégünies et des cisterciennes.

C'est donc le Christ considéré dans quelques moments de sa passion et de sa mort qui alimenteront le culte populaire et l'art populaire par lequel il s'exprime à partir du XV<sup>e</sup> et surtout du XVI<sup>e</sup> s. :

\* le *Christ attendant la mort* - ou *Christ de pitié* comme le *Vieux Bon Dieu de Giblou* (Gembloux) réputé miraculeux au XVI<sup>e</sup> s. et qui figurait dans tous nos anciens cimetières;

\* le Christ en Croix, entouré de sa Mère et de Jean, le disciple bien-aimé : *Calvaire* ou *Grand Bon Dieu*, parfois complété par une mise au tombeau.

Mais, là où la foi populaire s'est manifestée le plus fortement, c'est dans la dévotion à Notre-Dame et, plus encore, aux saints guérisseurs ou intercesseurs, parce qu'ils fournissent à la piété populaire un aliment, si j'ose dire, concret puisqu'ils sont chargés de résoudre les problèmes bien précis et quotidiens, relatifs surtout aux maladies des gens et des bêtes.

C'est donc eux que l'on ira servir de préférence.



Vierge en majesté  
(XII<sup>e</sup> s.).  
Eglise St-Georges, Leffe.



Notre-Dame de Bonne-Espérance (XIV<sup>e</sup> s.).  
Anc. abbaye des Prémontrés; collège de Bonne-Espérance, Hainaut, photo Chan. Dupont, 1930.

## 1. LES ANCIENNES ET NOUVELLES NOTRE-DAME (DU XII<sup>e</sup> AU XX<sup>e</sup> S.)

### Les anciennes Notre-Dame

Dans l'Eglise, le culte marial a pris un grand développement, à partir de la fin du XI<sup>e</sup> s., mais surtout aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s., grâce aux travaux des théologiens consacrés à l'Immaculée Conception de la Vierge ou à son Assomption dans le ciel.

Mais ceux-ci sont relayés et amplifiés à la fois par des dédicaces d'églises (ex.: abbayes d'Hastière, de Waulsort, prieuré de la Brouffe) et de collégiales (Ciney, Dinant, Namur, Walcourt, etc), par des dévotions populaires liées à des pèlerinages dont un des plus anciens dans nos régions répond à une épidémie de peste: c'est celui de N.-D. de Tournai («N.-D. la Brune», en 1090) et enfin, par des œuvres littéraires, comme les *Miracles de Notre-Dame* ou théâtrales comme le *Miracle de Théophile* (un clerc qui avait vendu son âme au diable et que la Vierge sauva).

L'art, à son tour, contribue à développer le culte de Notre-Dame, selon deux types iconographiques successifs : d'abord, la Vierge en majesté, une reine hiératique, au visage sévère, assise sur un trône, tenant son fils sur les genoux, toute raide et fixant le fidèle : la Mère-Dieu. Puis, vers le début du XIII<sup>e</sup> s., issue des ateliers gothiques d'Ile-de-France, une statuaire d'un tout autre esprit, où la Vierge - patronne de nombreuses églises et de la plupart des grandes cathédrales d'Ile-de-France et du Nord de la France- apparaît sous les traits d'une mère souriant à son enfant, l'allaitant ou le mignotant, suprêmement élégante dans le drapé de sa

robe, et désormais toute proche du fidèle, comme Notre-Dame de Bonne-Espérance (début XIV<sup>e</sup> s.) qui, tout en nourrissant son enfant, tient prête sa petite chemise qu'il veut saisir.

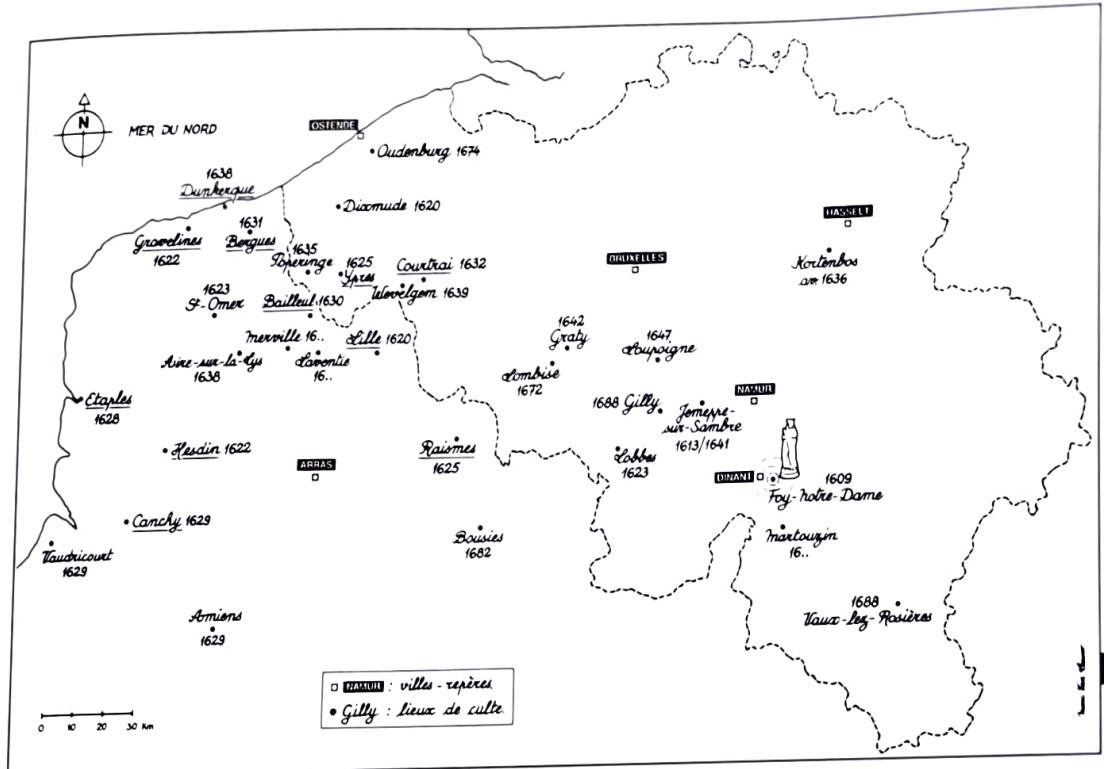
Ce sont ces Notre-Dame-là, devenues familiaires, qui vont populariser le culte marial chez les simples gens. Ceux-ci se sentent désormais comme de plain-pied avec la Vierge, de plus en plus considérée comme la meilleure des médiatrices auprès de son Fils, qui, lui aussi, figuré en enfant joueur, devient très proche des pèlerins.

Les plus anciennes de nos Notre-Dame régionales, vouées à une grande popularité, sont celles de Walcourt, de Bonne-Espérance et de Hal, dont les pèlerinages remontent sans doute au XIII<sup>e</sup> s. quand on a fait la part des légendes qui, comme toujours, ont tendance à reporter les cultes à des temps très anciens. Au début du XVII<sup>e</sup> s., dans le grand mouvement de la contre-réforme ou restauration catholique, vont surgir de nouveaux lieux de culte marial stimulés par la piété à l'espagnole des Archiducs Albert et Isabelle, qui aiment à pèleriner dans les sanctuaires mariaux, dont ils font, par le fait même, la publicité.

C'est de cette époque aussi que date l'habitude - contestable, mais invétérée - d'habiller les statues anciennes de bois ou de pierre ou de créer des mannequins dont ne surgiront que les têtes, car ils seront revêtus de rigides brocards qui les engoncent comme les ménines dans les tableaux de Velasquez.

Parmi ces Notre-Dame nouvelles venues, mais vouées à un très grand succès : Notre-Dame de Foy (v. 1609), Notre-Dame de Montaigu (v. 1600, mais reprise d'un culte antérieur) et Notre-Dame de Bon-Secours (v. 1603).

La diffusion plus ou moins large de leur culte dépend



Expansion du culte de Notre-Dame de Foy.

39

évidemment du nombre et de la qualité des miracles qu'on leur attribue, mais aussi -déjà- de la publicité qu'on leur fait. C'est le cas pour Notre-Dame de Foy qui a la chance d'être exaltée par un Jésuite de Dinant, le P. Bouille.

J'ai sous les yeux la seconde édition de 1667 (la première est de 1627) de ce que l'on appellerait aujourd'hui un livret de pèlerinage bien fait pour attirer sur lui l'attention des fidèles. Le titre seul est parlant : «*Histoire de la découverte et merveilles de l'image Nostre Dame de Foy trouvée en un chesne (près) la ville de Dinant l'an MDCIX [1609] composée par le P. Pierre Bouille de la Compagnie de Jésus*».

Le P. Bouille, convaincu d'avance, se plaît à raconter en détail année par année, de 1616 à 1627, tous les miracles dont il a eu connaissance, en soulignant par quels rites ils ont été obtenus, ce qui est précieux pour l'historien des religions : utilisation de pierres de fluorine trouvées dans la niche du chêne, entières ou en poudre; bois ou poussière de ce chêne; application sur un malade du fac-similé de la statue, etc.

Le Père Bouille, transféré à Valenciennes, y répandra le culte de N.-D. de Foy dont les Jésuites font la célébrité dans le Comté de Flandre et l'Artois, soit par leurs collèges, soit par leurs prédications, avant de le répandre dans le Nouveau-Monde.

La carte ci-dessus montre la rapidité de l'expansion de ce culte. Les lieux soulignés sont ceux où le culte est directement patronné par les Jésuites.

Pour l'ensemble des anciennes Notre-Dame, l'aire géographique de leur culte dépasse la région d'origine, ce qui est remarquable en un temps où les communications restent difficiles.

Il y a donc là un phénomène de notoriété qui s'effectue sans doute de bouche à oreille : des gens entendent parler de tel lieu de culte marial; ils s'y rendent en pèlerins et en ramènent une statuette qu'ils installent dans une potale de leur village.

Un dénombrement des Vierges miraculeuses de Wallonie en fait apparaître :

- 17 dans la province de Liège
  - 18 dans celle de Namur
  - 10 dans le Luxembourg
  - 71 dans le Hainaut
  - 106 dans le Brabant, y compris la partie néerlandophone.
- Cela fait beaucoup...

## Les nouvelles Notre-Dame : les grands pèlerinages internationaux

L'apparition de la Vierge à la Salette (diocèse de Grenoble) en 1846, va créer un premier pèlerinage international dont l'influence est rapidement manifeste dans le diocèse de Namur : quelques années après la reconnaissance du culte (1851), un certain nombre de chapelles et de potales lui sont consacrées dans le Namurois.

Mais ce sont les apparitions de Lourdes (1858) qui, après la reconnaissance officielle du culte (1861), auront le plus gros impact et créeront une nouvelle dévotion mariale appelée à une diffusion mondiale.

Dans le Namurois, dès 1870, une église est consacrée à N.-D. de Lourdes et aussi d'innombrables chapelles ou potales votives.



Notre-Dame  
de Beauraing.



Notre-Dame  
de Lourdes.



Notre-Dame  
de Walcourt.



Notre-Dame  
de Lorette.



Notre-Dame  
de Bonne-Espérance.



Notre-Dame  
de Foy.



Notre-Dame  
de La Salette.

## 40 1<sup>re</sup> PARTIE CHAPITRE 3

Cette dévotion prendra une ampleur nouvelle à partir de 1902, avec l'organisation des pèlerinages diocésains à Lourdes et le développement des communications ferroviaires internationales. Avec cette conséquence inattendue : dans un certain nombre de chapelles ou de potales, les anciennes Notre-Dame de nos régions, vétustes ou détruites, vont se trouver remplacées par des Notre-Dame de Lourdes ramenées de pèlerinage ou acquises dans des maisons d'art religieux qui suivent cet article dont le succès ne cesse de croître.

Plus récemment, les apparitions de Beauraing (1932/33), dans le diocèse même (culte officiel en 1943), vont provoquer le développement de ce culte nouveau avec le même effet que celui de Notre-Dame de Lourdes : des chapelles votives ou potales dédiées à anciennes Notre-Dame vont l'être maintenant à Notre-Dame de Beauraing.

Il y a donc un phénomène de renouvellement de la dévotion vouée à des Vierges dont le culte est plus récent et, par son caractère international, plus célèbre; mais les anciennes Notre-Dame, tout en ne rassemblant plus les foules de dévots des origines, gardent encore leurs fidèles; ce sont là des dévotions plus discrètes, voire secrètes et qui expriment en profondeur la continuité de la foi populaire, comme la dévotion aux nouvelles Notre-Dame en prouve la permanence.

## 2. LES GRANDS SAINTS POPULAIRES

Si un certain nombre de Notre-Dame anciennes -et plus encore, de récentes- ont eu et ont une grande notoriété auprès des fidèles, les saints populaires, dans le passé du moins,

jouissent d'un culte plus étendu encore. On peut s'en rendre compte pour une région déterminée -le pays entre Sambre et Meuse- par un premier dénombrement : si plus de 150 potales et chapelles sont consacrées à la Vierge, quelque 300 le sont à différents saints considérés comme les intercesseurs les plus efficaces.

Ce qui confirme bien que la foi populaire s'établit sur un dialogue entre les fidèles et leurs saints.

Mais sur quels fondements repose la foi populaire en tel saint ? La réponse est complexe et fait entrer en ligne de compte un certain nombre d'éléments parfois séparés, parfois réunis, comme un jeu de mot sur le nom du saint ou la légende populaire sur le saint. De la vie d'une personnalité historiquement connue, parfois de grand format, la foi populaire isole un fait *miraculeux* et réduit le saint à n'être plus que l'intercesseur pour tel mal dont on lui impose le nom.

Enfin, cette spécialisation du saint s'accompagne d'un rituel de gestes et de prières qui peut dériver rapidement vers la magie ou se confondre avec la médecine populaire, elle aussi non exempte de relents magiques.

### Jeux de mots sur les noms des saints

Parfois, la dévotion populaire à tel saint repose au départ sur un jeu de mots à propos de son nom, tel que prononcé en wallon, langue usuelle du peuple au moins jusqu'à 1914.

Quelques exemples de ces jeux de mots :

**St Quentin ou Quintin** : guérit de la toux. La *quintouss* est



*Saint Quirin.*



*Saint Corneille.*

une toux forte et prolongée, la coqueluche. A Ronquier, une N.-D. de Kaytouss (Quintouss) partageait le même patronage.

**St Eutrope** : s'occupe des estropiés.

**St Genou** : de la goutte.

**St Lucie et Ste Claire** : font voir clair.

**St Longin** (Londjin) : a en charge les enfants *londjins*, c'est-à-dire longs à marcher.

**St Geneviève** (Fiv'lène) : réputée contre la fièvre lente (*fiv'lèn*) ou langueur des enfants.

**St Cornelis ou Corneille** : est réputé pour les *bêtes à cornes*.

**St Stamp** (Stapin) : pour que les enfants se tiennent fermes sur leurs jambes (*Stampè*).

**St Loup** : pour guérir les enfants qui ont une faim de loup.

**St Cloud** : contre les clous et furoncles.

**St Expedit** : pour expédier les causes devenues pressantes.

**St Marcoul** : propice aux maladies du cou.

**Ste Gote** (Gudule) : contre la goutte.

**Ste Rose** : contre la *rôse* (érysipèle).

**St Mort** : contre les morts subites. Prié aussi -car ce fut son cas- pour donner le répit à un enfant mort-né afin qu'il revive le temps d'être baptisé.

Tout ceci peut, au premier abord, prêter à sourire mais recouvre, en fait, une sorte de raisonnement analogique qui est présent aussi dans la médecine populaire : le semblable cherche et guérit son semblable par la couleur, le mouvement, le nom, la forme, le geste.

### La légende, réductrice du personnage

Dans la piété populaire, ce qui l'emporte, c'est d'abord le sensible, car elle est bien le reflet du peuple, qui ne se livre pas généralement à des raisonnements complexes et nuancés, mais se contente des impressions de ses sens et, plus fortes seront-elles, plus elles seront convaincantes. Ces impressions ont besoin, on l'a vu plus haut, de se fixer sur des objets matériels liés à la nature : arbres, rochers, eau, etc.

Ce sont ces objets qui retiennent l'attention de la piété populaire. De même, dans la vie d'un saint personnage, elle ne retiendra pas l'ensemble de la personnalité du saint, mais tout au plus des incidents mineurs de son existence qui, parce qu'extraordinaires -et l'extraordinaire devient vite miraculeux- font la plus forte impression et dispensent d'en savoir plus long. L'imagination est comblée et elle continuera de s'exercer sur une légende de base qui ne cessera d'embellir avec le temps.

On peut donc dire que la foi populaire, dans une démarche qui rappelle la spontanéité enfantine, est réductrice d'un saint, en ce sens qu'elle le ramène aux dimensions nécessaires et suffisantes pour justifier son culte : que l'évêque Blaise ait eu une existence riche d'expérience spirituelle, il n'existe, pour la piété populaire, que parce qu'il a délivré un enfant d'une arête de poisson fichée dans son gosier. Et le voilà invoqué pour les maux de gorge. St Hilaire, un des grands évêques et théologiens du IV<sup>e</sup> s., est invoqué contre les serpents, car la légende affirme qu'il les chassa. St Antoine de Padoue, franciscain, un grand théologien et prédicateur populaire, est réduit à tenir le rayon des objets perdus à cause d'un incident mineur de sa légende: un novice lui aurait emprunté son psautier; à la prière d'Antoine, il dut le rapporter, tout penaud.

Mais la légende supplée si l'histoire fait défaut : Ste Rita, pour le peu qu'on en sache historiquement, fut une religieuse de Cascia en Ombrie, fort accueillante à ceux qui venaient la consulter en lui demandant ses prières. En récompense de sa dévotion en l'humanité du Christ, elle aurait reçu au front la marque d'une épine. Puis, la légende broda et l'on raconta que son abbesse lui avait ordonné d'arroser sans se lasser une plante desséchée -cause désespérée- qui, naturellement, refleurit. Et voilà lancé son patronage pour les causes désespérées.

On pourrait multiplier les exemples : je reprendrai plus loin, saint par saint, le motif du patronage que leur attribue la foi populaire.

## Les maladies qui portent le nom d'un saint

A partir du moment où, par un jeu de mots ou un incident de sa vie, un saint est invoqué pour une maladie déterminée, celle-ci lui est attribuée comme s'il en frappait les gens.

### 42 1<sup>re</sup> PARTIE CHAPITRE 3

Déjà, au XVI<sup>e</sup> s., les humanistes ironisaient :

*Chacun des saints peut envoyer la même maladie de laquelle il peut guérir... il y a saincts plus colères que les autres : entre lesquels saint Antoine [l'ermite, le saint au cochon] est le principal à cause qu'il brûle tout pour le mondre despit qu'on face à lui et à ses mignons [favoris].* (H. Estienne)

*Le feu sacré est à la disposition d'Antoine. François d'Assise, depuis qu'il est au ciel, peut rendre aveugles ou fous les gens qui ne le respectent pas. Les saints mal honorés envoient d'horribles maladies.* (Erasme)

Alors, on parlera du :

\* **Mal de St Antoine ou feu de St Antoine** ou mal des ardents (ceux qui brûlent), ou ergotisme provenant de farines avariées à base de seigle ergoté.

\* **Mal de St Job** quand on tombe en morceaux : maladies de peau, mais aussi vénériennes.

\* **Mal de St Laurent** : ulcères superficiels, maux en croûte, herpès facial, etc.

\* **Mal de St Jean** (Evangéliste) : enfants peureux, convulsionnaires, fous (mais le mot n'est jamais prononcé). Porcs atteints du tournis.

\* **Mal de St Meen** : eczéma.

\* **Mal de St Marcoul** : écroquelles que les rois de France pouvaient guérir au jour de leur sacre : *Le roi te touche, Dieu te guérira* (sse).

\* **Mal de St Thibaut** : coqueluche.

et tant d'autres.

Il s'établit alors entre le saint redoutable (et donc redouté) et le fidèle malade (ou qui craint de le devenir) une sorte de contrat préventif ou curatif avec une injonction au saint de reprendre sa maladie. Ainsi à St Eloi -à Escideuil (F)- on l'invoquait pour les maladies de peau :

*Bon St Eloi  
Regarde comme tu m'as mis  
Remets-moi comme tu m'as pris.*

## Les gestes et les prières : vers la magie, ou la médecine populaire

La vraie prière -même la plus impatiente ou la plus pressée- reste une demande faite à Dieu ou, plus fréquemment, à ses saints.

Le fidèle -tout en espérant la voir exaucer- s'en remet à Dieu et à ses saints.

Mais que cette prière -avec ou sans offrande d'accompagnement- devienne impérative, coercitive afin de provoquer un exaucement *automatique*, commence alors une dérive vers le magique, c'est-à-dire par des mots et des gestes répétés avec le plus grand soin, la capacité d'emprisonner le pouvoir du saint, remis entre les mains du fidèle et forcé de l'exaucer.

Avec bien entendu, en cas de refus du saint d'acquiescer à cette prière impérative, des punitions prévues sous forme d'humiliations provisoires, car le saint reste redouté autant qu'estimé secourable. Au XVII<sup>e</sup> s., le P. Le Noblez s'insurgeait déjà contre «les mauvais traitements subis par les images des saints fouettées ou mises dans l'eau par les femmes dont les vœux n'avaient pas été exaucés». Des témoignages rapportent l'existence de telles pratiques jusqu'au XX<sup>e</sup> s.

C'est d'ailleurs là un des éléments qui constituent certaines prières de la médecine populaire. Par le prononcé de certaines paroles -accompagnées ou non de gestes rituels- on obtient un exaucement automatique.

Ce mélange, souvent inextricable, de foi et de magie apparaît particulièrement dans les livres de colportage des XVIII<sup>e</sup> et surtout XIX<sup>e</sup> s., comme *Le médecin des pauvres*, souvent réédité et dont le titre est significatif à lui seul : en un temps où les médecins, par leur rareté et la cherté de leurs soins, sont inaccessibles à la masse, le recueil propose soulagement et guérison de toutes les douleurs. Il faut citer aussi les recueils manuscrits réputés secrets et dangereux comme *Les heureux secrets, trésor des ménages*. Deux exemples de ces prières où se mêlent foi chrétienne et incantations magiques mises en parallèle:

### \* Contre la colique

1. Marie qui êtes Marie
2. ou colique
3. passion qui est entre mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrête
4. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit
5. Trois pater  
Trois ave
6. Nommer le nom de la personne  
(Le médecin des pauvres - 1893)
7. Dieu t'a guérie. Amen

### \* Contre les clous

Trois pater

*Trois ave  
Bonjour, clou  
Au revoir, clou (Nivelles)*

Ces formules de médecine populaire sont, somme toute, assez proches de certaines prières de la piété populaire qui, sans faire appel à l'automatisme (formule = exaucement assuré), ont un aspect conjuratoire. Ainsi ces trois prières à St Hubert contre les chiens enragés et la foudre (et bien d'autres choses !):

#### \* Contre bien des maux

##### 1. Bon St Hubert qui siège en sa chapelle

*Qui nous hèle et qui nous appelle  
Qu'il me garde du tonnerre*

*De l'éclair*

*Du mal de dents*

*Du mauvais serpent*

*Des chiens enragés*

*Qu'ils ne puissent m'approcher  
Pas plus que les étoiles du  
ciel et du Paradis. (Bastogne)*

##### 2. Bienheureux St Hubert

*Que le Bon Dieu en fut fier  
contre trois choses me défend  
Du loup et du serpent  
Du mauvais chien enragé  
Qu'il ne puisse m'approcher  
Plus que les étoiles du ciel. (Nivelles)*

##### 3. Grand St Hubert qui est dans la chapelle

*Qui nous voit, qui nous appelle  
Grand chien  
Petit Chien  
Passe ton chemin  
Je ne te fais rien. (Charleroi)*

Dans les trois formules, l'intention est la même : se protéger du danger -notamment des chiens enragés. Si l'aspect conjuratoire est sensible dans les trois malgré une référence claire à St Hubert, dans la troisième, il y a contrat avec le chien sous l'égide de St Hubert : comme je ne te fais rien, tu ne peux rien me faire.

Je termine avec une charmante incantation à une coccinelle qui est la bête de St Martin; c'est pour obtenir du beau temps :

*Petite couturière de St Martin  
Si vous ne me dites pas qu'il fera beau demain  
Je vous coupe la tête entre deux haches. (Dinant)*

Après cela, il vaut mieux que la coccinelle, posée sur les mains du chanteur, s'envole au plus vite...

## 3. SERVIR UN SAINT

Telle est l'expression consacrée par la foi populaire pour signifier que l'on va aller se remettre totalement et en confiance entre les mains de l'intercesseur par excellence. Bien entendu, les Notre-Dame locales sont, elles aussi, comprises dans ce *service* rendu par le fidèle.

Nous sommes ici au cœur même de la foi populaire, au

moment où elle va s'exprimer par des prières et des gestes, en quelque sorte entrer en communication avec *celui qui a pouvoir de*.

Cette communication est d'abord une rencontre : à la différence de la médecine populaire, qui tente d'agir de loin sur un saint par le seul moyen de formulettes-prières, la foi populaire exige que le malade -dans tous les sens du terme: physique ou psychique- rencontre le saint et le serve en sa présence.

Ce qui implique un véritable réseau d'actions dont toutes ne sont pas simultanées, ni présentes en même temps, mais que, pour la commodité, je vais regrouper toutes dans quelques chapitres.

## Périgriner

Servir un saint c'est, d'abord, aller vers lui. Aujourd'hui, avec les multiples moyens de communication privés ou publics, rien ne paraît plus aisément. Mais le bon, le vrai pèlerin de jadis, c'était un marcheur sans être nécessairement un sportif : les récits de pèlerinage nous parlent d'estropiés qui mettent cinq heures à se traîner de Dinant à Foy-Notre-Dame; de paysannes de Chapelle-lez-Herlaimont qui vont à Hal; de Ste Marie d'Oignies (+ 1214) en route de Nivelles vers Notre-Dame de Heigne-sous-Jumet, un prieuré de Lobbes; d'une jeune pèlerine de Dinant en chemin avec un groupe vers N.-D. de Hal et qui meurt d'épuisement à Bioul. Tant d'autres encore !

**1<sup>re</sup> PARTIE 43  
CHAPITRE 3**

Pèlerins volontaires tous ceux-là. Mais certains sont pèlerins parce que condamnés par le Magistrat de leur ville à faire un pèlerinage judiciaire dont on escompte grand amendement pour leur âme pécheresse.

Nous connaissons par des documents des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, quelques-unes des destinations de ces pèlerinages judiciaires, propres à nos régions :

Ste Begge à Andenne

Ste Perpète à Dinant

N.-D. de Foy

N.-D. de Hal

N.-D. de Huy (la Sarte)

N.-D. de Montaigu

N.-D. de Walcourt (où, en 1318, 20 bourgeois de Fosses sont envoyés ensemble)

St Hubert

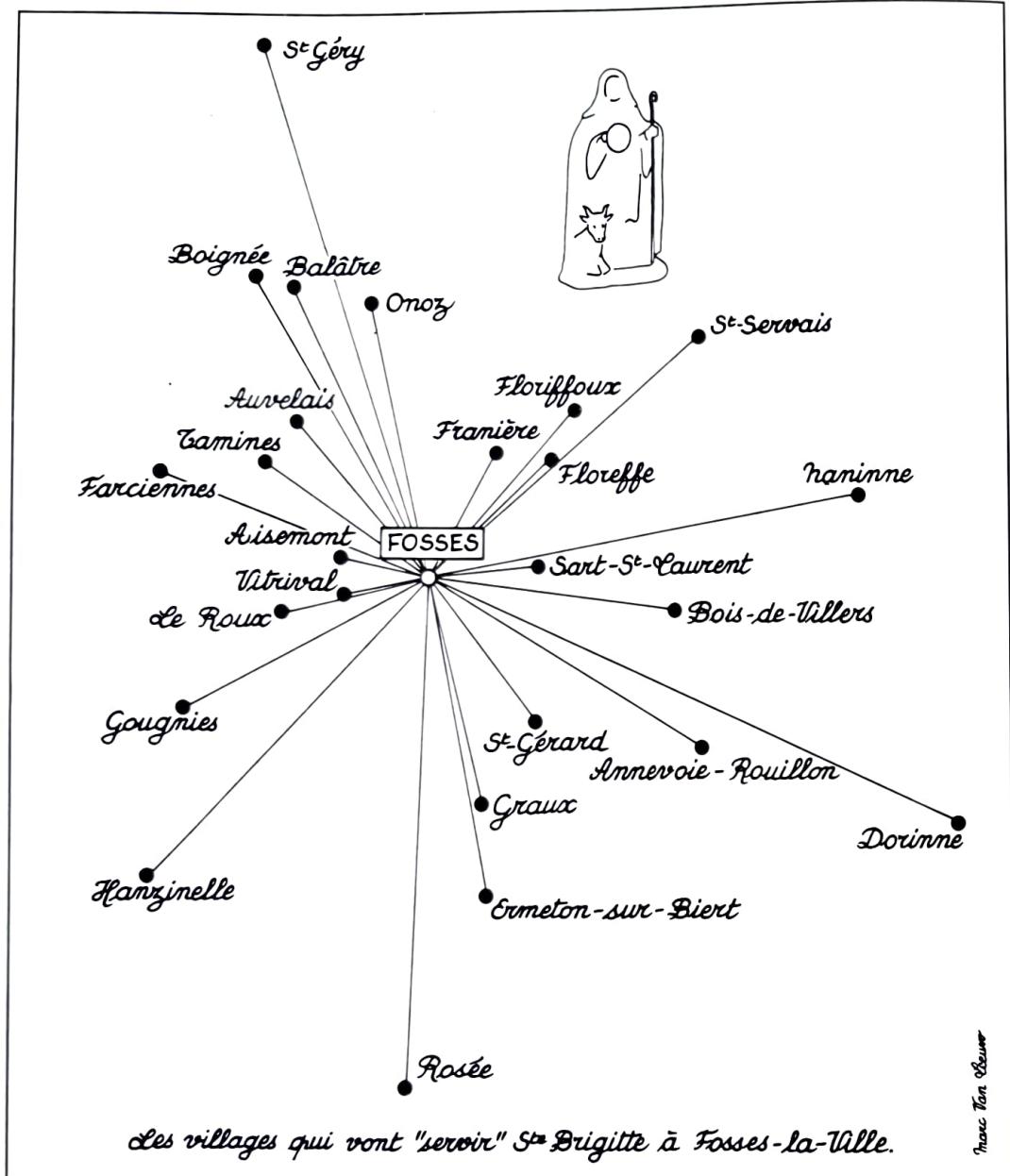
St Théodard de Thuin

St Hadelin de Visé (en 1338, le corps du saint y a été transporté depuis Celles)

St Hermès à Renaix (Ronse).

Les pèlerins peuvent voyager seuls -et certains le font, poussés par une angoisse qui les isole et les projette solitaires vers le recours-, mais le plus souvent ils sont en groupes, famille, amis, paroissiens, en nombre parfois considérables: à Foy, lors de la guérison de Jean Chaumont, ils étaient trois cents, venus ensemble de Mézières.

Enfin, il y a des pèlerinages qui regroupent des villes



Marc Van Beur

entières, comme celui, célèbre depuis 1626, de Rochefort à Foy, en remerciement pour une épidémie de peste évitée. Chaque année, il y amène -de nuit- ceux de Rochefort et, chaque septième année, *sous les armes*, avec grande solennité jusqu'à aujourd'hui.

En marchant par tous les temps -mais *pluie du matin n'arrête pas le pèlerin*-, par des chemins défoncés, ou à travers champs et bosquilles, les pèlerins apportent leur foi et leur fatigue qui est offrande.

Et quand pointe le haut clocher du sanctuaire, que de cris de joie ! On se lave au ruisseau proche, on se rajuste, on resserre les rangs et on entre pieds nus dans la terre sainte.

Tout ceci, c'est l'apparent. Mais ce qui reste ignoré de l'historien et même de l'historien de la spiritualité, c'est la rencontre toute personnelle et toute secrète entre le fidèle et le saint. Ce qui se dit et ce qui ne se dit pas ou ne peut pas se dire. C'est tout l'intime de la foi populaire, bien plus secrète

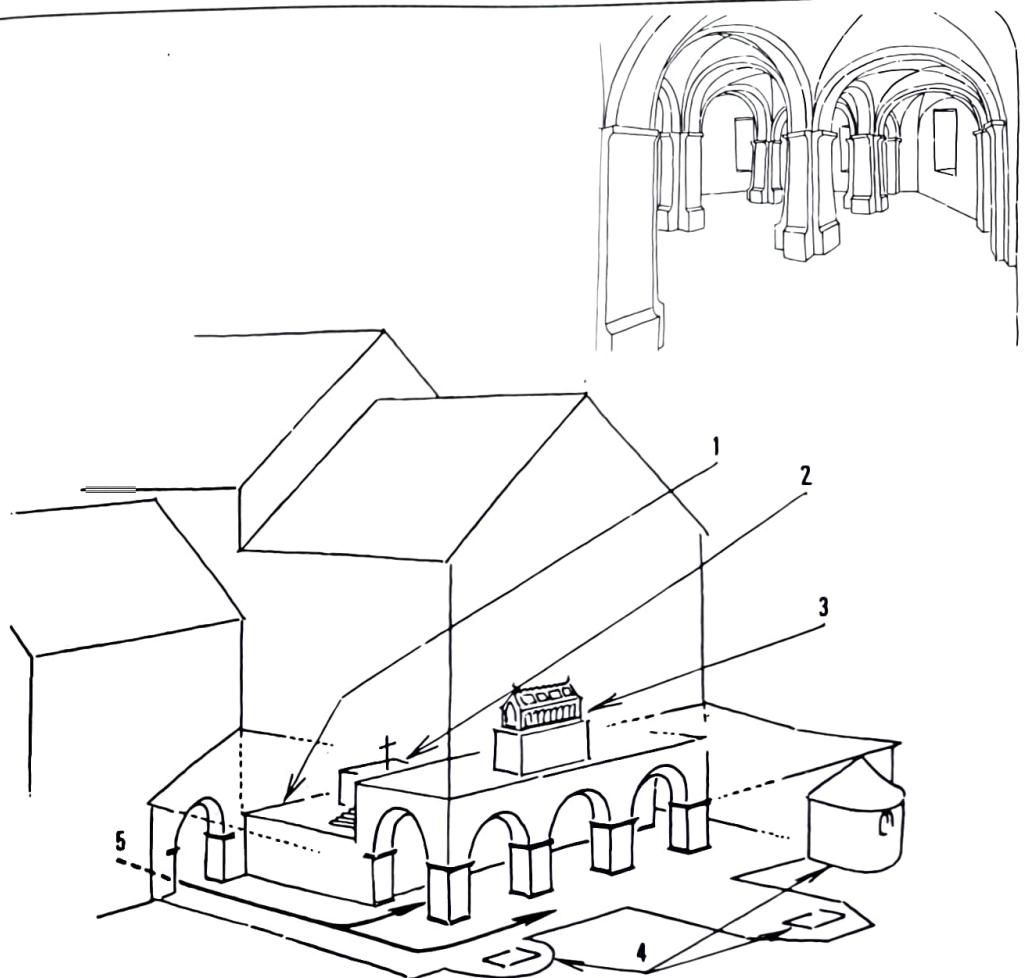
dans sa réalité profonde que ne le feraient supposer les gestes extérieurs ou les invocations faites à haute voix.

### Demandeur

Les simples gens savent pourquoi ils sont venus ici et pas ailleurs. Si les Notre-Dame -parce que mères- sont invoquées pour toutes sortes de tourments physiques et moraux, les saints ont leur spécialité. Ce sont les secourables pour les gens et les bêtes.

Les pèlerins de Ste Brigitte à Fosses lui demandent que leurs vaches soient bonnes laitières, que les élevages se fassent bien -et on y annexe les juments parturientes.

Ceux de St Walhère (Vohy ou Wôhy) d'Onhaye lui confient tous les animaux de la ferme et la guérison des maux de tête, puisqu'il eut la tête fendue d'un coup de rame. St



*Circulation des pèlerins dans la "grotte" ou crypte extérieure de Saint-Feuillen de Fosses.*

1. Chœur des chanoines
2. Maître-autel
3. Châsse ou fierté de St-Feuillen.
4. Autels secondaires de la crypte.
5. Circulation à sens unique des pèlerins.

Dans Luc F. GENICOT : *Les églises romanes du pays mosan, témoignages sur un passé*, Celles (1970) p. 68, fig. 82.

Hilaire, à Matagne-la-Petite, est chargé des abcès et des foulures, et de chasser les serpents. St Hubert a en charge les gens qui ont la rage et, de plus, les lunatiques. St Job, de Mettet, est *bon pour* les maladies de la peau et les *honteuses*. En ce temps-ci où les choses se compliquent, Ste Rita fait l'affaire -comme St Expédit- pour les gens pressés. St Benoît, à Maredsous, délivre les gens maléficiés ou persécutés par les mauvais esprits. Etc.

Mais il ne suffit pas de demander, il faut obtenir : des gestes sont nécessaires.

## Circuler

Processionner -c'est-à-dire se déplacer même sur une courte distance pour en revenir à son point de départ- est au fond de toutes les religions. La foi populaire de chez nous

n'échappe pas au rite.

Les pèlerins doivent circuler autour de la statue quand c'est possible, autour de l'autel, autour de la potale ou de la chapelle, généralement trois fois, ou parcourir l'église.

Très vite, dans les lieux de pèlerinage les plus fréquentés, le problème du sens unique se pose. D'où ces cryptes conçues dans ce but et que des textes appellent «le tour des pèlerins» (voir Nivelles, Fosses, Saint-Gérard, etc.) avec leur triple nef pour permettre aux allongés et aux infirmes moteurs de se tenir dans la nef centrale hors de la circulation des pèlerins qui est intense. En effet, le jour de la fête de la Notre-Dame ou du saint local, des milliers de personnes circulent dans les sanctuaires (ainsi dans les cryptes de Nivelles, Gerpinnes, Soignies, etc.).

Ce *tour des pèlerins* leur permet aussi de passer sous la châsse du saint, élevée sur l'autel de l'église supérieure, mais dont le *pouvoir* se diffuse sur ceux qui passent dessous:

ainsi à Nivelles, à Fosses et à N.-D. de Hal où un passage est ménagé sous la châsse ou la statue miraculeuse.

## Toucher

Ce *pouvoir* du saint, la foi populaire pense mieux le recevoir en touchant la statue ou la châsse. C'est un substitut du personnage lui-même. L'hémoroïsse de l'Evangile voulait toucher la frange du vêtement de Jésus (Mc, 5, 25-34).

Les gestes de la foi populaire restent toujours les mêmes: toucher est une communication privilégiée, autant que la parole.

On touche de la main ou avec un objet quelconque qui, à son tour, pourra communiquer le pouvoir particulier du saint. Déjà, les Actes des Apôtres (19, 11-12) attribuent à St Paul un tel pouvoir :

*Dieu opérait par les mains de Paul des miracles peu banals à tel point qu'il suffisait d'appliquer sur les malades des mouchoirs ou des linges qui avaient touché son corps : alors les maladies les quittaient et les esprits mauvais s'en allaient.*

### 46 1<sup>re</sup> PARTIE CHAPITRE 3

Mais ici encore, surtout quand toute une foule s'électrise et se trouve soulevée par des émotions puissantes, les gestes deviennent excessifs et des porteurs de châsses ou de statues saintes doivent se mettre à l'abri d'une dévotion devenue incontrôlée : c'est ce qui se passa à Fosses, en 1086, lors de l'*élévation* des reliques de St Feuillen.

## Laisser son souvenir ou son empreinte

La communication avec la Vierge ou le saint s'interrompt par le départ du pèlerin. Mais celui-ci veut que son souvenir -ou mieux : son empreinte- demeure dans ce lieu où il vint tout exprès. Il va donc y allumer un cierge, y laisser des pansements, des pièces d'habillement, des linges quelconques, des objets signes de sa guérison comme des béquilles, des reproductions en cire de membres malades, des pouponnages figurant des enfants guéris, etc. Bref, ce qui devient rapidement un bric-à-brac, mais qui exprime de manière simple et sincère la dévotion au sens le plus profond du mot : l'état de celui qui s'est voué, lié à tel saint.

Ce geste de dépôt peut être soit la continuation d'une demande ou, au contraire, un ex-voto, c'est-à-dire l'expression de la gratitude pour une grâce obtenue, comme on le lit couramment dans les lieux humbles (potales, chapelles) ou solennels (églises, basiliques) où s'exprime la foi populaire. Ces ex-voto sont aussi un témoignage, pour les autres, de la puissance du saint et ils auront une force d'entraînement pour d'autres affligés. Ils font, en quelque sorte, la publicité du saint.

## Emporter un souvenir

Mais le pèlerin a besoin d'emporter un souvenir -qui est aussi une empreinte- de son passage au lieu saint. D'où le

foisonnement de ces boutiques de pèlerinage qui, au-delà du scandale qu'elles peuvent provoquer, ne font que répondre à une demande pressante: statues, drapelets de pèlerinage, médailles, images du saint ou de son sanctuaire.

Le phénomène n'est pas nouveau : voici une requête des habitants de Walcourt, du 3 juillet 1754, pour pouvoir accepter monnaies de France et de Liège :

*Pendant tout l'été, il y a affluance de peuple tant de France que du Pays de Liège qui se rend à walcourt en pèlerinage soit en confréries ou autrement [isolément] pour honorer l'image miraculeuse de la Ste Vierge qui est en grande vénération depuis plusieurs siècles, de sorte que la ville de Walcourt et son voisinage a toujours beaucoup profit de ces pèlerinages soit en vendant leurs denrées pour consommation de bouche, soit en toute autre chose qui se débite ordinairement dans ces voyages de dévotion....*

Mais les boutiques ne comblent d'ailleurs pas le désir du pèlerin qui se crée sa propre boutique aux souvenirs : eau d'une fontaine miraculeuse, pains ou baguettes bénits par un prêtre, herbe, débris d'un arbre, branchettes, feuillage, pierres, terre même ! Tous ces objets sacralisés seront emportés non pas seulement comme simples souvenirs, mais comme chargés d'une fonction : communiquer à d'autres le pouvoir éprouvé sur le lieu saint.

## Commémorer et publier

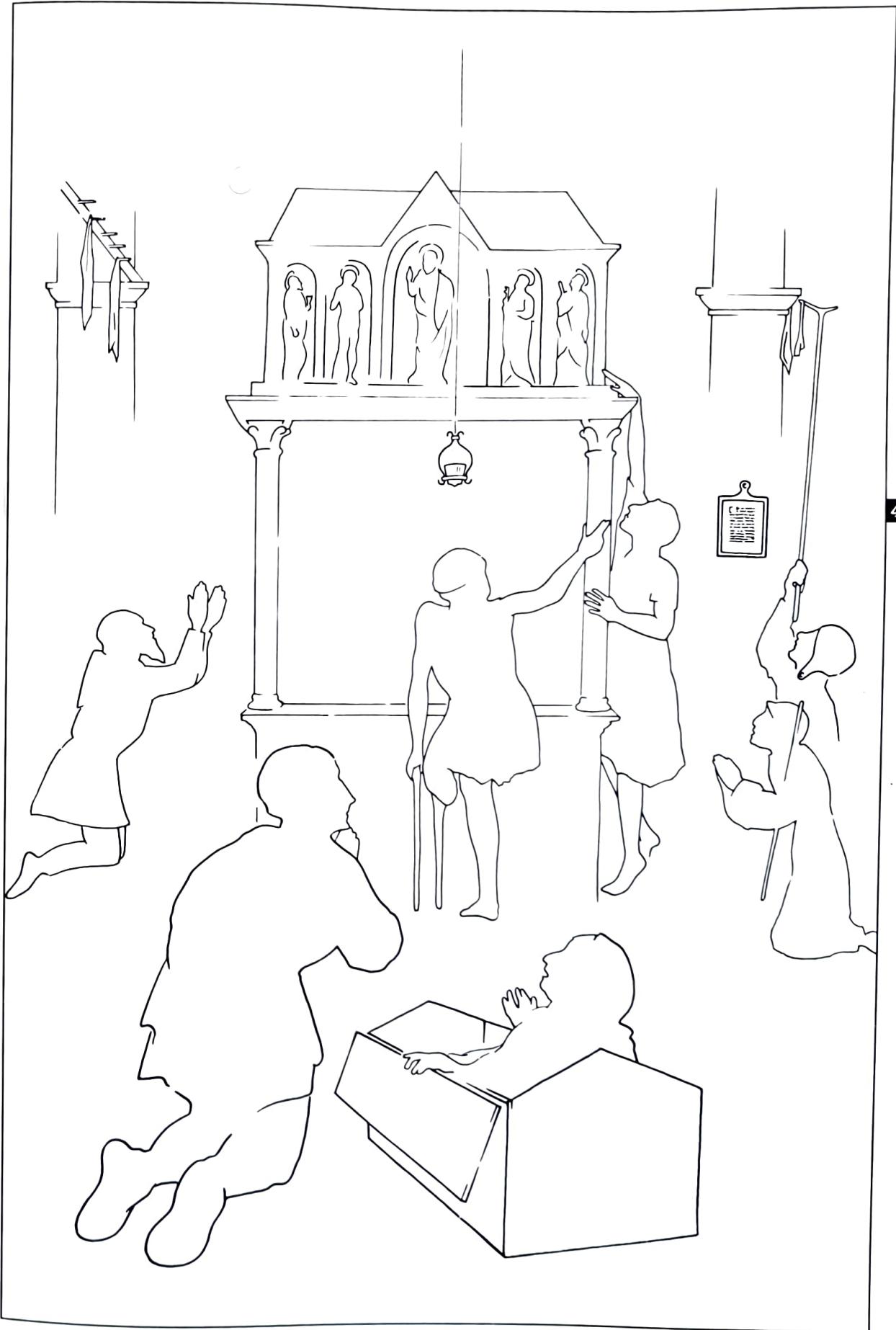
En rentrant chez lui, le pèlerin commémore son acte de dévotion, en proclamant le bénéfice qu'il en a tiré. Il le publie autour de lui et il suscite des imitateurs. La notoriété de nombreux pèlerinages s'est faite à partir du bouche à oreille qui, de maison en maison, de village en hameau, et de village en village, a fait savoir telle grâce obtenue contre toute espérance, tel miracle sensationnel que la communauté paroissiale va alors prendre officiellement en charge par une messe ou une procession. Nous en avons de nombreux témoignages pour des miracles obtenus à Foy-Notre-Dame.

Mais le pèlerin peut aussi publier sa foi en distribuant autour de lui des images saintes, des *reliquies* ou en faisant élever une potale ou une chapelle à tel saint fameux et secourable et dans laquelle on placera une statue ramenée de pèlerinage, ou que l'on fera faire, d'après image, par un artisan local. Ainsi nos potales et nos chapelles champêtres sont-elles sans doute, pour un certain nombre d'entre elles, des ex-voto. C'est pourquoi on les appelle *votives*, car elles résultent d'un vœu fait par celui qui les a fait tailler ou construire.

► *Les gestes de la dévotion.*

*Remercier pour une résurrection,*  
*implorer pour une guérison,*  
*toucher la châsse ou ses supports,*  
*laisser des linges en signe de demande*  
*ou en ex-voto.*

(D'après : Le Maître de Saint-Sébastien,  
Ecole provençale, seconde moitié du XV<sup>e</sup> s.,  
Rome : Galleria Nazionale).



*Tour reliquaire et marche militaire,  
en l'honneur de saint Feuillen. Fosses-la-Ville.  
(Photo Musée de la Vie wallonne, Liège 1949).*



*Première partie :*  
**APPROCHES DE LA FOI POPULAIRE**

CHAPITRE

4

---

# L'ART RELIGIEUX POPULAIRE

## 1. L'INSPIRATION DE L'ART RELIGIEUX POPULAIRE

Le terme *religion populaire* est, je l'ai montré plus haut, plein d'ambiguïté. Celui d'*art religieux populaire* ne l'est pas moins.

Art religieux se conçoit aisément : c'est un art qui s'applique volontairement à exprimer le sacré. Il fait partie, depuis plus d'un millénaire, du patrimoine de l'Eglise d'Orient et il se présente à nous comme une sorte d'intermédiaire visible, appui de la prière, entre le fidèle et le Dieu trinitaire, le Christ, la Vierge et les saints.

Avec le temps mais aussi avec l'accroissement de la demande, cet art religieux développe son répertoire. Ceci surtout durant le XV<sup>e</sup> s., ce qu'Huizinga appelle «le déclin du Moyen Âge». Cette époque correspond à une véritable *parcellisation* des dévotions qui, par ailleurs et parallèlement, ne cessent de se multiplier avec, comme conséquence, une véritable invasion des saints non seulement dans le calendrier liturgique de l'Eglise, mais aussi dans la statuaire et la peinture des églises, des chapelles et, sans nul doute, dans les plus anciennes de nos potales.

Toutes ces dévotions nouvelles sont matérialisées dans des œuvres d'art qui, même si elles drainent la masse des fidèles et sont donc, à ce titre, populaires, ne constituent pas nécessairement un art religieux populaire.

En effet, ces œuvres d'art peuvent résulter de commandes de riches clients : ecclésiastiques, princes, nobles, bourgeois opulents. Ces commandes sont passées à des artistes reconnus par une clientèle -une élite sociale- comme les meilleurs de leur temps et capables d'exprimer les canons esthétiques de celle-ci. On ne pourra donc parler ici d'un *art religieux populaire* même si, devant ces œuvres, la masse vient prier. Elles représentent seulement à ses yeux ce qui correspond à telle dévotion. Le martyre d'Erasmus, de Thierry Bouts, à la collégiale Saint-Pierre de Louvain, est une œuvre d'art de haute qualité et non de facture *populaire*, mais ce qui importe aux dévots de St Erasme, ce n'est pas de prier devant une œuvre d'art mais de savoir -par les attributs du saint- qu'ils sont bien devant celui qui les soulagera de leurs maux d'entrailles.

Pour m'en tenir à St Erasme, à côté de telle œuvre d'art majeure, on verra surgir, comme à Saint-Georges de Leffe, une représentation de facture bien plus maladroite : un artiste local ou régional, qui n'était pas des plus grands, a voulu présenter aux fidèles du coin, eux aussi travaillés de maux d'entrailles, un objet de dévotion dont le plus important pour eux n'est pas qu'il se classe parmi les belles œuvres d'art, mais qu'il atteigne son but concret : reconnu par les dévots, grâce à ses attributs, qu'il soit un support à leur prière.

On se retrouve ainsi devant deux objets de dévotion identiques, mais profondément différents en tant qu'œuvres d'art : d'une part, la peinture de Thierry Bouts, de facture savante, maîtrisant toutes les difficultés du métier -mais chère. De l'autre, la sculpture de Leffe, de facture maladroite, d'abord objet cultuel et acquis sans doute à moindre frais.

Ces œuvres d'art n'ont comme commun dénominateur que d'être l'une et l'autre des supports à la prière. Or, avec la Renaissance et l'application des canons de beauté gréco-romains, le divorce va s'accentuer entre l'art savant appliqué à des représentations religieuses et l'art «populaire» -certainement meilleur marché- qui continue de produire (ou d'accroître) des figurations religieuses telles que les veulent les dévotions de l'époque, sans nécessairement se soucier que ces figurations soient à la dernière mode ni qu'elles respectent tous les canons de beauté d'une œuvre savante. Le professeur I. Vandevivere le note fort bien : [La culture populaire est] «plus attachée à la continuité qu'à l'innovation... elle se réfère de manière permanente à l'homme archaïque dont la pensée est profondément ancrée dans la vie concrète et, dès lors, elle fonde sa croyance sur la tradition à laquelle elle adhère spontanément et sans retour».

Cette réflexion s'applique parfaitement aux œuvres d'art des églises rurales et aussi à celles qui peuplent potiales et chapelles votives.

Car toutes ces œuvres d'art sont du même milieu et faites pour lui : le milieu rural.

Il faut le répéter une fois encore : jusque dans le XIX<sup>e</sup> s. bien avancé, c'est le secteur primaire qui est prédominant. Le plus gros de la population se groupe dans des villages de forestiers, d'éleveurs ou de cultivateurs, parfois les trois à la fois.

Or, durant tout le Moyen Age, les paroisses se sont multipliées. Sur les plateaux fertiles du Brabant, du Hainaut, de la Hesbaye, les clochers pointent de partout.

Et aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, beaucoup d'églises villageoises sont reconstruites, soit aux frais des communautés locales, soit -les plus belles- aux dépens de ceux qui en ont le patronage, c'est-à-dire qui en nomment les curés : les grandes abbayes bénédictines, cisterciennes et prémontrées encore richement possessionnées.

Ces églises nouvelles que l'on remeuble souvent totalement en faisant appel non pas à un grand artiste de renom -ce que font les puissantes abbayes qui se reconstruisent à la même époque-, mais à un artisan (local ou régional) travaillant le bois ou la pierre selon les ressources des régions ou ses possibilités personnelles dont on dispose sur place. Lui va s'inspirer du style à la mode. Il le connaît, le plus souvent par des images de colportage, des gravures, ou en allant voir les œuvres savantes s'il en est à sa portée.

Mais, en voulant les reproduire, il les réinvente comme il peut, avec ses propres moyens. Alors, ce tailleur de bois ou ce menuisier-ébéniste, d'artisan, devient artiste. Son but : P.-J. Foulon l'exprime extrêmement, dans sa belle introduction à la description du Calvaire du Bois du Grand-Bon-Dieu à Thuin : «L'image populaire est essentiellement un signe, c'est-à-dire une forme qui désigne simplement un thème». Cette forme, ce thème -ou, plus concrètement, tel saint avec ses attributs propres- peut être obtenu par une taille maladroite du matériau de base, et se compléter par une polychromie aux vives couleurs qui, posée avec maladresse, accentue à l'excès les détails. Qu'importe, le but est atteint : les gens du lieu ont un nouvel objet de dévotion devant lequel prier.

Et l'artisan est reconnu artiste par son groupe social, curé compris, puisque son œuvre est mise en bonne place dans une église, une chapelle ou une potale.

Chaque œuvre de cet art religieux populaire dont est unique. Ce qui les fait se ressembler entre elles, c'est l'identité du personnage, aisément repérable pour ses dévots grâce à ses attributs -donc sa *spécialisation*. Que ceux-ci disparaissent, et St Eloi ou St Hubert ou encore St Hilaire deviennent de saints évêques anonymes.

## 2. LE RETOUR AU «POPULAIRE»

### Le mouvement romantique

Après la Révolution française de 1789 (et avant elle, en Allemagne et en Grande-Bretagne) se déploie le mouvement multiforme et torrentiel du romantisme : retour aux vieilles traditions nationales, retour à un Moyen Age mal connu mais idéalisé et, finalement, de fantaisie; retour au peuple (que les textes constitutionnels appellent -théoriquement- souverain).

Cette idéologie des retours va aboutir à la découverte -réelle ou supposée- de tout ce qui concerne le peuple, alors crédité de toutes les valeurs et de créations artistiques ou littéraires. C'est dans cette ambiance d'ailleurs que va naître,



*Sainteté populaire : saint Mort,  
gardien de porcs. Eglise de Haillot.*

en 1846, en Grande-Bretagne, sous la plume de W.J. Thoms, le terme folklore (savoir du peuple), pour désigner ce que l'on appelait auparavant les *popular antiquities* et qui englobe pêle-mêle : les croyances traditionnelles (et donc leurs expressions artistiques, utilitaires, profanes ou religieuses), les superstitions, les usages, les *dits* du peuple (sentences et légendes), etc.

Le folklore -terme seulement connu en français en 1885- va notamment magnifier l'art religieux *populaire* dont les témoins les plus nombreux subsistant alors ne datent d'ailleurs pas du Moyen Age mais du XVI<sup>e</sup> et surtout des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Ce mouvement de retour aux sources médiévales est alimenté par des écrivains, comme Chateaubriand, ou des idéologues, comme Montalembert, qui, dans un siècle de scepticisme et de rationalisme, veulent rétablir intégralement toutes les valeurs (politiques, sociales, artistiques) d'une société -mythique- telle que, selon eux, l'aurait générée la chrétienté médiévale.

Cette idéologie -pugnace- va donner naissance à deux courants : le néo-gothique et le Saint-Sulpice de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s., dont l'action se fera sentir jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

## Le néo-gothique religieux

Anglais de naissance, avec Pugin, le courant néo-gothique va trouver sa terre d'élection en Belgique, via l'écrivain Montalembert, qui influence Jean-Baptiste Béthune (1821-1903). Homme aux multiples talents -vitrailleur, architecte, concepteur de sculptures, etc-, il donne les plans détaillés de l'église et de l'abbaye de Maredous, construites de 1877 à 1900, non seulement de leur architecture, mais aussi ceux de toute la décoration intérieure.

Ce que A. Lemercinier, conservateur du Musée d'art religieux et d'art mosan à Liège, appelle l'«historicisme religieux», va se déployer largement, encouragé par la hiérarchie catholique (Congrès de Malines - 1863) et aboutir à la création des Ecoles Saint-Luc : à Liège d'abord en 1880; à Bruxelles en 1888. Avec leurs fondateurs et animateurs, J.B. Béthune et J. Helbig, le programme est tout tracé : former des artistes, mais pas n'importe lesquels : «Voulez-vous des artistes convaincus, fidèles, consciençieux ? Donnez-nous de solides chrétiens» (J. Helbig). Leur but : réinsuffler «l'esprit chrétien dans une société chrétienne». Et les œuvres de valeur -des créations plus que des pastiches- de surgir, animées par cette idéologie combattante : architecture, sculptures, peintures, vitraux historiés, textiles, orfèvreries, etc. Des œuvres luxueusement réalisées.

**1<sup>re</sup> PARTIE 51  
CHAPITRE 4**

Comme l'écrit A. Lemeunier : «La sculpture montre le soin délicat apporté par les artistes d'alors à rehausser leurs œuvres de sculpture de polychromies raffinées imitant à profusion les riches effets des tissus brochés, brodés ou sertis de pierreries; la chose est attestée également pour ce qui est des sculptures anciennes restaurées par leurs soins».

## Le Saint-Sulpice ou le néo-gothique de série

Son nom lui vient de ce que les marchands d'*objets de religion* comme ils s'intitulent eux-mêmes, se sont groupés à Paris, place Saint-Sulpice.

Après un premier départ, vers 1840, cet «art» essentiellement commercial, prend toute son expansion dans la seconde moitié du siècle. Il est donc parallèle, dans le temps, avec le néo-gothique religieux dont il est question plus haut. Il partage la même idéologie du retour au Moyen Âge chrétien et au style gothique -son expression par excellence. Ceci est sensible dans des *objets de religion* mineurs comme les images de piété et les bibelots religieux: petits crucifix, bénitiers, etc., présentés dans des décors gothiques.

Après 1860, les marchands de Saint-Sulpice doivent faire face à une demande toujours croissante émanant non seulement de France (en Belgique se créent et se développent des maisons autonomes : Gérard, fondée en 1830, à Namur, par exemple), mais aussi des colonies françaises d'Algérie, du Congo français, du Sénégal, d'Indochine, etc. Là se construisent quantité d'églises -le plus souvent en néo-gothique- qu'il faut meubler de nombreuses statues de saints. Car l'époque est précisément à l'expansion du culte des saints.



Exemple de néo-gothique religieux, production de luxe :  
le reliquaire de Saint Martin (XIX<sup>e</sup> s.),  
abbaye de Maredsous.

L'art sulpicien se sent à même de répondre à cette demande en expansion car, avec le développement des fabrications industrielles -donc de masse et par voie de conséquence à des prix de vente mieux accessibles à une vaste clientèle- il peut se lancer dans les *grandes séries* réalisées en un matériau bon marché et facilement moulable: le plâtre.

Des esprits perspicaces comme l'abbé Hurel s'en alarment -sans succès d'ailleurs : «Au train où vont les choses, la substitution de l'industrie à l'art, dans le proche avenir, nous paraît certaine. Il suffira à un peuple de quelques ingénieurs, architectes ou sculpteurs dont les modèles feront loi».

Et ce sera la ruée du clergé sur ces sujets religieux en plâtre polychrome et souvent doré, aux expressions stéréotypées dont un critique (B. Dorival) dit qu'elles se répartissent en deux genres : *le constipé et le sucré*.

Mais Saint-Sulpice offre aussi des statues de format réduit, pour être exposées dans les maisons. Les fidèles en achèteront en masse, et maintes de nos potales et chapelles recèlent, à côté de vieilles statues naïves et belles, toute cette production sulpicienne mais qui accueille la même foi fervente des gens au cœur simple.

Pourtant, à côté de ces productions de très grandes séries en plâtre, on voit aussi se créer, dans des centres comme Andenne, des statues de faïence; ailleurs, de porcelaine ou de biscuit qui ne manquent pas d'un charme un peu désuet et qui, elles aussi, se retrouvent nombreuses dans nos potales, nos chapelles, comme d'ailleurs dans beaucoup de maisons, bourgeoises ou non.

On en conclura : le contenu de nos potales et chapelles est constitué par des statues de tailles, d'âges (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>) et de matériaux différents : des pièces uniques sculptées avec amour par quelque artisan, des œuvres de petite série, mais qui, finement travaillées, ont leur charme; enfin, ce qu'il faut bien appeler une pacotille religieuse courante.

Mais le principal n'est pas là : c'est devant ces vrais témoins d'un *art populaire* comme devant des œuvres charmantes ou, au contraire, d'une grande banalité, que la piété populaire s'est exprimée, en qui elle a mis sa confiance et où, en reconnaissant la puissance de l'intercesseur imploré, elle s'est reconnue elle-même et identifiée.

Finalement, ce n'est donc pas le contenu -artistique ou non- des potales qui est essentiel, mais que -même vides comme beaucoup d'entre elles le sont aujourd'hui-, elles continuent, dressées dans tous les paysages de notre vieux pays, de nous parler de ces vieilles gens de Wallonie qui les ont mises là pour qu'elles y expriment leur simple et solide foi.

**Première partie :**  
**APPROCHES DE LA FOI POPULAIRE**

## **CONCLUSION**

---

Au terme de cette première partie, quelques traits essentiels de la foi populaire peuvent être dégagés.

### **Foi populaire : produit de la religion officielle**

La foi populaire est née de la religion officielle, de l'Eglise, car ce sont des clercs qui ont transmis au peuple illettré tous les éléments qui fondent cette piété populaire : connaissance de la Vierge et des saints, présentés comme des intercesseurs privilégiés auprès de Dieu. Pour les saints, les épisodes de leur vie sont racontés à la fois pour marquer leur foi en Dieu, leur volonté persévérente de vivre selon l'Evangelie, mais aussi, en retour, la puissance de Dieu qui se manifeste en eux et les rend ainsi capables de faire des miracles ou d'accorder l'exaucement des prières que leur font les fidèles.

### **Foi populaire et religion : distanciations**

A ce stade, la foi populaire n'est pas en opposition avec la religion officielle, centrée sur le Christ et sa commémoration durant tout le cycle liturgique annuel. Mais elle tend à s'en différencier et à s'en distancer fortement en ceci : elle majore excessivement le pouvoir de certains saints -retenus surtout sous leur aspect de guérisseurs, dont le rôle n'est plus

seulement de transmettre à Dieu -selon la doctrine officielle de l'Eglise- les prières des fidèles, mais d'en accorder directement l'exaucement par une sorte de puissance auto-nome dont les gratifient leurs dévots.

Ici, il y a une véritable déviation du pouvoir attribué aux saints par rapport à celui que leur accorde la religion officielle, d'être seulement des intermédiaires entre le fidèle et Dieu, le seul à exaucer la prière.

## Foi populaire : les dérives, superstitions et magie

De plus en plus, les dévots à tel ou tel saint s'efforcent d'exercer sur lui une véritable pression par le moyen d'objets, de formules ou même de gestes hostiles, le tout en vue d'obtenir un exaucement automatique.

Ici s'opère, même inconsciemment, un incontestable glissement vers la magie si on entend par là une réponse automatique à une demande grâce à une sorte d'emprisonnement du pouvoir du saint dès lors que des rites précis ont été effectués. C'est sur la même conception que repose la *médecine populaire*.

### 54 1<sup>re</sup> PARTIE CONCLUSION

## Foi populaire : un héritage inconscient

Les fidèles ont recours à des éléments naturistes (eau surtout, arbres, pierres, terre même), ce qui correspond à une réappropriation inconsciente d'un vieux fonds religieux plus que millénaire d'origine celtique et romaine que l'Eglise n'est pas parvenue à éliminer totalement et qu'elle a donc dû transférer sur un personnage par elle reconnu : le saint.

Tel saint n'a, le plus souvent, aucun lien historique avec le lieu de culte naturel où on l'invoque. C'est son image seule, placée en tel lieu (à l'emplacement d'une image païenne ou toute nouvelle) qui le sacrifie sous son nom : à Brûly-de-Pesche, le culte récent -XIX<sup>e</sup> s.- de St Méen, un saint de Bretagne, est centré sur la *fontaine de St Méen*, alors qu'il n'y a jamais eu de relation entre ce saint et sa fontaine.

## Foi populaire : actualité permanente

Bien entendu, dans leur démarche religieuse à tel saint en tel lieu, les fidèles n'imaginent même pas qu'ils perpétuent ainsi des gestes élémentaires hérités de religions antérieures dont ils ne connaissent même pas l'existence.

Les fidèles qui invoquent St Eloi l'été pour la santé de leurs chevaux et leur font des ablutions rituelles ne savent évidemment pas qu'ils prolongent le culte de la déesse gauloise, Epona, protectrice des chevaux.

Ceux qui suivent pieusement, en s'arrêtant aux potales de tel ou tel saint, la procession champêtre des rogations, ignorent complètement que les vieux Romains effectuaient des rites semblables pour que le dieu Robigo protège leurs cultures de la rouille.

## Foi populaire et histoire

Car la piété populaire n'a pas conscience de l'épaisseur du temps et ne porte aucun intérêt à l'histoire. Pour elle, tous les saints sont conçus de manière intemporelle; puisqu'ils sont au Ciel -raison d'ailleurs pour laquelle on les prie avec confiance- quelle importance qu'ils aient vécu à telle ou telle époque et que tel saint en tel lieu y remplace un dieu antérieur?

En effet, la légende est sans âge et n'a pas besoin de repères chronologiques. La fameuse formule initiale des contes de fées le dit, on ne peut plus clairement : *Il était une fois...*

## Démarche intellectuelle de l'historien

Ce sont les historiens des religions et les folkloristes qui, à travers les temps et les civilisations, établissent des points de comparaison entre les croyances et en montrent la répétition et la permanence. C'est là une démarche intellectuelle qui peut devenir très glacée, les gens disparaissant derrière les symboles. Ce n'est certainement pas celle des fidèles qui n'en ont cure et ne s'intéressent, eux, qu'à la relation émotionnelle immédiate, actuelle, qu'ils veulent créer avec «leur» saint.

Aussi, les deux démarches -celle des historiens et celle des fidèles- sont-elles fondamentalement différentes et ne doivent pas être confondues.

## Démarche émotionnelle des fidèles

Ce qui attire les gens au plus haut point -et j'y inclus la plupart des clercs et des religieux durant des siècles- c'est le goût, pour ne pas dire la soif, du merveilleux. Constante de l'âme humaine, sous toutes les latitudes et dans tous les temps, d'aimer, d'être ébaudie par tout ce qui est extraordinaire et à rebours des lois naturelles. Bref, les merveilles : ce que l'on admire dans un étonnement muet et qui manifeste la puissance de Dieu et ses familiers : les saints.

C'est le merveilleux chrétien qui succède au merveilleux païen.

Certes, pour l'historien des saints, les récits légendaires -dont les thèmes se répètent- peuvent apporter, outre la méfiance, une certaine lassitude. Mais en face des prodiges accumulés à plaisir, la foi populaire ne voit qu'une raison de plus de faire confiance à tel saint puisqu'il était assez puissant pour triompher de telles épreuves et qu'il ne peut donc qu'exaucer les demandes qu'on lui fait.

## Foi populaire, foi réductrice...

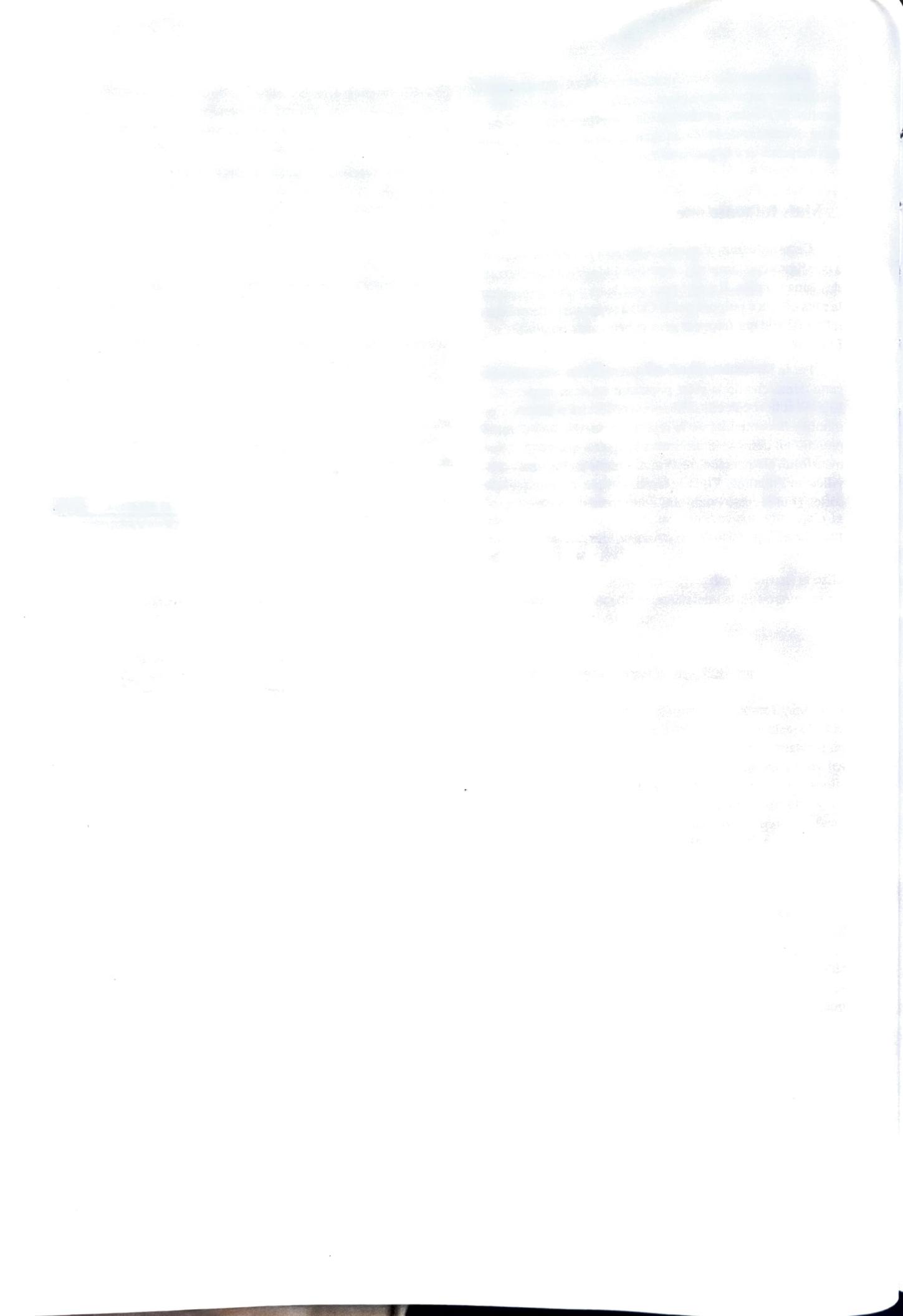
A partir du moment où l'attention et l'émotion se fixent sur des événements prodigieux ou seulement extraordinaires, les autres tendent à s'estomper et le saint devient, en quelque sorte, une caricature de lui-même dessinée à gros traits de la même manière que l'art populaire schématisé un saint en traits puissants mais élémentaires.

Deux exemples : St Antoine de Padoue, théologien et prédateur populaire en est réduit à faire retrouver les objets perdus; St Hilaire, un chef de file des évêques de son temps et un défenseur de la foi chrétienne, est confiné à la chasse aux serpents et à la guérison des rhumatismes.

### **... Mais foi toute nue**

Cette réduction d'un saint à une fonction élémentaire ou à une figuration simpliste correspond à la démarche mentale des gens simples. Il s'agit pour eux de trouver *le* protecteur le plus efficace préposé par le Ciel à supprimer telle misère, telle maladie qui frappent gens et bêtes sans possibilité d'y faire face.

Par la foi toute nue et toute spontanée qu'elle exprime, cette démarche de la piété populaire est donc respectable. Elle est action. Sur elle, l'historien réfléchira et tentera d'en montrer la continuité ou la répétition, mais il doit d'abord prendre en compte le sentiment religieux que cette action manifeste, élémentaire, répétitive, banale même, mais chevillée en l'homme. Voilà le fait historique, brut en quelque sorte. Tout le reste est affaire d'interprétations diverses.



*Deuxième partie :*

---

**POTALES  
ET CHAPELLES AU  
« PAYS DE BROGNE » :  
EXPRESSIONS  
REGIONALES DE LA  
FOI POPULAIRE**

*Job, sa femme acariâtre et le diable. Drapelet de pèlerinage (XVII<sup>e</sup> s.) d'Herentals dans E. VAN HEURCK : Les drapelets de pèlerinage en Belgique, Anvers (1922), p. 203.*



## *INTRODUCTION*

---

# **QUELQUES CADRAGES**

La deuxième partie de ce livre veut faire percevoir un certain nombre d'éléments constitutifs du culte populaire à travers les potales et les chapelles découvertes dans le rayon géographique retenu, c'est-à-dire une trentaine de communes ayant comme épicentre Saint-Gérard (anciennement : Brogne). Ce qui ne veut pas dire que beaucoup d'observations faites sur la zone envisagée ne sont pas applicables à d'autres régions. Quelques sondages effectués montrent, bien au contraire, que l'on découvre ailleurs des constantes soit sur la popularité plus importante de tel saint, soit sur les rituels qui expriment cette foi populaire.

Ceci dit, il est nécessaire de bien mettre en évidence les cadrauges retenus

- Ce sont :
- le cadrage géographique : où ?
  - le cadrage matériel : quoi ?
  - le cadrage spirituel : qui et comment ?
  - le cadrage chronologique : quand ? en ne négligeant pas l'actualisation de ce phénomène de la foi populaire toujours vivante et se renouvelant par des apports successifs.

## Cadrage géographique : le pays de Brogne

Le village de Saint-Gérard a été retenu comme centre géographique avec, autour de lui, une trentaine de communes dont rend compte la carte ci-jointe.

Pourquoi ce cadre qui, à d'aucuns, apparaîtra fort restreint ? Tout simplement parce que la quantité de potales et de chapelles recensées dans cette seule aire géographique s'élève déjà à près de 500. Pour le seul pays d'Entre-Sambre et Meuse, prolongé vers la région de Chimay jusqu'à la frontière française, la présence de quelque 2.000 potales et chapelles peut être supposée comme étant un minimum.

Une stricte limitation de la zone a retenir s'est donc imposée d'elle-même. Toutefois, des vérifications, opérées dans l'ensemble de l'Entre-Sambre et Meuse, montrent que, le plus souvent, les mêmes saints se retrouvent pratiquement partout avec, bien entendu, des variantes locales : ainsi, dans la région Beaumont-Chimay, on trouve des potales et chapelles dédiées à N.-D. des Affligés, N.-D. de la Consolation, des Lumières, du Rosaire ou de la Miséricorde et à des saints inconnus dans le périmètre ici retenu comme : Appoline, Christophe, Fiacre, Lambert ou Philomène.

La localisation des témoins est diverse : au long des routes, dans des écarts, dans des hameaux, à l'orée de bois ou en bordure de champs, à des croisements de voies champêtres, dans des villages, dans la façade de maisons, mais aussi dans divers quartiers de petites villes comme Fosses et Florennes, de gros bourgs comme Saint-Gérard ou Bioul.

Mais il n'a pas été tenu compte des potales qui s'élèvent à l'angle des maisons dans des villes plus importantes, comme Namur par exemple (qui échappe d'ailleurs au rayon étudié).

Aussi notre inventaire est-il quasi totalement d'origine rurale.

## Cadrage matériel : les potales et chapelles

A été retenu tout ce qui ressortit à ce que, d'un terme général, on pourrait appeler des lieux de culte votifs, c'est-à-dire élevés par le vœu de particuliers, voire de groupes ou de communautés villageoises, mais qui ne relèvent pas de la notion de lieux de culte publics, officiels, comme des églises ou des chapelles -de quelque dimension qu'elles soient- et où se déroulent régulièrement la liturgie officielle de l'Eglise, c'est-à-dire, essentiellement la messe.

Les termes utilisés ici seront potales et chapelles. Une courte définition s'impose :

**Potales** : le mot est déjà attesté d'usage courant dans un dictionnaire liégeois de 1787 avec le sens d'un creux, d'un enfoncement dans un mur, d'un trou en terre, voire même - c'est charmant- de fossettes d'enfant. Le terme est employé dans le wallon du Namurois et du Brabant wallon. A Bioul, on l'utilise avec le sens d'un enfoncement pratiqué dans un mur pour marquer la mitoyenneté, sans exclure, bien sûr, la signification de petite niche, voire de chapelle dans une église. Dans la région de Charleroi, *potale* devient *potèle*,

avec aussi la signification d'une lucarne ou d'un œil de bœuf au pignon d'une maison.

Bref, pour avoir une potale, il suffit d'un simple creux dans la maçonnerie ou d'une niche insérée dans la façade d'une maison, d'un bloc de pierre évidé (ou d'une construction de briques) posé sur un muret ou sur un socle, d'une construction en pierre bleue, monolithique.

Nous avons retenu des exemples de ces trois types.

La hauteur de ces potales varie d'après leur type :

- le type 1 peut n'avoir que quelques centimètres ( $\pm 15$  cm);
- le type 2 -la niche proprement dite- a environ 1 mètre;
- le type 3 varie de 0,80 mètre à 2 mètres, parfois plus !

**Chapelle** : Dans la zone considérée, nous réservons le terme *chapelle* à de véritables édifices, sortes d'églises en réduction et comportant porte et fenêtre(s) et, à l'intérieur, dotées d'un autel réservé en principe à un saint, mais où l'on peut en trouver une véritable assemblée, avec certains d'entre eux en double ! Mais toutes ces chapelles sont *votives* comme les potales dont elles ne sont qu'une amplification.

Il est à noter que dans le Hainaut belge et son prolongement, le Hainaut français (notamment le pays autour d'Avesnes) -qui, jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., formaient ensemble l'ancien Comté de Hainaut- le terme *chapelle* s'applique indifféremment à nos potales et à nos chapelles.

Le plus fréquemment, une potale ou une chapelle est réservée à un seul patron : une N.-D. ou un saint dont le nom est très souvent rappelé soit sous la niche, soit sous le socle. Mais on trouve également des potales à triple, voire quadruple niche et d'autres où deux, trois, voire six saints se partagent une seule niche.

Figurent aussi -mais pas toujours- la date d'érection de la potale ou de la chapelle, le nom -souvent réduit à des initiales- du donateur et, enfin, le nom du saint patron avec parfois une invocation pieuse destinée à attirer l'attention du passant et à lui faire effectuer un geste religieux :

- à Florennes : *On ne passe pas sans dire un Ave.*
- à Weillen : *Passans (sic) prie la Mère de Miséricorde/ Pater Ave/Refuge assuré des pécheurs/Intercède pour nous/1754.*
- à Biesmes : *Arrête/Pense à la mort (sic)* Le graveur a constaté trop tard qu'il manquait de place. Alors, il a serré les mots les uns contre les autres.

## Cadrage spirituel : la Vierge et les saints

Dans tous les exemples retenus, il s'agit de constructions votives, c'est-à-dire consécutives à un vœu où à une promesse faite généralement par un individu ou une famille, très rarement par une communauté. Ainsi se sont trouvées exclues les chapelles semi-publiques ou publiques où s'exerce une liturgie *officielle*, de même, naturellement, que les églises.

Pourtant, dans divers cas, nous n'avons pas hésité à rapprocher le culte *privé* de tel saint personnage, rendu dans une potale ou une chapelle votive, avec celui, rendu dans

CHARLEROI

NAMUR

LE ROUX VITRIVAL SART-ST-LAURENT  
SART-EUSTACHE FOSSES-LA-VILLE BOIS-  
BAMBOIS DE-VILLERS

LESVE

ARBRE

ST-GERARD  
MAISON

BIOUL

WARNANT

SALET

DENE

MAREDRET  
ERMETON-SUR-BIERT

SOSOYE

FALAËN

MEUSE

FURNAUX

METTET

ORET

BIESMEREE

ANHEE

HAUT-LE-WASTIA

STAVE

FLORENNES CORENNE FLAVION

DINANT

l'église du lieu où ce saint personnage a sa statue.

Certes, il n'y a pas souvent concomitance entre le culte privé d'un saint dans une potale ou une chapelle, et le culte officiel agréé par l'Eglise dans ses murs, mais la simultanéité des deux est toujours intéressante car -comme je le montrerai plus loin- elle est l'indice de la reprise en mains ou du contrôle, par l'Eglise, d'un culte privé local ou régional.

Nous avons aussi volontairement exclu de notre examen le culte du Christ exprimé par le Christ attendant la mort ou Christ de pitié, très répandu dans nos cimetières depuis le XV<sup>e</sup> s.; ou par les crucifix, c'est-à-dire Jésus seul en croix; par les calvaires, Christ en croix entouré de sa Mère et de St Jean ou d'autres personnages (comme au calvaire du grand Bon Dieu à Thuin); les mises au tombeau; les dévotions particulières comme l'Enfant-Jésus de Prague, etc.

#### **Cadrage chronologique : du XVII<sup>e</sup> siècle à 1940**

Nous avons pris en compte toutes les potales et chapelles depuis les exemples les plus anciens, qui ne remontent pas ou guère au-delà du XVII<sup>e</sup> s., jusqu'à environ 1940 et même au-delà, quand il s'agissait de montrer comment un saint personnage plus récent ou plus célèbre avait pris la place d'un autre. Car le culte et la foi populaires ne sont pas figés ou fixés sur des patrons définitifs mais, au contraire, ils ne cessent de se renouveler et de s'actualiser. J'en donnerai des exemples.

*Deuxième partie :*  
**POTALES ET CHAPELLES AU "PAYS  
DE BROGNE" : EXPRESSIONS  
REGIONALES DE LA FOI POPULAIRE**

*CHAPITRE*      **1**

---

# **LES LIEUX, LES ÉPOQUES ET LES PATRONAGES**

## **1. LES LIEUX PRIVILÉGIÉS**

Comme ce sont des édifices votifs, c'est-à-dire financés et édifiés par des individus, beaucoup plus rarement par des communautés, leur emplacement dépend de l'initiative du donateur qui, généralement, les placera sur sa propriété, soit dans les villages, soit en bordure de champs ou de bois ou même le long des routes car, comme pour les croix d'occis, la plantation de potales ou de chapelles exprime la foi du propriétaire, mais vise aussi à la faire partager par les passants, d'où les inscriptions qui figurent sur beaucoup d'entre elles.

Pour expliquer la localisation géographique de ces signes de dévotion, il faut sans doute aussi prendre en compte la situation de certaines d'entre elles (comme aussi des croix) soit sur des hauts lieux, soit au carrefour de routes ou de sentiers, endroits réputés néfastes, puisque les sorcières s'y donnent rendez-vous pour aller au sabbat.

Enfin, les itinéraires de pèlerinage menant à des sanctuaires célèbres peuvent se trouver jalonnés de potales et de chapelles : ainsi, de Dinant à Notre-Dame de Foy, on en compte une bonne dizaine; à Walcourt, sur le circuit qu'emprunte la grande procession annuelle, on en dénombre une trentaine.

## Fréquence des titres donnés à la Vierge

	Nbre de potales
Marie .....	5
Mère de Dieu .....	2
Immaculée Conception .....	3
[après la définition du dogme (1854) et le culte officiel à Lourdes (1861)]	
Vierge Fidèle.....	1
Salut des Infirmes .....	1
N.-D. de la Bonne Mort.....	1
N.-D. ou la Vierge .....	23
[sans spécification]	
Total .....	36

## Pèlerinages régionaux

	Nbre de potales et de chapelles
N.-D. de Walcourt (av. le XIII <sup>e</sup> s. ?) .....	12
N.-D. de Hal (XIII <sup>e</sup> s.) .....	16
N.-D. de la Bonne Espérance (XIV <sup>e</sup> s.) .....	4
N.-D. de Foy (v. 1610) .....	6
N.-D. de la Paix (bénédiction de la Paix à	
N.-D. à Namur - 1613) .....	1
N.-D. de Bon-Secours (v. 1637) .....	6
N.-D. de Grâce à Berzée (v. 1909) .....	1
N.-D. de Beauraing (après 1943) .....	7

## Pèlerinages non régionaux

	Nbre de potales et de chapelles
N.-D. de Lorette (XIV <sup>e</sup> -XV <sup>e</sup> s.) .....	2
N.-D. Auxiliatrice (après 1571; victoire de Lépante sur les Turcs) .....	2
N.-D. du Perpétuel Secours (Rome, XVII <sup>e</sup> s., missions locales des Rédemporristes .....	2
N.-D. de La Salette (après 1851) .....	9
N.-D. de Lourdes (après 1862) .....	59

## 2. L'ORIGINE

Les anciennes potales -en tout cas celles conservées- datent au plus tôt du XVI<sup>e</sup> s. et se présentent comme des niches insérées dans des façades. Les potales en ronde bosse, avec ou sans socle semblent bien se multiplier au XVII<sup>e</sup> s., mais plus encore au XVIII<sup>e</sup> s. dans le puissant courant de la contre-réforme ou restauration catholique, qui commence avec le début du XVI<sup>e</sup> s. (le temps des pieux Archiducs Albert et Isabelle) pour s'affirmer à la fin du XVII<sup>e</sup> et durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle.

La Révolution française, dont les idées anti-religieuses, patronnées par les nouvelles autorités publiques, se répandent chez nous après la bataille de Fleurus (26 juin 1794), marque un hiatus dans la construction de potales. Une exception curieuse au village de Denée : une potale affiche une date empruntée à l'ère républicaine (qui, en France depuis 1792, remplaçait la chrétienne) : an C-XII, c'est-à-dire 1804.

Mais, au XIX<sup>e</sup> s., après 1830 chez nous, dans la ligne d'une nouvelle restauration catholique, qui s'exprime par des *missions* prêchées dans les villages, par la plantation de croix et par une nouvelle impulsion imprimée au culte des saints et de la Vierge, les potales se multiplient à nouveau en même temps que les chapelles. Cela jusque vers 1914, semble-t-il. Car, après la guerre 1914-18, sans que l'on puisse parler d'un arrêt complet, la construction de nouvelles potales ou de chapelles se raréfie fortement. Situation qui reste celle d'aujourd'hui, avec un élément nouveau et négatif : l'abandon de nombreuses potales par les nouveaux

propriétaires de terrains pour qui elles n'offrent aucun intérêt, ou leur destruction par accident ou par vandalisme. Certaines sont volées ou acquises et ainsi sauvées, mais, déracinées, elles perdent la valeur de témoignage qu'elles avaient dans leur lieu d'origine.

La fin du XX<sup>e</sup> s., c'est vraiment le temps de la grande misère des potales, qui n'épargne d'ailleurs pas les chapelles.

## 3. LES PATRONAGES

Comme les potales et chapelles sont dues à l'initiative privée, on pourrait croire que leurs *patrons* vont être aussi diversifiés que peuvent l'être les dévotions privées.

Et pourtant, dans le pays d'Entre-Sambre et Meuse, on s'aperçoit qu'un certain nombre d'entre eux -un petit nombre il est vrai- se retrouvent fréquemment, ce qui pose la question du pourquoi de cette fréquence. C'est ce que je vais tenter d'élucider, à propos des Notre-Dame d'abord, puis des saints, soit les plus fréquemment représentés, soit offrant un caractère régional bien marqué.

### Les Notre-Dame

Quelque 35 patronages mariaux peuvent être dénombrés dans la zone considérée. Certains se rapportent à des invocations telles qu'on les trouve dans les litanies de la Vierge, d'autres à des pèlerinages régionaux ou non régionaux. D'autres, enfin, sont des vocables en relation avec l'endroit où une potale a été soit créée, soit rétablie avec

## Fréquence et spécialités des huit saints les plus représentés

<i>Titulaires</i>	<i>Fréquence</i>	<i>Spécialités</i>
Adèle	22	Yeux.
Antoine*	18	objets perdus, délivrance des prisonniers, protection du bétail.
- de Padoue		maladie des porcs, zona, croûte de lait.
- Ermite (au cochon)		foudre, mort subite, patronne des maçons et carriers, nombreux anciennement dans la région.
Barbe	20	foudre.
Donat	18	rage.
Hubert	22	bonne mort.
Joseph	21	peste, épidémies en général.
Roch	30	protection des enfants, convulsions.
Ghislain	9	

\* En l'absence fréquente de la statue ou à cause d'une dédicace trop laconique (St Antoine), il est difficile de toujours trancher, mais, à des titres divers, chacun des deux a sa célébrité.

changement de nom. C'est le cas pour un certain nombre d'entre elles, plantées autour de 1903 par les novices bénédictins de l'abbaye de Maredous, en cours de promenade, et que nous connaissons par la relation détaillée qu'ils en ont laissée. Leur patronage est surtout lié à une particularité du lieu: N.-D. du Moulin, de la Passerelle, de la Barrière...

Il faut aussi noter qu'un certain nombre de statues de la Vierge, avant d'être abritées dans une chapelle ou une potale en pierre, se sont trouvées d'abord -et parfois pour des siècles- fixées sur un chêne. Cette pratique a d'ailleurs laissé une trace dans la toponymie sous le nom de *chêne à l'image*.

Si l'on récapitule maintenant la répartition de ces patronages par potales ou chapelles (en incluant TOUS les pèlerinages régionaux), on obtient les chiffres suivants :

Lourdes .....	59
Hal .....	16
Walcourt .....	12
Foy .....	6
Bon-Secours .....	6
La Salette .....	9
Beauraing .....	7
Bonne Espérance .....	4
Berzée .....	1

Les autres patronages de la Vierge (soit 24) ne comptent que 1 ou 2 sanctuaires chacun.

Ce dénombrement indique bien une actualisation de la foi populaire en faveur des lieux de culte récents et particulièrement Lourdes qui dépasse, en quelques décennies, les vieux pèlerinages célèbres de Hal et Walcourt.

Les causes principales en sont la diffusion de l'information (presse - journaux et périodiques) et la multiplication des moyens de transport en commun (chemins de fer). Elles rendent possible l'organisation de grands pèlerinages où figurent notamment des infirmes qui peuvent être transportés à grande distance. La formule continue aujourd'hui, modernisée, sous la forme: «Lourdes en un jour» par avion.

Mais un lieu de culte régional, Beauraing, qui joue au XXe s. le rôle qu'eut Foy au XVIIe, voit son succès grandir de manière continue jusqu'aujourd'hui : d'abord avec la consécration du diocèse de Namur à Marie en 1943 (coïncidant avec la reconnaissance du culte public) et ensuite avec l'organisation de multiples pèlerinages diocésains et l'installation sur place d'antennes pastorales. D'où la présence de N.-D. de Beauraing dans des potales anciennes en place du patron originel (N.-D. de Walcourt ou de Foy par exemple).

## Les saints

Une cinquantaine de saints se répartissent les quelque 500 potales et chapelles retenues sur le territoire de 28 communes. Mais cette répartition est fort inégale: d'aucuns sont très représentés (voir ci-dessus), d'autres moyennement, d'autres enfin plus rarement (voir page suivante).

Il s'agit, pour l'ensemble, de saints de renommée très ancienne et éprouvée : ce sont vraiment, dans toute la force du terme, des saints populaires, c'est-à-dire voués à soulager le pauvre monde dans ses épreuves quotidiennes, qu'elles frappent les hommes ou les animaux ou menacent les maisons ou les champs (foudre).

### Fréquence et spécialités des six saints moyennement représentés

<i>Titulaires</i>	<i>Fréquence</i>	<i>Spécialités</i>
Benoît	4	contre le diable et les mauvais sorts. Influence directe de l'abbaye de Maredsous (depuis 1872) et de son pèlerinage à St Benoît.
Hilaire	4	contre les serpents; guérison des rhumatismes (pèlerinage important à Matagne-la-Petite).
Marguerite de Cortone	4	pour l'heureuse délivrance des femmes enceintes.
Pierre	4	vieille dévotion. Pèlerinage voisin à Biesmerée. développement du culte au XIX <sup>e</sup> s. avec le prestige grandissant de la papauté. Marche militaire à Florennes.
Quirin	4	contre les ulcères (mal de St Quirin); herbe de St Quirin (sans doute le tussilage ou <i>pas -d'âne</i> ), pour les blessures cutanées lentes à guérir.
Thérèse de l'Enfant Jésus	4	dévotion qui a pris toute son ampleur en 1914-18: protectrice des soldats. Distributrice de faveurs de toutes sortes : «Je passerai mon ciel à faire pleuvoir des roses sur la terre».

### Fréquence et spécialités des neuf saints faiblement représentés

<i>Titulaires</i>	<i>Fréquence</i>	<i>Spécialités</i>
Anne	2	pour les enfants pleurnicheurs ( <i>breyaus</i> ), les jeunes filles à marier, les couturières.
Begge	3	pour les maladies infantiles et les hernies.
Eloi	3	patron des forgerons et des travailleurs du fer (1er décembre), mais aussi des chevaux (25 juin), avec un important pèlerinage régional au XVII <sup>e</sup> s. à Laneffe.
Jean-Baptiste	2	culte complexe, patronages multiples.
Laurent	3	pour les brûlures en général.
Marcoul	2	contre les écrouelles.
Mutien-Marie	2	pour les causes difficiles : pas de patronage vraiment spécifique.
Rita	2	pour les causes désespérées. Culte très récent à l'initiative des Augustins de Bouge (1935). Vaste rayon dont les enfants à l'éducation laborieuse. Sainte-Rita-des-Impossibles.
Willibrord	2	pour les gens atteints du haut-mal (épilepsie) ou <i>danse de St Guy</i> (= St Vit).

Enfin, l'idée de la mort est toujours présente, comme l'impuissance devant la maladie -surtout les épidémies cycliques de peste et de choléra dans les patronages de Ste Barbe, St Donat, St Joseph et St Roch (le plus honoré).

Quant à l'importance donnée à celui de St Ghislain, elle reflète l'angoisse devant l'ampleur de la mortalité infantile, angoisse exprimée parallèlement par la forte fréquentation des lieux de pèlerinage consacrés aux enfants et où s'entremêlent prières et recherche de présages.

D'autres saints semblent -dans la documentation actuelle- moins représentés, mais sans doute, pour certains d'entre eux, à cause de la destruction de leurs potales ou l'impossibilité de les identifier aujourd'hui (voir ci-dessus).

Enfin, 27 saints ne sont patrons que d'une potale ou chapelle. Or, on trouve parmi eux de grands saints régionaux comme Feuillen de Fosses, Gérard de Brogne, Rolande de Gerpinne, Walhère d'Onhaye et Brigitte (ou Brigitte), dont le culte fut amené à Fosses par les moines irlandais au VII<sup>e</sup> siècle.

Leur faible représentation a une explication : le culte est centralisé, soit à l'abbaye (St-Gérard), soit à la collégiale (Feuillen et surtout Brigitte), soit à l'église paroissiale (Roland, Walhère).

Au jour de la fête du saint, de nombreux villages s'ébranlent vers le lieu du culte où tous les rites sont organisés par les responsables du sanctuaire. Ce sont de

## Les saints régionaux curieux

### *Titulaires*

Mort

Agrapau (Leffe)

Stamp (Anhée)

Walhère (Onhaye)

### *Spécialité*

saint légendaire de Huy où il a son église. Il s'agit d'un enfant mort-né et pour lequel les parents obtinrent un répit, c'est-à-dire sa résurrection, le temps de le baptiser.

Mais il vécut. Dans notre région, il est invoqué pour les femmes enceintes.

Son patronage est donc préventif d'une naissance tragique.

C'est un St Erasme aux intestins roulés sur un treuil. Arracher en wallon se dit *agrapé*, d'où *agrapè* et St Agrapau .

avatar de St Pothin (?), martyr de Lyon, sans doute à partir d'une interprétation toute matérielle de *se tint ferme dans la foi*.

Patron des enfants qui marchent tardivement. «Bé stampè», en wallon, c'est bien assuré sur ses jambes.

curé d'Onhaye, tué à Hastière d'un coup de rame par son neveu, curé indigne. Patron du bétail, des bœufs ayant ramené son corps sur le plateau. Contre les maux de tête, la sienne ayant été fracassée.

grands pèlerinages dont les gens ramènent des objets bénits. Il ne leur apparaît pas nécessaire de les doubler par des lieux de culte locaux multiples.

Enfin, il est un certain nombre de saints régionaux curieux et qui sont aussi l'objet de pèlerinages fréquentés, c'est pourquoi je les reprends ici en compte (voir ci-dessus).

toutes sortes aussi bien physiques que mentaux.

Je pense que la plupart de ces potales sont des témoignages d'actions de grâces, à la suite de vœux et, par leur présence dans le paysage, une invite insistante faite aux autres gens du lieu (tous se connaissent dans les villages) à recourir à telle Notre-Dame ou à tel saint qui a prouvé son pouvoir et sa bienfaisance.

Mais l'aspect prière, protection et conjuration est aussi certainement à retenir et, notamment, à l'égard des forces naturelles, comme la foudre qui peut semer la mort (les histoires locales sont pleines de petits bergers frappés par la foudre et tombés en poussière) ou la ruine: moissons, grangettes et maisons incendiées.

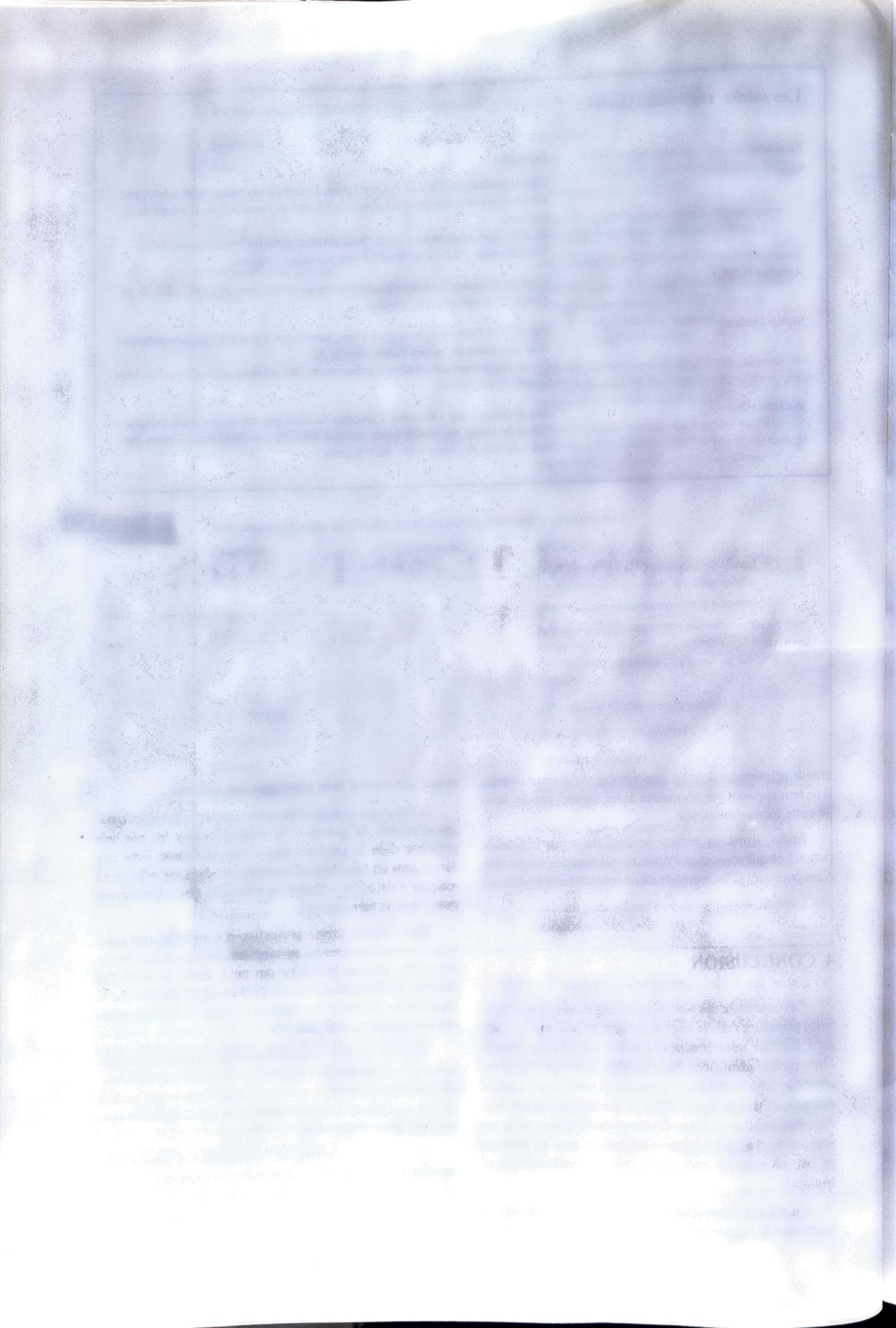
Tous ces humbles sanctuaires semés à foison dans nos campagnes restent bien l'expression de petites communautés relativement isolées, cernées par une nature qui peut se révéler terriblement hostile, dominées par la maladie et la mort des gens et des bêtes.

En dressant ces pierres de la foi, tous ces gens proclament leur confiance et leur espérance, car il faut continuer de vivre, jour après jour, sous le Ciel de Dieu -dans un optimisme relatif qu'exprime bien la formule populaire : «On a fait ce qu'on a pu, le Bon Dieu fera le reste».

## 4. CONCLUSION

Cet inventaire des Notre-Dame et des saints honorés par la foi populaire dans le pays de Brogne ne peut être qu'indicateur. En effet, une trentaine de potales -vides naturellement- n'ont pu être identifiées. Mais tel quel, il est significatif des objets de cette foi populaire : ce sont des saints intercesseurs, protecteurs des gens, des bêtes et des choses, secourables dans le quotidien de la vie des humbles. Chacun a sa ou ses spécialités et les gens donnent à tel mal le nom du saint qui en est, en quelque sorte, propriétaire, et qui doit les en soulager.

Quant aux Notre-Dame, l'examen des miracles qu'on leur attribue montre qu'elles ont pouvoir sur les maux de



***Deuxième partie :***  
**POTALES ET CHAPELLES AU "PAYS  
DE BROGNE" : EXPRESSIONS  
REGIONALES DE LA FOI POPULAIRE**

*CHAPITRE*

**2**

---

# **LES CARACTÉRISTIQUES ET ATTRIBUTS DES SAINTS**

Les premiers saints furent ceux qui connurent directement le Christ : la Vierge, St Jean-Baptiste, les douze Apôtres. Ce sont les *Compagnons du Christ*.

Puis, vient la génération des *martyrs* (I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> s.) qui, soumis, à cause de leur foi, à la persécution violente des autorités officielles romaines, offrent le témoignage du sang jusqu'à la mort. Dans la foulée, l'Eglise considère aussi comme saints ceux qui ont souffert dans leur chair, pour la foi, mais qui ont survécu. La notion de martyr est alors étendue, dans tous les lieux et dans toutes les époques, à ceux qui meurent d'une mort violente *en haine de la foi*.

Progressivement, les communautés chrétiennes locales -à commencer par celle de Rome- appellent saints après leur mort, certains de leurs membres qui ont vécu, leur vie durant, selon les préceptes de l'Evangile, pratiqués parfois héroïquement. On les appelle les *confesseurs* pour désigner ceux qui ont affirmé leur foi chrétienne dans les actes de leur vie quotidienne. On les fête à leur *dies natalis*, au jour de leur naissance au Ciel, c'est-à-dire celui de leur mort.

Ces confesseurs vont naturellement se diversifier selon leur état de vie. On trouvera des empereurs, des rois, des papes, des évêques, des abbés ou des abbes, des moines, des moniales, des religieux et des religieuses, quelques curés de paroisse, ainsi que des laïcs dont la proportion ne dépasse pas 20% de l'ensemble des saints.

Une sous-section répartira tous ces personnages en martyrs ou non-martyrs. Tous les apôtres sont martyrs. On dira : St Lambert, évêque et martyr; St Martin, évêque (non-martyr). Distinction liturgiquement importante et qui influence la couleur des vêtements (chasuble, étole) que le prêtre revêt pour célébrer la messe : rouge pour les martyrs, blanc pour les non-martyrs.

## Les caractéristiques des saints

Mais, surtout pour la masse qui ne sait pas lire, ces saints doivent pourvoir être d'abord identifiés quant à leur état : un saint roi ou un saint empereur sera couronné; un saint évêque portera la mitre et la crosse, un saint abbé, la crosse et le livre de la Règle et il aura la large tonsure monastique. Mais on verra aussi des abbés avec des mitres, car, surtout à partir de la fin du Moyen Age (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.), beaucoup d'abbés de monastères, dans le but d'accroître leur prestige, obtiendront de Rome le privilège de la mitre, comme les évêques; un apôtre aura les pieds nus dépassant de sa longue robe; un ermite sera pourvu d'une sorte de floc; un diacre aura revêtu la dalmatique, etc. Dans les peintures, tous les saints ont la tête entourée d'une auréole lumineuse.

**70** **2<sup>ème</sup> PARTIE**  
**CHAPITRE 2**

## Les attributs

Ces caractéristiques permettent une première orientation, mais insuffisante pour fixer la piété des fidèles à la recherche de *tel* saint invoqué sous *tel* patronage et qu'il ne faut évidemment pas confondre avec un autre. D'où la présence d'attributs qui individualisent les saints. Il y a beaucoup de saints évêques, mais grâce à une enclume et un marteau, impossible de s'y méprendre : le fidèle est bien en face de St Eloi qu'il peut prier en toute confiance. Pourtant le décryptage des attributs n'est pas toujours aisés, car ils peuvent être inspirés par divers épisodes de l'histoire ou de la légende de ce saint qu'il faut donc connaître. Quelques exemples :

**St Blaise** : c'est un évêque. A ses pieds, ou dans sa main, deux chandelles entrecroisées. Voici par quel raisonnement : il a guéri un enfant qui avait une arête de poisson en travers de la gorge. Il est donc invoqué pour les maux de gorge de toute espèce. La présence de ces deux bougies est due à un rite liturgique bien précis : le 3 février, jour de sa fête, on appose sur la gorge des fidèles deux chandelles entrecroisées, bénites la veille, jour de la Chandeleur.

**St Hubert** : est aussi évêque, mais accompagné d'un cerf crucifère. Ici, l'attribut renvoie à un épisode de sa légende (d'ailleurs emprunté à St Eustache) : un cerf crucifère lui aurait reproché de courir les bois au lieu d'assister à la messe.

**St Nicolas** : évêque lui aussi, est accompagné de trois petits enfants sortant tout souriants du saloir. C'est un épisode de sa légende.

**St Pierre** : apôtre; est pieds nus et il tient une ou deux

énorme(s) clés : celles des Cieux que le Christ lui a confiées. Ici, c'est un épisode de l'Evangile qui fournit l'attribut.

**Ste Adèle** (avatar d'Odile d'Alsace) est en abbesse avec crosse et livre, mais elle porte une sorte de calice, symbole des coupes qu'elle remplit miraculeusement de vin pour sa communauté qui en manquait. Parfois la coupe est prise pour un calice et on y met une hostie.

**St Benoît** : est en abbé (coule, crosse, règle, avec parfois un faisceau de verges pour signifier qu'il est correcteur). A ses pieds, un corbeau tenant un petit pain dans son bec. Allusion à un épisode de sa légende : le prêtre Florent, exaspéré de la sainteté de Benoît lui envoie un pain empoisonné. Le saint, qui l'a deviné, demande à son corbeau familier d'aller jeter ce pain là où personne ne pourra le trouver.

**St Bernard de Clairvaux** : est figuré en abbé avec une ruche à ses pieds. Il ne s'est jamais occupé d'apiculture, mais on l'appelait celui dont la parole est tout miel. Ou bien, il apparaît, chargé de tous les instruments de la Passion : c'est pour signifier qu'il était dévot à l'humanité du Christ dans sa Passion.

**Ste Catherine d'Alexandrie** : est en robe longue et porteuse d'une palme : c'est donc une martyre. A ses pieds, des roues brisées : rappel d'un supplice qu'elle faillit subir. Un affreux personnage, qu'avec un racisme candide, les vieux imagiers figurèrent en turc : le roi, son persécuteur, qu'elle a vaincu par sa foi. Parfois, par surcroît, de respectables barbus avec des livres ouverts, éparpillés : les philosophes qu'elle mit à quia lors d'une controverse théologique.

**St Paul** : en apôtre, tient une épée, instrument de son supplice, et un livre, celui de ses épîtres.

**St Denis** : a sa tête coupée entre ses mains. Il fut décapité. Mais, pour l'artiste, où placer cette tête ? A ses pieds, ça aurait été inconvenant. Il la lui plaça entre les mains par pur esthétisme. Mais le peuple ne comprend pas l'artifice artistique et on raconte donc que le martyr a ramassé sa tête et a parcouru ainsi une lieue en s'arrêtant de temps à autre. A chacune de ces stations, on éleva un Montjoie-St-Denis, petit édicule commémoratif qui avalisa la légende. D'autres saints décapités sont supposés avoir été laver leur tête sanglante à une fontaine voisine devenue, dès lors, miraculeuse. Je pourrais multiplier les exemples, mais je renvoie à la guirlande des saints du *pays de Brogne* (v. infra).

Quant au décryptage de ces attributs, il n'est pas toujours des plus aisés, comme on peut l'imaginer par les exemples ci-dessus. D'autant moins que certains saints peuvent avoir plusieurs attributs : ainsi St Nicolas est parfois figuré portant un livre (symbole de l'évêque enseignant à son peuple), sur lequel sont posées trois bourses dorées (pour signifier qu'elles sont pleines d'or) qu'il offrit à trois jeunes filles à marier. On prit ces bourses pour trois petits pains sortis tout dorés du four, et St Nicolas devint un patron des boulanger au grand détriment de St Aubert.

Si les attributs manquent ou sont brisés et si, de plus, le socle de la statue ne porte pas le nom du saint, ce dernier tombe dans l'anonymat : c'est un saint évêque ou un saint abbé par exemple.

Il y a aussi un piège : les statues rebaptisées. Chaque

chapelle ou potale a son saint particulier ou principal. La chapelle porte son nom et les dévots le savent. Si, pour un motif quelconque, la statue d'origine (avec ses attributs spécifiques) disparaît, on veut la remplacer, mais on ne retrouve pas toujours une image du saint antérieurement honoré. Aussi, va-t-on la remplacer par une autre, avec ses propres attributs : une Vierge Marie remplace une Sainte Appoline introuvable dans le commerce et est baptisée comme telle, par exemple, par une inscription sur son socle. Comme le culte local était celui de Ste Appoline, la nouvelle statue sera à jamais, pour ses fidèles, une Ste Appoline. Et ils ne vous croiront certainement pas si vous affirmez, avec quelque compétence historique, que c'est une Notre-Dame.

Au XIX<sup>e</sup> s., quand se développe l'art sulpicien, avec des productions en très grandes séries, rendues possibles par la mécanisation, les industriels chargés de la fabrication des *objets de religion*, créent astucieusement des saints évêques uniformes en leurs caractéristiques auxquel ils ajoutent, à la demande du client, les attributs indispensables pour faire un St Augustin que personne ne pourra confondre avec un St Géry.



*L'art saint-sulpicien présente les saints de manière uniforme :  
St Louis, St Norbert et St Thomas d'Aquin.*



*Deuxième partie :*  
**POTALES ET CHAPELLES AU "PAYS  
DE BROGNE" : EXPRESSIONS  
REGIONALES DE LA FOI POPULAIRE**

*CHAPITRE*

**3**

---

# **LA "GUIRLANDE" DES SAINTS AU PAYS DE BROGNE**

Ce qui suit est une guirlande d'hommage à tous les saints populaires de ce vieux *pays de Brogne* au centre duquel fut fondée, voici plus d'un millénaire, l'abbaye bénédictine de Brogne aujourd'hui connue par le nom de son fondateur : St Gérard.

Cette guirlande va permettre au lecteur de faire connaissance concrètement avec les habitants des potales et des chapelles de toute cette région. Quelle diversité entre eux ! Diversité dans les époques où ils vécurent, diversité dans leurs vies respectives, diversité dans leurs patronages. Diversité mais aussi continuité et, finalement, permanence de cette foi populaire qui, non seulement, se maintient et s'exprime dans tous ces monuments votifs et cet art religieux d'essence populaire, mais de plus, se prolonge et s'actualise dans des dévotions nouvelles qui se superposent aux anciennes, quand elles ne les remplacent pas carrément.

## **Saints officiels et saints populaires**

Des lecteurs s'étonneront, se scandaliseront peut-être, en prenant conscience de la *biographie* de certains saints très célèbres, de la part fortement légendaire qu'elle comprend.

C'est pourquoi quelques précisions préliminaires ne sont pas inutiles. Pour les saints contemporains, aucun problème : leur sainteté officielle, proclamée par Rome, et Rome seule, est l'aboutissement d'un long procès de canonisation, terme qui englobe une série d'enquêtes au niveau diocésain, puis romain. Il s'agit de recueillir le plus de témoignages possible (y compris les écrits) sur celui qui pourrait être déclaré saint par l'Eglise. Tous ces préliminaires afin de dégager le plus d'éléments possible de sa personnalité.

Ce n'était pas le cas avant le XII<sup>e</sup> siècle. Tel martyr, dont les souffrances et la mort pour sa foi étaient bien connues de la communauté chrétienne locale, se trouvait proclamé saint par elle. De même, telle abbaye déclarait saint un de ses membres ayant vécu remarquablement sa vie chrétienne pour l'édition de son entourage. Et tel diocèse, tel de ses évêques.

Certains de ces personnages, devenus saints par acclamation du peuple chrétien (*«Vox populi, vox dei* : la voix du peuple, c'est la voix de Dieu»), restèrent des saints locaux ou régionaux. D'autres furent reconnus par Rome, à un certain moment, comme saints de l'Eglise universelle.

## Des légendes aux écrits

Pour maintenir le souvenir d'un saint, les chanoines et les moines lisaiient, lors de l'Office de nuit (les Matines) un abrégé de sa vie, c'est ce qu'il fallait lire (*legenda* d'où *légende*).

Comment ces légendes se sont-elles constituées ? Dans

un grand nombre de cas à partir d'un noyau historique parfois restreint, mais que le goût du merveilleux (qui hante tous les peuples et tous les temps) va amplifier de manière parfois démesurée, comme on le verra concrètement dans la vie de certains saints. Il se crée alors un véritable genre littéraire que l'on appelle la littérature hagiographique (= consacrée aux saints), avec de véritables procédés littéraires et pas mal de clichés. C'est que l'imagination populaire n'apparaît pas toujours comme inventive. Il faut ici citer l'observation pleine de justesse du Père Delehaye, un bollandiste, c'est-à-dire un membre d'un petit groupe de jésuites qui, depuis le XVII<sup>e</sup> s., se sont dépensés au travail ardu et interminable de publier les vies de saints avec des commentaires historiques de manière à faire, dans tous ces récits, la part de l'histoire et celle de la légende. :

«La littérature hagiographique s'est constituée sous l'influence de deux facteurs bien distincts, que nous rencontrons d'ailleurs en remontant n'importe quel courant littéraire. Il y a ce créateur anonyme qu'on appelle le peuple ou, en prenant l'effet pour la cause, la légende. Son œuvre est celle d'un agent mystérieux et collectif, libre dans ses allures rapides et désordonnées comme l'imagination, sans cesse en travail de nouvelles inventions, mais incapable de les fixer par l'écriture. A côté de lui, il y a le lettré, le rédacteur qui nous apparaît comme assujetti à une tâche pénible, astreint à suivre une voie tracée et imprimant à tout ce qu'il produit un caractère réfléchi et durable. Tous deux ont collaboré à cette œuvre vaste entre toutes qui s'appelle «La Vie des Saints» et il nous importe de connaître la part de chacun dans cette entreprise séculaire qui se renouvelle sans cesse». (H. DELEHAYE, s.j.: *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1927, p. 11).

Des esprits chagrins, s'il en reste, pourraient évidemment déplorer cet amas de légendes autour de saints personnages et les rejeter en bloc. Mais ce serait là une attitude de refus de toute une tradition qui imprègne profondément la démarche de foi du peuple chrétien, comme d'ailleurs les artistes, populaires ou non, qui ont traduit et traduisent en images tout ce légendaire. Citons encore le Père Delehaye :

«Affirmer que la légende a fleuri abondamment autour des sanctuaires, c'est simplement constater l'importance du culte des Saints dans la vie des peuples. La légende est un hommage du peuple chrétien à ses protecteurs. A ce titre, on ne peut la négliger. Seulement qu'on ne la prenne pas pour de l'histoire. C'est une confusion que le zèle de la gloire des saints ne requiert pas et qui offre de sérieux inconvénients». (Op. cit., p. XI).

Et maintenant, bien informés que nous voici sur ce qui peut nous attendre dans pas mal de ces *vies de saints*, lisons-les en créant en nous la même faculté d'émerveillement qu'avaient nos Anciens à les écouter, pour leur édification, certes, mais aussi, sans nul doute, pour leur plaisir.

## Présentation des saints

Les saints sont classés par ordre alphabétique. Chaque notice comprend trois éléments :

- \* *La vie (et/ou la légende) du saint.* Cette distinction était indispensable pour les saints les plus anciens. Pour des saints récents : St Jean-Baptiste de la Salle (XVIII<sup>e</sup> s.), Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus (XIX<sup>e</sup> s.), St Mutien-Marie (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.) régulièrement canonisés, cette distinction n'avait pas d'utilité.
- \* *Le culte* : comme la présence des saints dans nos potales et chapelles est l'effet du culte officiel qui leur est rendu, j'ai tenté d'en retracer les grandes lignes, ce qui aboutit parfois à des constatations étonnantes quant à l'évolution de leur légende. J'ai aussi noté leur patronage, sur qui, et leur pouvoir de guérisseur, en quoi.
- \* *La représentation* : comme, par son essence même, la foi populaire a besoin de signes concrets immédiatement intelligibles, j'ai fourni les éléments d'identification de chaque saint : ses caractéristiques et ses attributs.

Cette liste, limitée au *pays de Brogne*, est exemplative : en effet, d'une part, cette grille de présentation peut s'appliquer à tous les saints ; de l'autre, les saints les plus populaires de cette zone se retrouvent également comme tels dans l'ensemble de la Wallonie. Ce sont les saints secourables par excellence, que l'on appelle en allemand *Notheiligen* : les saints en cas de besoin.

Enfin, dans toute la mesure du possible, l'iconographie illustrant chaque dossier de saint a été choisie dans une église, une chapelle ou une potale du *pays de Brogne*. Mais dans de rares cas, il a fallu réaliser le choix en dehors de lui.

Mais ces exceptions mêmes font apparaître la parenté qui existe entre toutes ces expressions de la foi populaire, alors que chacune d'elles a son caractère singulier.

Parfois, j'ai eu recours à une illustration tirée d'ouvrages populaires, de bois ou de gravures anciens, de drapelets de pèlerinage, etc, bref de tout élément iconographique qui a pu servir de support à un culte ou à une dévotion et qui, par sa mobilité même et son coût très modique, a contribué à répandre au loin la renommée d'un saint.

En ce faisant, j'ai voulu m'associer au vaste mouvement actuel de réhabilitation de l'art populaire que de bons juges appelaient de leurs vœux. Citons le folkloriste Van Gennep :

«Sans l'iconographie des saints, c'est depuis peu d'années seulement qu'on ose tenir compte des productions populaires, admirer leur naïveté grossière et aussi leur vie intense. Cette imagerie populaire est, psychologiquement, bien plus proche de la masse des croyants que les beaux retables, les tryptiques, les scènes sacrées en bas-relief, les tableaux commandés par des nobles et des riches.»

«Telle petite statue d'oratoire a entendu plus de prières directes que tel tableau enfumé rendu aux murs d'une cathédrale.»

«Ici aussi, le folklore s'est heurté à une attitude «chic» mondaine et surtout professorale; et les esthéticiens éduqués selon les conceptions pseudo-classiques et bourgeoises n'osent que rarement, même maintenant, accorder à l'art populaire hagiographique la place qu'il mérite.» (VAN GENNEP : *Cultes liturgiques et cultes populaires*, dans «Folklore brabançon»/77, 1934, p. 288).



## 1. Adèle (= Odile) - 30 juin

### 1. Vie ou légende

Adèle, à cause de la prononciation locale en wallon, peut dériver d'Odile, abbesse de Hohenbourg et patronne de l'Alsace (Mont Sainte-Odile).

Ce qui confirme ce fait, c'est que, dans le cas d'Adèle et d'Odile, la légende tardive (vers 950 pour une sainte supposée du VII<sup>e</sup> s.) raconte la même chose : une petite fille naît aveugle, à la fureur de son noble père de comte (mais mal embouché) et qui veut la tuer. Sa mère la fait disparaître de la maison. Un évêque baptise la petite Adèle-Odile et elle recouvre la vue. Son père se repent et lui construit un monastère dont elle devient abbesse.

### 2. Culte et patronage

A partir de ce petit roman à multiples épisodes et voué à un grand succès, le patronage d'Adèle-Odile est tout indiqué : elle guérira des maux d'yeux. Son culte à Warnant, comme à Orp-le-grand, s'accompagne de l'ablution de ces organes à une fontaine miraculeuse.

Les Prémontrés semblent être à l'origine du culte : ceux d'Averbode desservait Orp et le culte y est connu depuis de XV<sup>e</sup> s.; ceux de Floreffe avaient en charge la cure de Senenne (dont Warnant) avec un culte attesté en 1764. Le lien avec Ste Odile d'Hohenbourg peut sans doute être recherché dans le fait que les Prémontrés d'Etival desservait, eux, la cure de Niedermünster (= le monastère du bas, attribué lui aussi à Odile) sous Hohenbourg.

La transmission de la dévotion alsacienne vers nos régions a pu se faire par l'intermédiaire des réunions de tous les abbés prémontrés ou nobertins à l'abbaye chef d'Orde, Prémontré, dans le diocèse de Laon.

### 3. Représentation

Odile-Adèle est représentée en abbesse avec crosse. Elle tient en main un livre : allusion soit à la Règle de St Benoît qu'elle fait pratiquer dans son abbaye soit pour signifier la profonde connaissance des Ecritures que sa légende lui attribue.

Parfois, sur ce livre, sont posés deux yeux grands ouverts, ce qui renseigne immédiatement ses dévots. Sur le livre, repose ce qui a l'apparence d'un calice, mais qui n'est qu'une coupe. Ceci en mémoire d'un miracle bien réconfortant dont on la gratifie : un jour où sa communauté manquait de vin, elle remplit miraculeusement de ce précieux liquide tous les récipients du monastère. Elle est aussi représentée porteuse d'une croix.

## 2. (H)Adelin

### 1. Vie ou légende

Le récit, d'environ l'an mil, raconte qu'(H)Adelin était un disciple de St Remacle (le fondateur de Stavelot) qui l'installa à Celles, vers le troisième quart du VII<sup>e</sup> s., à la tête d'une communauté dont on ne sait si ce sont des moines ou des chanoines (ce qu'ils sont effectivement depuis le XI<sup>e</sup> s.). En 1338, à cause des tracasseries de seigneurs locaux, les chanoines émigrent à Visé en emportant la magnifique châsse du saint (qui date du XII<sup>e</sup> s.). Le culte principal s'y déplace tout en se maintenant, mais amoindri, à Celles.

### 2. Culte et patronage

Saint (H)Adelin s'occupe plus particulièrement des rhumatismes.

### 3. Représentation

Saint (H)Adelin est représenté en diacre (dalmatique) portant un bâton pastoral sur lequel est juché un pigeon: c'est le Saint-Esprit qui lui serait apparu en songe.



## 3. Adrien - 11 mars

### 1. Vie ou légende

Sa légende en fait un officier romain devenu chrétien et martyrisé à Nicomédie, en 303, avec ses 23 compagnons, dont St Hermès, patron de Renaix (Ronse). Avant d'être décapité, il aurait eu les bras et les jambes brisés par une enclume.

### 2. Culte et patronage(s)

Son culte se répand en Flandre et en Hainaut, durant le Moyen Age, via l'abbaye de Grammont (Geraardsbergen) qui possédait ses reliques.

Avec quelques autres saints, il est invoqué contre la peste et les épidémies en général.

Il est patron de la corporation de ses persécuteurs : geôliers et bourreaux, mais aussi des forgerons, à cause de l'enclume de son supplice. Et encore des messagers car, après sa mort, il serait apparu à sa femme pour lui transmettre un message.

### 3. Représentation

Au XV<sup>e</sup> s., il sera représenté en chevalier (Memling, Tryptique de la Déploration du Christ, à l'hôpital Saint-Jean de Bruges).

Ensuite, en officier romain, avec la palme du martyre, une enclume et parfois un lion (celui de Flandre ou une allusion à son courage ?).



## 4. Agrapau - 2 juin

### 1. Vie ou légende

Il faut d'abord signaler que St Agrapau ou Agrappia ou Agrippa ou Agapit, etc... est, en réalité, St Erasme dont le vie se présente d'ailleurs comme un tissu de légendes.

Erasme est simultanément évêque et ermite au Mont Liban. Le cruel Dioclétien se fatigue beaucoup à lui faire subir divers supplices (coups de bâton, immersion dans l'huile bouillante), inutilement, puisque Erasme n'en ressent aucune douleur.

Après quoi, les anges le transportent par voie de mer vers la Campanie où l'attend le non moins cruel Maximien. Nouveaux supplices infligés à Erasme : on lui brise la mâchoire, on le vêt d'une cuirasse de fer incandescente, on l'immerge dans de l'eau bouillante. Il n'en éprouve rien, que le sentiment d'un bain rafraîchissant. Des anges interviennent à nouveau pour le transporter en bateau jusqu'à Gaète, près de Naples, où sa prédication convertit beaucoup de monde. Et il meurt de sa belle mort (v. 303 ?).

### 2. Culte et patronage

Son corps, enterré d'abord à Formies, puis à Gaète, fixe le culte. A cause des voyages que les anges lui firent effectuer, St Erasme devient tout naturellement le patron des marins de la région. Pour signifier son patronage, on le représente évêque, tenant entre les mains un cabestan où s'enroulent des cordages de navire. Cet engin le désigne très clairement aux marins et son image figure souvent à la proue des felouques latines.

On l'appelle aussi St Elme, et son nom passe aux phosphorescences de la mer qui se commencent, sous forme d'aigrettes lumineuses, aux extrémités des mâts. C'est le feu de St Elme et il est de bon augure. Mais, plus tard, quand son culte se déplace vers l'est de la France et nos régions, le symbole de son patronage sur les marins, le cabestan, n'est plus compris et la dévotion populaire, servie par l'imagination de quelque clerc pense, y voit représentation de son supplice : les bourreaux lui auraient fendu le ventre pour, ensuite, très soigneusement, enruler ses intestins sur un treuil.

Et une nouvelle représentation de St Erasme de naître. Ce supplice imaginaire va, dans nos régions, changer complètement son patronage. St Erasme s'occupe désormais de maux d'entrailles, particulièrement ceux des enfants, soumis à toutes sortes de petites misères de ce côté-là. Les mères viennent donc l'invoquer et l'un des rites consiste à accrocher à la statue un écheveau de fil, figuration de ces intestins enfantins perturbés, qu'on lui demande de débrouiller comme le ferait une ménagère d'un écheveau de laine ou de lin tout emmêlé. On l'orne aussi de bandes ayant comprimé le nombril des bébés à leur naissance.

Chemin faisant, Erasme perd même son nom et il devient, en Wallonie, Agrapau(d). Cela demande exégèse : *Agrapi* en wallon, c'est saisir vivement quelque chose (en l'occurrence les intestins de St Erasme) avec un crochet, un crampon, un grappin, et arracher. C'est donc St Agrippé. A partir de là, le culte de ce saint se répand et son nom connaît divers avatars : Agrappat, Agrippa, Agapit, Agapet. Il change même de sexe et devient Ste Agapate à Horrues-lez-Soignies.

Enfin, son nom, Erasmus, disparaît même et il devient St Oremus, début d'une prière latine à lui adressée.

### 3. Représentation

Dans nos régions, on ne connaît que celle née du contresens à propos du cabestan : St Erasme-Agrapau est représenté couché ou debout accosté de deux bourreaux qui exécutent consciencieusement leur tâche d'étripeurs. Erasme reste le plus souvent impassible, ce qui renforce bien l'espoir d'apaisement d'entrailles que ses dévots en escomptent.



## 5. Anne - 26 juillet

### 1. Vie ou légende

Elle est la mère de la Vierge Marie. Aucun renseignement sur elle dans les Evangiles. Mais les évangiles apocryphes (Jacques, Pseudo-Matthieu, de la Nativité de Marie : VIII<sup>e</sup> s.) vont y suppléer abondamment. Epouse de Joachim, elle aurait été stérile pendant 20 ans. Mais un ange lui promet une fille en précisant qu'il faudra l'appeler Marie.

Voilà pour le gros de la légende qui comporte de nombreux épisodes que Giotto a narrés dans les fresques de la chapelle des Scrovegni à Padoue.

### 2. Culte et patronage

Une *invention* (= découverte) de ses reliques aurait eu lieu, en Provence, à Apt, dont la cathédrale porte son nom.

Mais le culte de Ste Anne se développe surtout aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, dans le sillage de celui de Notre-Dame, alors en pleine expansion. La mère profite de la célébrité de la fille. Saint Joachim suivra.

En 1587, Grégoire XII étend le culte de Ste Anne à l'Eglise universelle, ce qui signifie qu'il jouit déjà alors d'une grande notoriété.

En Bretagne, il s'amplifiera encore en 1624, à Auray, avec l'apparition de Ste Anne au laboureur Yves Nicolazic, qui donnera naissance à un grand pèlerinage régional encore vivace.

En Wallonie, Ste Anne fait vraiment partie des traditions populaires. D'abord, sa maternité tardive la recommande aux femmes stériles mais aussi, par liaison de pensée, aux jeunes filles qui ne trouvent pas de mari. On dira d'elles, moqueusement, mais sans méchanceté foncière, qu'elles sont *dans la garde-robe de Ste Anne*, pour longtemps peut-être, allusion à celle des *vieux'waziers* liégeois ou fripiers qui détiennent, dans leurs armoires, du *passé de mode*.

Dans le *Médecin des pauvres*, on la prie contre la teigne, la rogne et la gale et, pour faire pleine mesure, la rage. On l'invoque aussi pour les *bréyaus*, c'est-à-dire les enfants pleurnicheurs, par exemple à Furnaux où elle a pris le nom de Ste Breyaûte. Pourquoi ? Les artistes, peintres et sculpteurs savaient que c'était une aïeule et ils la campaient avec réalisme : une vieille femme ridée, parfois édentée, aux traits burinés, graves et sévères. Ce qui fit dire, dans le peuple, qu'elle pleure, d'où son surnom de Ste Breyaûte et son patronage sur les enfants pleurnicheurs.

Enfin, femme active à son ménage, Ste Anne deviendra la patronne des couturières qui allaient coudre, de maison en maison, dans nos villages.

### 3. Représentation

A côté des tableaux (les premiers du genre sont de nos primitifs du XV<sup>e</sup> s.) de la *Sainte Parenté*, sorte de vaste réunion de la parentèle de Marie et de Joseph où Ste Anne figure toute naturellement, ses représentations sont doubles :

*Ste Anne en trois ou trinitaire* : l'aïeule porte tendrement sur ses genoux sa fille Marie et, celle-ci, Jésus. Proximité affectueuse de trois générations comme bien des foyers la connaissaient;

*Ste Anne enseignant les Saintes Ecritures* à la petite Marie toute jeunette et appliquée.





## 6. Antoine, ermite - 17 janvier

### 1. Vie ou légende

C'est un personnage historiquement bien connu (250-356). Egyptien d'Alexandrie, orphelin de famille aisée, Antoine décide, à 18 ans, de se retirer au plus profond d'un désert d'Egypte. Là, il est assailli de nombreuses tentations qui alimentent le récit de son contemporain, St Athanase (v. 290 - v. 373), patriarche d'Alexandrie. Mais Antoine n'est pas pris tout entier par ses tentations. Il rassemble autour de lui beaucoup de disciples et il sera considéré, comme plus tard St Benoît (v. 480 - v. 547), comme l'un des patriarches des moines.

### 2. Culte et patronage

Son culte commence en Occident, au XI<sup>e</sup> s., avec l'arrivée, depuis Constantinople, de ses reliques, déposées à l'église de la Motte-Saint-Didier en Dauphinois, mais il ne prend toute son ampleur qu'après 1297, quand cette église devient le chef d'ordre des religieux antonins ou Antonites. Ceux-ci se consacrent à soigner une maladie qui fait de terribles ravages. Elle est due à la consommation de pain à

base de seigle ergoté, c'est-à-dire contenant l'ergot, un champignon vénéneux. C'est le mal Saint-Antoine ou le Feu St-Antoine ou le mal des Ardents, car les victimes *ardent*, c'est-à-dire brûlent. Cette maladie provoque le dessèchement des extrémités, ce qui nécessite des amputations. Mais, de plus, une forme convulsive fait souffrir le malade d'hallucinations de la vue (et de l'ouïe) avec visions effrayantes de diables et d'animaux sauvages. Comme les malades *ardent*, les gens font le lien entre la maladie et l'enfer où, c'est bien connu, les gens brûlent. Or, St Antoine fut persécuté par les puissances infernales. A lui donc de soulager ceux qui souffrent du mal des ardents, ainsi que de syphilis, ramenée du Nouveau-monde, car ses victimes *ardent*, elles aussi..

Chemin faisant, St Antoine s'annexe toutes les épidémies et les maladies de peau, dont le zona. C'est un grand saint car *il est bon pour tout*.

Il est aussi le patron des vaniers car, dans sa solitude, il faisait des nattes pour gagner sa vie. Son patronage s'exerce encore sur les maladies des porcs et, par extension, sur ceux qui les font passer de vie à trépas : les bouchers et les charcutiers. Ceci demande une explication : jusqu'au premier tiers du XX<sup>e</sup> s. au moins, la viande de porc est la moins chère de toutes et donc accessible au peuple.

Si la célébrité de St Antoine s'étend extraordinairement à partir du XIV<sup>e</sup> s., c'est parce que les Antonites disposent de nombreuses commanderies avec hôpitaux annexes. Aussi parce que de grands personnages, comme Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, ont une grande dévotion pour St Antoine. En 1382 déjà, Albert de Bavière, comte de Hainaut, a créé un ordre de chevalerie, doublé d'une confrérie en l'honneur de St Antoine. Son collier est constitué d'un bijou représentant une ceinture d'ermite, avec une clochette d'or ou d'argent et un T (Tau), symbole du bâton des moines d'Egypte.

Cette clochette rappelle un privilège recherché, obtenu des autorités publiques par les Antonites : celui de laisser paître librement leurs porcs (dont ils nourrissaient leurs malades) dans les villes; ceux-ci étaient reconnaissables à la clochette qu'ils portaient au cou.

De plus, le lard de porc était considéré comme un remède au mal de Saint-Antoine. Le lien, fait par la tradition populaire, entre St Antoine et son fidèle cochon, ne vient donc pas de l'une de ses tentations, mais de la croyance en la vertu du lard contre le mal des ardents.

### 3. Représentation

Elle dérive directement de tous les éléments qui précèdent. Saint Antoine est généralement représenté en moine à capuchon et à bonnet. Il porte un bâton en T. Il est accompagné de son fidèle cochon avec sa clochette (le privilège des Antonites). Sous les pieds du saint, s'arrondit une gerbe de flammes, rappel du *mal qui arde*.

## 7. Antoine de Padoue - 13 juin

### 1. Vie ou légende

Personnage de grand format, historiquement bien connu quoique la légende ait embelli les faits. Portugais de Lisbonne, il naît, en 1195, se fait franciscain en 1220 et est envoyé en Italie où il devient un extraordinaire prédicateur populaire. Il passe en Languedoc où il argumente contre les hérétiques cathares, car il est aussi excellent théologien. Il vient mourir à Padoue, d'où son nom, en 1231, épuisé. Il n'a que 36 ans. Déjà, sa renommée est grande, et les Franciscains vont la répandre dans toute l'Europe avec la fondation de leurs couvents dans de nombreuses villes.

### 2. Culte et patronage

Son culte repose principalement sur des éléments légendaires de sa vie.

On le prie pour retrouver les objets perdus et c'est, jusqu'aujourd'hui, son principal rayon. Plusieurs explications à ce patronage si peu en rapport avec la vie réelle du personnage : un novice lui avait emprunté son psautier. Antoine invoque le Ciel et le coupable, tout penaude, de rapporter l'objet du délit. Autre explication : en 1612, Guy Coquille attribue à un mauvais calembour la spécialisation d'Antoine pour les objets perdus. On disait Antoine de Pade (au lieu de Padoue). En italien, Padoue, c'est Padova, ou, populairement, pava. Et pava, c'est épave, objet sans maître, perdu. Difficile de trancher.

Concluons par un dicton-prière impératif :

*Saint Antoine de Padoue*

*Rendez ce qui n'est pas à vous.*



### 3. Représentation

Le saint est en franciscain, portant contre lui l'Enfant-Jésus. Parfois il tient un lys, symbole de la virginité.

Cette représentation vient de la légende : un confrère de St Antoine, doublement indiscret, l'aurait surpris dialoguant avec l'Enfant Jésus et se serait empressé d'aller le raconter partout.



## 8. Aragone (Radegonde) - 13 août

### 1. Vie

Derrière ce nom, créé par la foi populaire, se cache celui de la reine Radegonde, dont la vie est un véritable roman à rebondissements qu'à mon vif regret, je suis obligé de résumer fortement. Mais les faits sont historiques et les péripéties de l'existence de Ste Radegonde bien réelles.

Fille du roi de Thuringe (Allemagne), la jeune princesse Radegonde (518-587) se trouve, bien malgré elle, mêlée à la vie tumultueuse des rois francs mérovingiens qui utilisent l'assassinat comme argument politique avec la plus grande aisance et beaucoup de détachement. Bref, voilà Radegonde captive de Clotaire Ier, une brute débauchée dont elle doit devenir l'épouse. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle se réfugie dans la dévotion et les bonnes œuvres, fréquentant les hôpitaux et les *mouroirs* où s'entassent les plus misérables de ses sujets. Elle y travaille de ses mains, se faisant, vraiment, pauvre parmi les pauvres. A la fureur de son époux et des grandes dames, mijaurées, de la Cour.

Quand son mari fait assassiner le propre frère de Radegonde, celle-ci n'y tient plus et court se faire consacrer à Dieu en se coupant les cheveux, signe apparent de la religieuse, sortie du monde.

Son mari essaie bien de la reprendre de force, mais en vain. Découragé, il fait bâtir pour elle, à Poitiers, le monastère Notre-Dame où elle se réfugie. Elle refuse d'en être abbesse mais gouverne, en fait, quelque deux cents moniales adonnées au travail de la laine, à la copie de manuscrits et aux saintes lectures.

Pour le contentement de Radegonde, vient s'installer à Poitiers un troubadour italien, dévot quoique errant : Fortunat Vénance, qui devient prêtre et se fixe là, en continuant à composer des poésies de toutes sortes, notamment pour remercier Radegonde de toutes les douceurs qu'elle lui envoie, sous le nom d'*eulogies* : des plats tout préparés, des châtaignes, des prunes, des crèmes -car il est gourmet.

Mais Radegonde a aussi la passion des reliques et elle obtient de l'empereur de Constantinople, un morceau de la vraie Croix -ce qui changera le patronage du monastère, de Notre-Dame en Sainte-Croix.

Pour la réception solennelle de la relique, la lyre de Fortunat est sollicitée, ce qui nous vaut l'admirable poème: *Vexila Regis*, entré ensuite dans la liturgie du Temps de la Passion :

*Les étendards du Roi s'avancent  
La Croix rayonne en son mystère  
En Croix, la Vie subit la Mort  
Et par sa mort eut fruit de vie*

(Traduction : J. Feder).

Et quand mourra Radegonde, c'est encore Fortunat qui écrira sa vie, en y relatant complaisamment ses actes d'humilité, les tortures physiques qu'elle s'infligeait et, bien entendu, ses nombreux miracles, dont le plus charmant est celui d'avoir procuré du vin à ses moniales qui en manquaient.

### 2. Culte et patronage

Son culte se répandra surtout et rapidement dans les milieux monastiques et, par eux, dans le peuple. Ce que la foi populaire retiendra de Radegonde, c'est son action parmi les pauvres et le soulagement qu'elle apportait aux maux des misérables : la gale, la teigne, les ulcères et la terrible lèpre. Ici et là, on cite des rites d'eau à des fontaines où il faut laver les parties malades du corps.

### 3. Représentation

Ste Radegonde est figurée soit en reine avec couronne, habits somptueux et sceptre; soit en religieuse avec, à ses pieds, les insignes royaux pour signifier le mépris qu'elle en eut.

## 9. Barbe - 4 décembre

### 1. Vie ou légende

Récit légendaire et même fabuleux que je résume vigoureusement : chrétienne, Barbe brave son père Dioscore, toujours païen : d'abord, elle refuse de se marier; puis, elle fait bâtir une tour avec trois fenêtres en l'honneur de la Sainte-Trinité; enfin, elle tient à son père de longs discours sur la religion chrétienne. Excédé, celui-ci tente de la percer d'une épée, mais elle s'échappe. Rattrapée, il la traduit devant un tribunal où le juge épouse son imagination en faisant subir à Barbe toutes sortes de supplices dont elle se tire indemne en les entremêlant de pieux discours. Enfin, son père lui coupe lui-même la tête, ce qui lui vaut d'être, sur l'heure, frappé par la foudre et réduit en cendres.

### 2. Culte et patronage

En Occident, son culte se répand, vers le IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle, particulièrement dans une zone géographique qui englobe la France du Nord, la Belgique, les Pays-Bas et la Lorraine actuels.

En souvenir du feu céleste qui frappa, justement, son père, elle devint la protectrice contre le tonnerre qui tue les gens et bêtes, incendie maisons et moissons. D'où le dicton conjuratoire :

*Quand le tonnerre grondera  
Sainte Barbe nous gardera  
Quand le tonnerre tombera  
Sainte Barbe le retiendra  
Partout où Barbe passera  
Le tonnerre ne tombera pas.*

Mais elle est aussi invoquée, avec autant de ferveur, contre la mort subite, pour la *bonne mort*, c'est-à-dire la mort accompagnée des sacrements, et dont il existe de nombreuses confréries très populaires car, pour le peuple, la mort subite, c'est la plus terrible des angoisses. Liée par la légende au feu du Ciel, Barbe devient la patronne de ceux qui touchent au feu : les artilleurs, les artificiers, les pompiers, les carriers qui font sauter des mines. Et, surtout, des mineurs de houille en Wallonie, un des métiers les plus durs qui se soient développés avec l'ère industrielle dans le pays de Charleroi, la Basse-Sambre, le Centre et le Borinage. J'exclus la région de Liège dont les mineurs ont, comme principal patron, St Léonard.

Au fond des fosses à houille, dans les «bougnous», la Sainte-Barbe était une fête émouvante. Sur un autel de fortune, une statuette sans valeur était entourée de *havresses* (pics pour tailler les strates de charbon) et surtout de lampes de mineurs capables de détecter, par le changement de couleur de leur flamme, le terrible gaz grisou (*grégeois*) qui explose, fait s'effondrer les tailles, asphyxie et broie les hommes. D'où la simple prière des *gueules noires* :

*Du feu grisou, Ste Barbe, protégez-nous.*

2<sup>me</sup> PARTIE **83**  
**CHAPITRE 3**



### 3. Représentation

Sainte Barbe est représentée en martyre, une palme à la main avec, à ses pieds, sa tour à triple fenêtre. Par conformité à sa légende, certaines chapelles adopteront la forme d'une tour.



## 10. Begge - 17 décembre

### 1. Vie ou légende

Elle est la sœur cadette de Ste Gertrude de Nivelles et vit au VII<sup>e</sup> siècle. De la famille des Carolingiens, elle connaît cette époque tumultueuse où les maires du palais s'efforcent d'écartier du pouvoir les derniers Mérovingiens, que les vieux manuels scolaires présentaient aux écoliers, avec une désapprobation visible, comme les rois fainéants. Querelle de palais où périssent Grimoald, le frère de Begge et de Gertrude, et Anségise, le mari de Begge.

Devenue veuve, Begge décide de fonder un monastère comme l'avait fait Gertrude.

Des religieuses, des livres et des reliques (le lit mortuaire de Gertrude) sont amenés de Nivelles à Andenne-aux-Sept-Eglises, en mémoire des sept basiliques majeures de Rome. De ce groupe mérovingien des sept églises, la principale est celle de Sainte-Marie, siège de l'abbaye, aujourd'hui la collégiale. La légende embellira : sept poussins avec leur mère poule, sept porcelets conduits par une truie indiqueront miraculeusement à Begge où construire ses sept églises.

### 2. Culte et patronage

Le culte se fixe autour du tombeau de la fondatrice. Ses reliques sont magnifiées par une procession annuelle dans la ville. On y porte sa châsse. Pour attirer la protection de Ste Begge, le rite consiste, lors de la rentrée de la procession, à passer en dessous de la châsse. En d'autres temps, dans la collégiale même, les enfants qui ont des difficultés à marcher doivent se faufiler à quatre pattes entre les balustres d'une clôture en marbre proche de l'ancien tombeau. Sainte Begge s'emploie à guérir les maladies infantiles et les hernies grâce à l'eau de la fontaine miraculeuse toute voisine de la collégiale. A partir du XIII<sup>e</sup> s., sa célébrité va s'étendre à cause d'une confusion entre son nom *Begge* et le terme *béguines*, qui désigne des saintes femmes vivant en groupe dans des enceintes à l'intérieur même des villes : nos béguinages, dont le plus ancien est celui de Nivelles, dans le *Roman Païs*.

Au XVII<sup>e</sup> s., quand la plupart des églises de ces béguinages seront reconstruites, Ste Begge y trônera comme patronne.

### 3. Représentation

Ste Begge est représentée en chanoinesse tenant dans la main une église à sept clochetons. A ses pieds, une couronne ducale pour signifier qu'elle a méprisé les honneurs du monde.

## 11. Benoît de Nursie - 21 mars, 10 juillet : translation des reliques à Fleury (Saint Benoît-sur-Loire)

### 1. Vie

Elle ne nous est connue que sous la forme d'histoires fertiles en miracles et qui constituent le Livre II des Dialogues de Saint Grégoire le Grand (540-604). Mais elle retrace les étapes essentielles de la vie de celui que l'on appellera le patriarche des moines d'Occident.

Converti de la vie du monde à la vie érémitique, St Benoît (v. 480-527) fonde, après quelques expériences antérieures, un monastère au Mont Cassin entre Rome et Naples. Il le dote d'une toute petite règle pour des commerçants qui veulent se mettre à l'école du Seigneur, ne rien préférer à l'amour du Christ, et vivre en communauté fraternelle, sous la direction d'un abbé qui se charge de conduire le groupe en se référant à la règle.

Celle-ci est pleine de la pondération de quelqu'un qui a derrière lui une vie d'expérience humaine et religieuse, qui connaît bien le cœur de l'homme et qui, comme abbé (père), doit sauver l'entièreté de son troupeau en faisant sienne «la discréption», mère des vertus, en veillant à adoucir toutes choses, si bien que les forts ont quelque chose à désirer et que les faibles ne prennent pas la fuite.

Saint Benoît apparaît aussi, dans sa règle, comme tout imprégné de la lettre, et surtout de l'esprit des pères fondateurs du monachisme : ceux d'Egypte avec St Antoine et St Pacôme, ceux d'Orient avec St Basile.

Mais de St Benoît, la piété populaire ne retiendra que la fameuse médaille dite *chasse-diable*.

### 2. Culte et patronage

Son culte principal est, bien entendu, d'abord répandu dans les milieux monastiques d'hommes et de femmes qui pratiquent la Règle et entendent raconter sa légende d'après le Livre II des Dialogues de St Grégoire-le-Grand.

Et la présence de milliers de monastères bénédictins dans toute l'Europe popularise le nom de Benoît sans que l'on puisse vraiment parler de son adoption comme culte populaire. Ce culte, lié à la protection contre les maléfices et donc contre le diable, esprit du Mal, par excellence, apparaît comme assez récent.

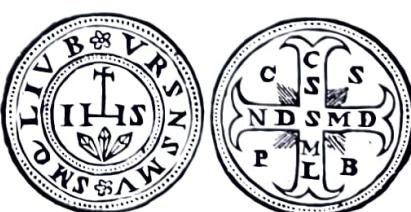
L'origine de la médaille de St Benoît dite *chasse-diable* est germanique.

En voici les origines, relatées par un auteur contemporain très appliqué à la recherche des superstitions: J.-B. Thiers, un curé parisien, qui écrit en 1679 :

*L'an 1647. Comme on fit recherche des Sorciers dans la Bavière, et que même on en exécuta plusieurs dans la ville de Stranbingen, quelques-uns d'entre eux dans leurs interrogatoires avouèrent aux Juges, que leur*



dessin



*sortilèges n'avoient pu avoir d'effet sur les personnes, ni sur les bestiaux du Château de Natremberg, voisin de l'Abbaye de Metten, de l'Ordre de St Benoît, à raison de quelques médailles sacrées qui étoient aux lieux qu'ils indiquèrent. Elles y furent trouvées en effet; mais comme*

*personne, ni même les Sorciers, ne pouvoient déchiffrer les caractères qu'elles portoient gravés, on découvrit enfin un manuscrit ancien dans la Bibliothèque de cette Abbaye, qui en donnoit un parfait éclaircissement.*

*On fit rapport de tout ceci au Duc de Bayière, lequel voulant s'en informer exactement se fit apporter les médailles et le manuscrit dans la ville d'Ingolstad, et de là à Munich; et après avoir confronté l'un avec l'autre, il assura qu'on pourroit user de ces médailles avec fruit, sans soupçon d'erreur, ni superstition, de quoi il fit dresser un procès-verbal.*

*Pour ce qui est des caractères qui sont gravés sur ces médailles, chaque lettre signifie un mot. En voici la figure avec l'interprétation.*

*Dans l'une des faces de la Croix, il faut lire :*

Crux sacra fit mihi lux :  
Non draco fit mihi dux.

*Ce qui se peut ainsi tourner en notre langue :*

*Que la Croix éclaire mes pas.  
Démon, je ne te suivrai pas.*

*Les quatre lettres qui sont aux quatre coins signifient ces mots :*

Crux Sancti Patris Benedicti :  
La Croix du Bienheureux Père St Benoît.

*Dans l'autre face, ces deux vers sont marqués :*

Vade retro Satanás, nunquam suade mihivana.  
Sunt mala quae libas, ipse venena bibas.  
Retire-toi Satan, cesse de me tenter,  
Garde-bien ton poison, je n'y veux pas goûter.

*Le bruit de cette découverte s'étant répandu dans le pays, chacun voulut avoir des médailles. On fut obligé d'en faire plusieurs sur le modèle de celles qui avoient été trouvées, lesquelles ayant été bénites par les Religieux de l'Ordre, ont produit des merveilleux effets, principalement contre les charmes et sortilèges, au rapport de ceux qui s'en sont servis, ou en les portant au col, ou en les trempant dans l'eau que venoient boire les animaux ensorcelés.*

(J.B. THIERS, *Traité des Superstitions*, 1679 - T.I/pp. 303-305.

D'Allemagne, les Bénédictins font passer le culte de la médaille de St Benoît en France, chez les Bénédictines qui, dès 1688, publient un petit ouvrage clairement indiqué comme «extrait de l'imprimé d'Allemagne» et intitulé «Les effets des vertus de la Croix, ou médaille du Grand Patriarche St Benoît. Extrait de l'imprimé d'Allemagne».

Au XIX<sup>e</sup> s., toujours en France, Dom Guéranger, le restaurateur de Solesmes, écrit un ouvrage maintes fois réédité : «Essai sur l'origine, la signification et le privilège de la médaille ou Croix de St Benoît» et où d'étonnantes *miracles* sont rapportés.

A Maredsous, dès les origines de l'abbaye et du pèlerinage à St Benoît (1872), la croix-médaille est présente. Les lettres mystérieuses -hermétiques pour la masse de pèlerins- établissent, par là même, la réputation de puissance.

Le texte cité plus haut ressemble fort à un exorcisme et la dérive vers la magie est à craindre. En effet, la répétition mécanique de ces lettres inintelligibles peut facilement aboutir, dans l'esprit de celui qui les prononce, au sentiment qu'il constraint une puissance -ici celle de St Benoît- à agir automatiquement contre des forces réputées hostiles. De même l'usage de la médaille, par exemple, en la plaçant sur des personnes, à leur insu, prend aussi un aspect de contrainte automatique à l'égard du saint chargé d'agir sur tel, sans qu'il le sache, même s'il s'agit de le protéger et de le bénir. Quant à la puissance multiforme qu'on lui attribue, elle peut laisser à un public mal formé et crédule, le sentiment que la médaille agit par elle-même comme ces sortes de talismans ou d'amulettes *laïques* (trèfles à 4 feuilles, coeurs) dont on trouve la publicité dans les journaux et les magazines. Il faut donc espérer que les vrais fidèles de St Benoît pourront dépasser ce matérialisme de la médaille pour s'acheminer vers une prière de demande personnalisée, au-delà de toute contrainte imposée au saint et par lui.

### 3. *Représentation*

Saint Benoît est représenté de diverses manières, mais le plus souvent en abbé ayant ou non la crosse, mais toujours porteur d'un livre : sa Règle.

Sur ce livre, peut figurer une coupe, allusion à celle, empoisonnée, que certains moines lui offrirent afin de se débarrasser de lui et de ses réformes. Cette coupe apparaît fendue et contenant un serpent, symbole du poison, auquel il échappa par un signe de croix.

Autre représentation de St Benoît : en abbé, tenant sa Règle d'une main, mais armé, dans l'autre, d'un paquet de verges : c'est ici le symbole du réformateur.

Enfin, couramment, le saint en abbé, avec à ses pieds un corbeau portant un pain dans son bec. Allusion à un récit des *Dialogues* (VIII) d'après lequel le prêtre Florent, envieux de Benoît, aurait résolu de l'empoisonner avec un pain. Or, Benoît le devina et il commanda au corbeau apprivoisé qu'il nourrissait d'aller jeter ce pain là où nul homme ne le retrouverait.

## 12. Blaise - 3 février

### 1. Vie ou légende

Sa vie est légendaire. On le dit médecin puis évêque de Sébaste en Arménie. L'auteur le fait passer par divers supplices : il est soumis à la bastonnade, déchiré par des ongles de fer, jeté dans un lac, mais il se maintient à la surface de l'eau. Enfin, comme de coutume dans ce type de récit, il est décapité (v. 316 ?).

La légende raconte qu'il sauva un enfant en train d'étouffer avec une arête de poisson en travers de la gorge. Ceci fondera son culte.

### 2. Culte et patronage

Il est invoqué contre les maux de gorge. Son culte sera répandu par les moines de Cluny, qui avaient de ses reliques et le feront figurer parmi les peintures de leur prieuré de Berzé-la-Ville (XII<sup>e</sup> s.). Du fait de ce patronage clunisien, son culte s'est fixé dans les milieux monastiques jusqu'il y a peu. Le rite consistait, au jour de sa fête, à imposer sur la gorge deux cierges en X, bénis la veille, à la Chandeleur.

Dans le peuple, ce rite se complétait d'un autre : mettre autour du cou un ruban rouge trempé dans l'eau bénite. Blaise est le patron de tout ce qui concerne la gorge : toux, coqueluche, goitre. Il est aussi celui des tisseurs de laine et des cardeurs, à cause des peigne de fer dont ils se servent et qui furent l'instrument de l'un de ses supplices.

Il est invoqué aussi, sans que le lien avec sa vie soit bien perceptible, contre les bêtes sauvages ou farouches, et pour les pourceaux.

### 3. Représentation

Il est figuré en évêque : à ses pieds, deux cierges entrecroisés en rappel du rite liturgique contre les maux de gorge.





## 13. Brigitte (Brigitte) d'Irlande - 1er février

### 1. Vie ou légende

Sa biographie est légendaire. Historiquement, on sait qu'elle a vécu dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> s., qu'elle est contemporaine de St Patrick, le grand saint national irlandais. Elle meurt, abbesse de Killdare (cill-dara = la cellule de l'église du chêne) en Irlande.

### 2. Culte et patronage

Son culte se répand sur le continent grâce aux moines irlandais qui, avec St Feuillen, fonderont le monastère de Fosses. Le succès de Brigitte lui vient des miracles que sa légende lui attribue, concernant les vaches : elle pouvait les traire trois fois par jour, avec un rendement optimal. L'imagination irlandaise en rajoute même :

*Les vaches furent traîtes et des cuves furent remplies de lait... les récipients ne purent contenir tout le lait qui se répandit et forma un lac...*

Avec de tels titres, Brigitte (en wallon : Brîdge) devint tout naturellement la patronne des éleveurs de bestiaux, de vaches particulièrement. Le 1er février, un grand pèlerinage amène à sa chapelle des milliers de personnes venant d'une trentaine de villages avoisinants. Le culte public est sous l'autorité du clergé. Il bénit des petites baguettes de noisetier écorcées, que les fidèles font toucher à la statue de la sainte, mais aussi des médailles, des images, des pains, du sel, de l'eau, de la terre, ces quatre derniers à mêler aux aliments du bétail. Pour les baguettes, elles seront rapportées à la ferme : on en touchera la tête, les flancs et le pis des vaches, car Ste Brigitte doit leur assurer une bonne parturition, un vêlage sans problème et leur éviter la fièvre aphthuse, et surtout le redouté mal des quatre quarterons : un engorgement des mamelles avec de fortes douleurs. Mais Ste Brigitte est la complaisance même : elle assurera aussi un bon barattage du beurre et s'occupera même des chevaux et des cochons dont l'existence n'est pas non plus sans péril.

Citons la prière de son sanctuaire de Louveigné, de plain-pied avec le réalisme qui inspire la foi populaire :

*Nous vous supplions de garder à l'abri  
De tout danger et de toute maladie  
Ces animaux indispensables à notre vie humaine.*



### 3. Représentation

Sainte Brigitte est généralement représentée en abbesse ou en chanoinesse (comme celles de Nivelles). Elle tient un livre : la Règle. À ses pieds, une vache et parfois une couronne car, selon la légende, elle était princesse et refusa les honneurs pour se faire religieuse. Elle figure aussi en vachère ou en fermière barattant le beurre.

## 14. Catherine - 25 novembre

### 1. Vie ou légende

Le récit de sa vie est un tissu de légendes. Mais ce sont ces légendes mêmes, dans ce qu'elles ont de merveilleux, qui vont charmer la piété populaire et fonder le culte -important- de Ste Catherine.

Fille de Costor, roi d'Alexandrie, disent les uns, de Chypre, disent les autres, Catherine est une jeune fille très douée et instruite en tout, particulièrement en philosophie, avec, de surcroît, pas mal de notions de théologie.

A la suite d'une vision où, devant tous les habitants du Ciel, l'Enfant Jésus la prend pour épouse en lui passant l'anneau au doigt, Catherine devient chrétienne, ce qui lui vaut les persécutions du cruel empereur Maxence. Convaincue à son tribunal, elle lui tient un discours philosophique qui le laisse a quia. Aussi, pour venger cette vexation, rassemble-t-il les plus grands philosophes du temps pour battre la controverse avec elle. Mais, d'ailleurs aidée par un ange, elle leur dame le pion. A bout d'arguments, Maxence la livre à divers supplices, dont celui de deux roues, armées de lames et qui, tournant en sens contraire, doivent nécessairement la déchirer. Mais un ange les casse et, pour faire bonne mesure, il aveugle ou frappe de paralysie les bourreaux. Découragé, l'empereur fait décapiter Catherine, dont le corps est transporté par les anges au Sinaï, au lieu où s'élève encore aujourd'hui un célèbre monastère sous son patronage.

### 2. Culte et patronage

Avec le retour des premiers croisés (début du XII<sup>e</sup> s.) qu'elle protégeait, son culte se répand en Occident. Il se développe surtout à la fin du Moyen Age. Catherine devient la patronne des jeunes filles qui languissent dans le célibat, avec l'espoir d'en sortir avant d'avoir coiffé Sainte Catherine -25 ans- expression venue des ateliers de modistes où, à la Sainte Catherine, celles qui étaient restées filles se confectionnaient les chapeaux les plus extravagants pour aller à la messe de leur confrérie.

Quant au supplice des roues qu'elle subit, il en fait la patronne des maladies de la peau et, notamment, de l'herpès circiné, que le peuple appelle la *roue* ou *le mal sainte Catherine* à cause de la forme que prend cette dermatose. Tout ce qui rappelle la roue est mis sous son patronage : charrons, meuniers (les roues à aubes des moulins), tourneurs, potiers, rémouleurs, fileuses au rouet, barbiers mêmes, à cause des lames dont les roues étaient garnies. Enfin, Catherine est la protectrice des mourants, à cause d'une prière qu'elle fit en allant à la mort.

### 3. Représentation

Catherine est représentée le plus souvent accostée d'une ou deux roues brisées, tenant un livre et l'épée de sa décapitation. A ses pieds, des philosophes barbus (donc savants) avec leurs livres inutiles et l'empereur Maxence, justement dégradé.

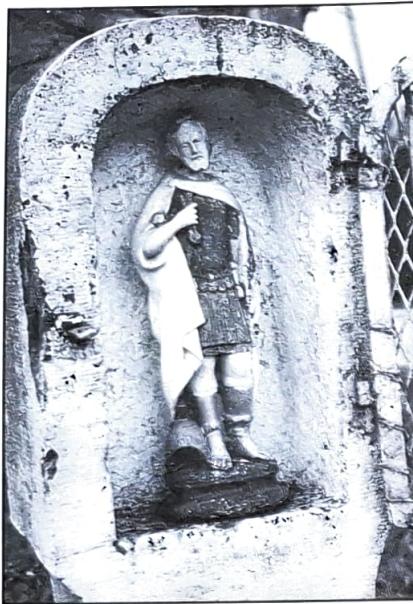
Les peintres, eux, comme Memling, traiteront volontiers les scènes du *Mariage mystique*.



## 15. Donat - 30 juin

### 1. Vie ou légende

On ne connaît rien de sa vie. Il est réputé martyr romain. C'est donc l'histoire de son culte et non celle de sa vie, qui explique l'importance que lui attribue la piété populaire.



### 2. Culte et patronage

Il s'agit d'un culte récent lancé par les Jésuites.

On peut en retracer ainsi les commencements : de Rome, le vicaire général de la Compagnie de Jésus envoie aux Jésuites de Münstereifel, dans le diocèse de Cologne, le crâne et quelques ossements d'un *martyr*, Donat, tiré des catacombes de Sainte-Agnès et ayant à ses côtés, dans sa tombe, une fiole contenant ce qu'alors on croit être du sang, et donc la preuve qu'il s'agit d'un martyr. Le 30 juin 1652, les reliques sont reçues solennellement à Münstereifel. Or, lors d'une messe, célébrée par un Jésuite de Münstereifel, dans la paroisse de Euskirchen, la foudre pénètre dans l'église, commotionne le célébrant et le blesse, mais sans le tuer. L'événement est évidemment considéré comme un miracle et mis en rapport avec l'arrivée récente à Münstereifel des reliques du saint *martyr* Donat.

Le fait se trouve accrédité miraculeux, quand les Jésuites de Münstereifel le représentent sur un tableau de leur église avec l'invocation : *S'Donat, martyr, priez pour nous pour que nous soyons sauvés de la foudre.*

De Münstereifel, le culte de St Donat passe, avec reliques, chez les Capucins d'Arlon, puis à l'église Saint-Nicolas de Namur. De leur côté, les Jésuites le propagent, notamment par leur Collège de Mons, doté lui aussi de reliques. Des *billets de protection* sont imprimés portant la mention *a touché aux reliques de St Donat.*

Des confréries achèvent de populariser le saint, dont le patronage est très sollicité, non seulement contre les orages très redoutés pour les gens, les bêtes, les maisons et les moissons, mais aussi pour la grêle, en référence, comme l'indique l'un des billets de protection, à l'Ecriture : *J'étendrai la main vers le Seigneur et le tonnerre et la grêle cesseront* (Ex. 9, 29, relatif à l'une des pluies d'Egypte déchaînées par Moïse, au nom du Seigneur, contre le Pharaon).

Comme souvent dans les cultes populaires, une idée en fait naître une autre : St Donat protège contre la mort subite -donc sans sacrements et toujours redoutée, comme celle qui frappe ceux foudroyés lors d'un orage.

Enfin, à partir d'une prière un peu magique : *Saint Donat, que le tonnerre tombe à l'eau sans qu'il écrase un bateau*, le saint devient protecteur des bateliers.

### 3. Représentation

Saint Donat est représenté en soldat romain ou mieux en officier. A ses pieds, un fidèle qui l'implore. Il porte la palme du martyre et peut tenir à la main un faisceau d'éclairs figurés.

## 16. Druon ou Drogon - 16 avril

### 1. Vie

Né vers 1110, Druon est le fils de petits seigneurs locaux, ceux d'Épinay (Carvin, dans le Nord de la France). Sa mère meurt en le mettant au monde, événement qui sera le tourment de toute sa vie. Aussi, dès l'âge de 16 ou 17 ans, décide-t-il, selon l'Evangile, d'abandonner tous ses biens et de suivre le Christ dans la pauvreté. Mais, dans l'esprit du vaste mouvement religieux qui se fait alors jour, Druon veut à la fois être pauvre mais aussi vivre du travail de ses mains.

Le métier de berger lui paraît le plus adéquat. Vivre avec ces bêtes innocentes que sont moutons et chèvres, être en pleine nature et en pleine solitude, prier tout à son aise au chant des oiseaux, lui semblent le comble du bonheur. Aussi s'installe-t-il à Sebourg, près de Valenciennes, dans l'ancien comté de Hainaut. Bientôt, sa compétence professionnelle en fait le *herdies* du village, c'est-à-dire celui qui a la responsabilité de tous les troupeaux du bourg. Mais dans ces solitudes, comment recevoir l'Eucharistie ? Gros problème qu'un ange va résoudre : quand Druon ira communier à une église voisine, l'ange gouvernera le troupeau. C'était le temps des anges à compétence agricole : l'un hersait à la place de St Guidon en visite chez les vieux parents; celui-ci garde le troupeau de Druon. Quel honneur pour les patrons de nos deux saints !

Mais voilà Druon saisi par la bougeotte et lancé dans les pèlerinages : neuf fois, dit-on, il va à Rome. Entre-temps, il revient à Sebourg saluer ses moutons que d'autres -ou l'ange ?- ont bien dû garder pendant ses six ans d'absence au total.

Mais pour s'être fort démené en pèlerinage, voilà Druon atteint d'une rupture (hernie) et contraint à l'immobilité. Adieu routes, chemins et sentes du pèlerin, les jours de soif et de faim, de pluie, de vent, de soleil et de neige -de bonheur aussi.

Druon se fait reclus au flanc de l'église de Sebourg : par une fenêtre intérieure donnant sur le chœur, il peut se rassasier de messes et d'offices; par une fenêtre extérieure, il prodigue à ses nombreux visiteurs, conseils et encouragements. Il meurt paisiblement dans sa maisonnette, en 1188, vers les 70 ans, à la mi-avril, quand la jeune herbe d'un tendre vert partout devient belle et drue, et met moutons et chèvres en grande liesse.

### 2. Culte et patronage

Druon est, évidemment et d'abord, le patron des bons bergers, c'est-à-dire de ceux qui ont l'œil vigilant sur leurs troupeaux. Mais aussi, en souvenir de sa propre rupture, il soulage celle des autres et s'occupe aussi de la gravelle ou pierre. Ses dévots apportent en ex-voto à Sebourg, où son culte s'est fixé avec ses reliques, les pierres importunes dont Druon les a libérés.

### 3. Représentation

Il est figuré en berger portant un grand chapeau protecteur. Il tient à la main un bâton, celui de sa souveraineté sur le peuple des ovins et des caprins qu'il aimait et continue de protéger.



## 17. Eloi - 1er décembre, 25 juin

### 1. Vie

Le personnage est historique (v. 588-660), même si une partie de sa célébrité vient de récits légendaires. Orfèvre de métier, il dirige l'atelier monétaire de Marseille et fait partie, comme haut fonctionnaire, de l'entourage du Roi Dagobert (l'homme de *la culotte à l'envers* selon la chanson populaire bien connue).

Familier du roi, il est choisi par lui comme évêque de Noyon. C'est un évangélisateur. Il parcourt son immense diocèse qui s'étend jusqu'en Frise, pour y implanter le christianisme et y détruire tous les cultes païens encore existants avec la même énergie que St Martin.

Il réalise aussi la création d'un certain nombre de monastères qui pourront prolonger la première évangélisation. On lui attribue ainsi : Saint-Martin de Noyon, Saint-Pierre au Mont-Blandin à Gand, Saint-Martin à Courtrai.

### 2. Culte et patronage

Il existe deux fêtes de ce saint :

- l'une, la Saint-Eloi d'hiver, le 1er décembre, est la plus connue. Saint Eloi y est invoqué, à cause de son premier métier, par tout ceux qui travaillent le métal : les orfèvres, mais aussi les forgerons, les maréchaux-ferrants et les ouvriers de la grande métallurgie. Avec la forte industrialisation du XIX<sup>e</sup> s., dans les régions de Charleroi et de Liège surtout, la Saint-Eloi s'est fortement popularisée en Wallonie.

- L'autre, la Saint-Eloi d'été, le 25 juin, est celle des éleveurs de chevaux. C'est celle-ci qui a provoqué l'apparition de potales campagnardes. Elle repose par un épisode légendaire : un certain évêque, Momolin, se serait emparé du cheval de St Eloi. Celui-ci le rendit rétif jusqu'à ce que le voleur le lui rapportât, adouci.

La fête de Saint-Eloi d'été est même régionale, car le culte s'est fixé à Lanefte, depuis 1635-1640, avec la création d'une confrérie alliée à celle de Béthune (1643) : les *Charitables*, dont la mission principale est l'enterrement des pauvres. Le rite de la bénédiction des chevaux comportait tous les ingrédients du culte populaire : lavage à une fontaine sainte, distribution de drapelets de pèlerinage protecteurs, triple tour du sanctuaire et réception de petits pains destinés aux chevaux pour conjurer la maladie.

Les petits pains servaient aussi pour lutter contre l'athrepsie ou dureté du ventre : le *tourteau*, en langage populaire, qui affecte notamment les enfants.

Voici le curieux rite utilisé : un membre de la confrérie des Charitables touche, du marteau de St Eloi, le petit pain qu'on lui présente. Il le coupe en deux. Il en donne une moitié au malade et garde pour lui la seconde. Ensemble, chacun mange sa part et, au cours de cette manducation, la maladie doit diminuer et disparaître. Rite très parlant : l'absorption d'une chose sacralisée bénit l'intérieur du corps perturbé par la maladie.

Ce rite est à rapprocher de celui-ci en l'honneur encore au XIX<sup>e</sup> s. : l'absorption d'images pieuses, faites tout exprès en format très réduit pour être ingérées et provoquer, au nom du saint absorbé, un bien-être physique ou spirituel.

### 3. Représentation

St Eloi est traditionnellement représenté en évêque avec une enclume à ses pieds : c'est la Saint-Eloi d'hiver qui, curieusement, figure ainsi dans les potales et chapelles des champs.

Mais aux nombreux lieux de pèlerinages pour chevaux, les drapelets le montrent avec ces animaux et le marteau de bénédiction.



## 18. Feuillen - 5 octobre

### 1. Vie

Les renseignements que nous avons sur lui sont en grande partie historiques. C'est un abbé irlandais, passé sur le continent avec d'autres moines en emportant des reliques, des objets de culte et des livres, afin d'échapper définitivement aux persécutions d'un roitelet voisin. Par Péronne, il gagne Nivelles où il est accueilli par Ste Gertrude et par son frère Grimoald. Itte, leur mère, veuve de Pépin l'ancien, lui fait don d'un domaine personnel : la ville de Brébona (le lieu aux Castors), là où s'élève aujourd'hui la collégiale de Fosses. Feuillen y établit (v. 650), sur le modèle de Nivelles, un monastère d'hommes, composé de moines irlandais ou indigènes formés à leurs pratiques monastiques : Saint-Paul, ou *Abbaye-aux-hommes*. D'ailleurs, Feuillen reste en rapports suivis avec Ste Gertrude, abbesse de Saint-Pierre (aujourd'hui Sainte-Gertrude), ou *Abbaye-aux-Dames*, où il exerce une direction spirituelle.

En la vigile de Saint-Quentin (30 octobre), il célèbre la messe à Nivelles et reprend la route avec ses trois compagnons. Tous quatre sont assassinés par des voleurs, qui les enterrent dans une porcherie et vendent leurs biens (chevaux, vêtements, etc). La disparition de Feuillen alarme Gertrude et les moines de Fosses. Des recherches sont entreprises et elles aboutissent, le 77e jour (chiffre peut-être symbolique), 16 janvier 656, à la découverte des corps qu'une tradition populaire ultérieure fixera au Roeulx et où s'établira une abbaye de Prémontrés : Saint-Feuillen-du-Roeulx. Les corps sont ramenés à Nivelles (et des reliques naturellement prélevées, car Feuillen est en grande vénération chez sainte Gertrude) et de là, à Fosses.

### 2. Culte et patronage

Le culte se fixe sur le site de l'abbaye où sont les reliques, et se poursuit après le premier quart du X<sup>e</sup> s., moment où, vraisemblablement, les moines sont remplacés par des chanoines. Le culte aura son apogée en 1086, quand les ossements de St Feuillen seront tirés de son tombeau et placés dans une belle châsse -une *fierté* (ferretum : objet en fer, en métal) -, comme on disait jadis. C'est l'élévation des reliques, parce qu'on les place au-dessus de l'autel, visibles de tous. Le 3 septembre, date de cette élévation des reliques, va devenir la fête annuelle de Saint-Feuillen.

L'expansion du pèlerinage (avec celui de Ste Brigitte) va développer la ville. Pour permettre aux pèlerins une circulation aisée et le passage *sous* la châsse (car le corps du saint diffuse un fluide bienfaisant), on aménage, vers 1086/1096, une crypte à sens unique qui existe toujours. La célébrité de St Feuillen tient surtout à la marche militaire qu'accompagne la procession septennale, dont la première mention est de 1549 (*pour avoir du chaud temps*). Une escorte militaire est citée en 1584. Dès le XVII<sup>e</sup> s., la Compagnie de la Jeunesse de Fosses accompagne la procession avec les milices rurales de Floreffe, Vitrival, Malonne, Falisolle, Mettet, pour qui le magistrat prévoit des fournitures de bière.

Saint Feuillen, à cause de sa mort violente sans doute, est invoqué contre les maux d'oreille. Le clergé impose aux malades le reliquaire contenant le crâne du saint, et que les malades touchent avec de l'ouate qu'ils fourrent ensuite dans leurs oreilles.

Saint Feuillen est aussi prié contre la sécheresse et les pluies excessives, fléaux des cultivateurs. Bien d'accord avec leur peuple, les chanoines de Fosses n'hésitent pas à sortir la grande châsse de 1086 et à faire, avec elle, le *tour* en vue de la bénédiction des campagnes.

### 3. Représentation

Saint Feuillen est représenté en abbé ou en évêque, avec mitre et crosse. Il tient une palme, symbole de son martyre.



## 19. Fiacre - 30 août



### 1. Vie ou légende

Le récit de sa vie est fort légendaire : moine irlandais venu sur le continent (v. 670 ?), il aurait d'abord été prince. Il se retire dans une forêt de la Brie, non loin de Meaux. Il reçoit de si nombreux visiteurs (pèlerins et pauvres) qu'il ne parvient plus à les nourrir avec les légumes de son petit lopin de terre. De St Faron, évêque de Meaux, il obtient un bien plus grand, rien qu'en faisant tournoyer largement un bâton miraculeux qui défriche à mesure la forêt environnante.

Pressenti par des compatriotes, il refuse la couronne d'Ecosse (?) et continue paisiblement, comme plus tard Candide, à cultiver son jardin. Seulement perturbé par une certaine Becnaude ou Baguenaude qui veut pénétrer de force dans son ermitage et, refoulée, va le calomnier auprès de l'évêque. Mais tout s'arrange pour Fiacre, car son innocence éclate. Qui aurait pu en douter avec la vie saine et sainte qu'il menait en pleine nature ?

### 2. Culte et patronage

Bien entendu, les jardiniers, les horticulteurs, les maraîchers, les verduriers et les cultivateurs de fleurs le réclament comme patron pour avoir de beaux légumes et être débarrassés des insectes ravageurs. C'est le saint écologique par excellence. Mais, il s'occupe aussi d'une tumeur dite le *fic de saint Fiacre* -par un jeu de mot sur la première syllabe de son nom- ou le *mal de saint Fiacre*. Cette tumeur fort incommodé, ce sont les hémorroïdes. On peut s'en guérir en invoquant St Fiacre ou mieux, en allant s'asseoir à Saint-Fiacre-en-Brie sur la pierre de Saint-Fiacre, un rocher où il s'était assis, un jour, éreinté par le jardinage et qui prit la forme de son séant.

Son nom est aussi associé aux voitures de louage nommées fiacres, tout simplement parce que les premières prirent leur départ, en 1640, rue Saint-Martin à Paris, juste en face d'un hôtel à l'enseigne de Saint-Fiacre.

### 3. Représentation

Inutile de se fatiguer : Fiacre est représenté en moine, une bêche à la main. Parfois, il est accompagné d'une femme tenant une quenouille. C'est l'affreuse Becnaude à qui St Faron de Meaux, excédé de ses cancans sur le bon Fiacre aurait dit : «File ta quenouille, Becnaude !».

## 20. Georges - 27 avril

### 1. Vie ou légende

Saint Georges ne nous est connu que par une légende. Chacun sait -et les Montois plus que personne- qu'il a terrassé un dragon et délivré une frêle princesse. A moins que le dragon ne soit le symbole du diable que ce prétendu officier de Cappadoce aurait pourfendu.

Selon la légende, Georges est une nouvelle victime de l'infatigable empereur Dioclétien qui lui fait subir, durant sept ans, divers supplices : il est écrasé sous un rouleau en pierre, déchiré par une roue à pointes acérées, immergé dans une chaudière pleine de plomb fondu. De tout cela, il se joue. Il faut donc se résoudre à le décapiter.

### 2. Culte et patronage

Très tôt (VIII<sup>e</sup> s.), son culte passe d'Orient en Occident, et St Georges devient même le patron de l'Angleterre. Celui aussi des chevaliers, puis des compagnies d'arbalétriers qui, à la fin du Moyen Age, se développent dans toutes nos vieilles villes, en concurrence avec les archers qui, eux, se réclament de St Sébastien.

Il patronne aussi les maîtres d'armes, les escrimeurs de toutes sortes, les cavaliers civils et militaires. On le prie pour la santé des chevaux, pour la bonne portée des juments et contre le grand méchant loup.

*Que le bon Saint Georges  
Lui casse la gorge  
Que le bon Saint Jean  
Lui brise les dents.*

### 3. Représentation

Saint Georges est représenté en preux chevalier combattant le dragon ou debout, armé de toutes pièces. Les peintres n'omettent pas de faire figurer la princesse délivrée.



## 21. Gérard de Brogne - 3 octobre

### 1. Vie

Il est né à Stapsoul sous Stave, vers 898. Petit seigneur local, il décide de fonder une abbaye au lieu appelé Brogne, sur ses biens patrimoniaux. Là se trouve déjà un oratoire, dédié à St Pierre, ancien mais délabré et desservi par un prêtre. Dès 919, Gérard entreprend la construction d'une abbaye, à côté de l'oratoire existant, l'actuelle église paroissiale de Saint-Gérard. Il pourvoit rapidement ce monastère des reliques de St Eugène, archevêque de Tolède et martyr, qu'il a obtenues de l'abbaye Saint-Denis, près de Paris. Vers 922-23, l'église abbatiale, les bâtiments adjacents et la porterie, bref, l'ensemble des lieux réguliers, sont achevés et bénis par l'évêque de Liège. L'église abbatiale est dédiée aux Sts Pierre et Eugène et tel sera son titre jusqu'à sa suppression en 1796.

De 920 à 928 environ, Gérard va recevoir sa formation monastique à Saint-Denis. Autour de 930, Brogne est une abbaye bénédictine où la Règle de St Benoît se trouve appliquée de manière stricte.

Dès 931, la renommée monastique de Gérard doit déjà être grande, puisqu'il est alors invité par les comtes de Flandre et de Hainaut à réformer toute une série d'abbayes situées dans leurs principautés. En tout une dizaine. Il poursuivra cette activité jusqu'en 952. Il s'agit là d'une œuvre personnelle à laquelle la communauté de Brogne, en tant que telle, n'est pas associée. Partout où il passe, Gérard met en œuvre un programme bien élaboré : rétablissement de l'assiette économique de l'abbaye à restaurer, nomination d'un abbé (quand il n'y a pas sur place de personne valable, Gérard assume temporairement le poste) et pratique de la règle bénédictine selon l'esprit de Brogne.

En 953, Gérard rentre définitivement à Brogne où il meurt en 959.

### 2. Culte et patronage

Son culte ne paraît pas avoir été créé rapidement. En effet, si, autour de l'an mil, deux écrits, rédigés à Brogne ou pour Brogne, exaltent St Eugène dont les reliques font des miracles, il faut attendre 1074/1075 pour voir paraître la première vie de St Gérard, et 1131, pour assister à l'élévation de ses reliques, tirées du tombeau où il repose depuis 959, et mises dans une châsse qui prend place dans la nouvelle église consacrée le 14 novembre 1038.

Le culte se concentre dans une chapelle située à droite du chœur du XI<sup>e</sup> s. A l'entrée même du chœur, à droite, se trouve un puits réputé miraculeux à cause d'une vision qu'aurait eue Gérard, des saints apôtres Pierre et Paul. On le voit, le culte de St Gérard n'efface pas le souvenir de St Pierre ni de St Eugène, patrons de l'abbatiale. Ainsi, le jour du grand pèlerinage annuel qui, au début du XVIII<sup>e</sup> s., attire encore de 5.000 à 6.000 personnes, ne correspond-il pas à la Saint-Gérard (3 octobre), mais à la Saint-Pierre (29 juin).



Dès la canonisation de St Gérard (1131) sans doute, les deux lieux de culte sont bien fixés : le puits Saint-Pierre et la chapelle Saint-Gérard. En 1550, le site est complètement bouleversé, car le dernier abbé régulier, Guillaume Caulier, fait démolir le chœur du XI<sup>e</sup> s. et remplacer par un autre au dessus d'une crypte creusée alors, sans doute pour faciliter les allées et venues des pèlerins sans qu'ils dérangent les moines. D'après le témoignage d'un religieux de l'endroit, Dom Massart, qui écrit en 1710, les lieux se présentent désormais ainsi : le puits Saint-Pierre est toujours là à l'avant du chœur, auquel on accède maintenant par sept marches. Pour gagner la chapelle Saint-Gérard, en contrebas du nouveau chœur, il faut descendre seize marches : à leur gauche, les pèlerins ont le sépulcre du saint; à leur droite, sa chapelle. Ils sont alors au niveau du pavement de la crypte de 1550 (la *grotte*) d'où ils remontent par un escalier parallèle à celui qu'ils ont descendu et qui les amène dans la petite nef à gauche du chœur. C'est *le tour de pèlerins*. Par le creusement de cette crypte de 1550, l'abbé Caulier a établi le circuit classique des lieux de pèlerinage : un sens unique qui permet de passer sous le maître-autel où, le jour de la Saint-Pierre, la châsse de St Gérard est exposée dans le chœur sur un podium à l'arrière du maître-autel. C'est un dispositif depuis longtemps courant dans les lieux de pèlerinage, comme à Fosses depuis 1086.

Dans leur tour, les pèlerins passent au puits dont ils utilisent l'eau sur place ou en emportent. Aujourd'hui encore, ce puits miraculeux peut être atteint en passant derrière la chapelle nouvelle de St Pierre (XIX<sup>e</sup> s.), dans le cimetière. Un souterrain, sous la route, conduit au puits. On se trouve alors au niveau de la nef du XI<sup>e</sup> s. Au XVII<sup>e</sup> s., le culte de St Gérard prend un nouvel essor car divers miracles sont signalés en 1602, 1605 et 1620. Une confrérie est établie sous son patronage, en 1617, et les pieux Archiducs offrent un reliquaire pour sa mâchoire (1621). St Gérard est invoqué contre la jaunisse et divers autres maux de foie ou la *pierre*.

Un autre lieu voué au culte de St Gérard se trouve à Jehay-Bodegnée, depuis le XIX<sup>e</sup> s. seulement. Antérieurement, il était fixé à la proche abbaye des Cisterciennes de la Paix-Dieu. On trouvait là une *fontaine de St Gérard* et une statue était honorée à l'abbaye. Jetée au fossé, lors de l'expulsion des Cisterciennes, elle fut cachée puis rendue à la paroisse de Jehay.

### 3. Représentation

Il en existe deux types :

- *en chevalier* : à Saint-Gérard, une curieuse statue du XVIII<sup>e</sup> s. représente le saint en armure de chevalier mais tonsuré et tenant dans sa dextre, la crosse abbatiale. Dans sa gauche, une figuration de l'abbaye qu'il fonda. Même figuration à Jehay où, curieusement, il porte une mitre.

- *en moine* : à Saint-Gérard, il figure, dans une statue du XVIII<sup>e</sup> s. en tunique longue avec, par-dessus, ce qui ressemble à un surplis. Il devait tenir dans sa main droite une crosse, dans sa gauche, soit la Règle, soit une maquette de son église.

## 22. Gertrude de Nivelles - 17 mars

### 1. Vie



Fille de Pépin l'Ancien et de Itte, et sœur de Ste Begge d'Andenne et de Grimoald, maire du palais, Gertrude fonde, vers 650, avec sa mère veuve, un monastère établi sur leurs biens patrimoniaux. Cette Abbaye-aux-Dames, sous le vocable de Saint-Pierre, se double d'une Abbaye-aux-Hommes, Saint-Paul, qui a en charge la direction spirituelle et les activités liturgiques des moniales. Mais c'est l'abbesse, Gertrude, qui garde autorité sur les deux communautés. La spiritualité est irlandaise et la Règle, mixte sans doute: celle de St Columban et celle de St Benoît. Avec Feuillen et la communauté des moines irlandais de Fosses, les rapports sont suivis. Gertrude apparaît comme une forte personnalité et une organisatrice. Elle sera enterrée à Saint-Pierre, qui prendra ensuite, avec le développement du culte, le nom de Sainte-Gertrude.

### 2. Culte et patronage

Mais la piété populaire ne retiendra qu'un épisode de sa légende : le monastère aurait été envahi par des rongeurs. Pour les chasser, on y promena le lit mortuaire de Ste Gertrude, considéré comme une relique. Ils s'enfuirent. Evidemment, dans cette région opulente, consacrée aux cultures de céréales, pareil miracle convainc les paysans de l'efficacité de Ste Gertrude contre un de leurs ennemis : les rongeurs, dévastateurs des récoltes. D'où le pèlerinage à Sainte-Gertrude avec des rituels qui rappellent ceux de Sainte-Brigide à Fosses : à Nivelles aussi, on bénit des baguettes écorcées, mais en bandes et non point totalement comme à Fosses. De retour à la maison, les pèlerins s'en serviront pour toucher les *blanches bêtes*, c'est-à-dire les bovins, afin de prévenir et guérir leurs maladies. Ces baguettes se révéleront aussi efficaces pour chasser toute espèce de rongeurs. Preuve de la vitalité du pèlerinage : depuis 1276, est attesté le grand *Tour de Sainte-Gertrude* qui se déploie à la Saint-Michel (29 septembre) sur un parcours de 15 km environ. Madame Sainte-Gertrude, dans sa belle châsse d'argent doré de la fin du XIII<sup>e</sup> s., hissée sur un char, parcourt les belles campagnes brabançonnes, au pas pacifique des robustes chevaux du pays.

### 3. Représentation

Sainte Gertrude est représentée en abbesse ou, plus souvent, en chanoinesse -car les moniales sont devenues chanoinesses nobles- à la mode du XVI<sup>e</sup> s., avec guimpe plissée. D'une main, elle tient la Règle; de l'autre, la crosse où grimpe une souris plus ou moins grosse et effrontée.

## 23. Ghislain - 9 octobre

### 1. Vie et légende

Son histoire est légendaire : athénien d'origine, venu en pèlerinage à Rome où Dieu lui aurait donné l'ordre de venir en Haynau . Ghislain obtempère : un aigle et une ourse lui indiquent où bâtir un monastère, en un lieu nommé Ursidongus (l'antre de l'ours), aujourd'hui Saint-Ghislain.

### 2. Culte et patronage

C'est d'un épisode de la légende que part son culte très populaire dans le Hainaut et le Namurois. A Roisin, il aurait sauvé de la mort une personne en couches, l'épouse du seigneur du lieu où se concentre aujourd'hui encore le pèlerinage, autrefois localisé dans l'abbaye de Saint-Ghislain et ensuite transféré en une nouvelle chapelle bâtie spécialement à cet effet (1492). Comme Ghislain aurait aidé à la délivrance de la châtelaine en lui prêtant son *baudrier*, une sorte de ceinture que les parturientes emportent du sanctuaire et dont elles s'entourent le corps. Mais il s'occupe surtout des enfants heureusement nés : il guérit les convulsions des petits, le rachitisme (autrefois fort commun à cause des mauvaises conditions de vie et d'alimentation) et toutes malformations infantiles. Comme protection, on donne son nom -Ghislain ou Ghislaine- en second prénom aux enfants du Hainaut et du Namurois.

### 3. Représentation

Il est figuré en abbé, mitré et croisé, tenant parfois une église pour symboliser son abbaye de Saint-Ghislain. A ses pieds, l'ourse et l'aigle qui l'aidèrent efficacement à traverser les marais de la Haine. Parfois aussi une église en flammes à cause d'un incendie qu'il aurait conjuré.



## 24. Gilles - 1er septembre

### 1. Vie ou légende

Son histoire est pleine de prodiges : il serait venu d'Athènes où, comme en se jouant, il faisait des miracles depuis sa plus tendre enfance. Arrivé en Provence, il devient ermite et une biche vit familièrement auprès le lui. Biche bien utile d'ailleurs, car il en tire du lait à volonté.

Un jour qu'elle est allée en promenade, celle-ci est poursuivie par des chasseurs qui accompagnent le roi. Elle se réfugie contre Gilles qui la protège de sa main. Un chasseur décoche une flèche qui transperce la main de Gilles. Le roi présente naturellement ses excuses et devient le meilleur ami de Gilles, qui le fait directement absoudre par le Ciel d'un péché inavouable. Gilles meurt paisiblement au milieu de ses disciples.

### 2. Culte et patronage

Son culte ne se répandra de façon extraordinaire qu'à partir du XI<sup>e</sup> s.: Saint-Gilles du Gard est, en effet, une étape importante du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, car plusieurs routes de pèlerins y aboutissent.

Saint Gilles est prié pour les enfants que, d'après sa légende, il a guéri de convulsions. Comme il a chassé le démon du corps d'un agité, il guérit encore les gens atteints du *haut mal* (épilepsie et maladies nerveuses). Enfin, à cause de sa bonne biche, il prend en charge les animaux : épilepsie des porcs, maladies multiples et indéterminées des poules, des canards et des lapins. Cela lui fait déjà bien du travail. A la fin du Moyen Age, il deviendra l'un des 14 saints auxiliaires ou secourables.

### 3. Représentation

Il est figuré en moine, la main percée d'une flèche et appuyée, protectrice, sur sa biche. Les peintres, eux, outre l'épisode de la biche, aimeront à le présenter célébrant la messe et recevant, du Ciel, la cédule de pardon pour le royal péché.



## 25. Guy (Vith, Veit) - 15 juin

### 1. Vie ou légende

Récit légendaire : ce jeune Sicilien (IV<sup>e</sup> s.), devenu chrétien, aurait été, encore enfant, soumis, par l'affreux Valérien, préfet et gouverneur, à de terribles supplices : il est jeté dans un four embrasé ou dans une chaudière, exposé au lion le plus terrible que l'on pût trouver, mais il sort indemne de ces épreuves, comme il faut s'y attendre dans ce type de récit.

Entre-temps, Guy multiplie les bonnes œuvres : à son père, qui voulait le corrompre par des fêtes, et devenu aveugle par punition du Ciel, il rend la vue. Il délivre le fils du méchant Dioclétien d'un démon particulièrement opiniâtre. Mais l'obstination de Dioclétien, qui semble avoir pris la relève de Valérien, est sans borne : Guy est mis sur un chevalet et tous ses os sont déboîtés, mais un ange le guérit et le transporte en un lieu paisible d'où l'âme du saint s'envole vers les cieux.

### 2. Culte et patronage

En 836, ses reliques sont transférées de Lucanie (Italie du Sud) à l'abbaye de Corvey-en-Saxe, venant de Saint-Denis, Paris, où elles opéraient déjà beaucoup de miracles, ce qu'elles continuent ensuite, quatre cents déjà sur le seul parcours vers Corvey.

Au X<sup>e</sup> s., St Wenceslas, duc de Bohème, très amateur de reliques, obtient, de Corvey, une partie de celles de Guy qu'il fait transférer à Prague. En son honneur, on bâtit une cathédrale sous le vocable de St Guy dont le nom, dans les pays de langue allemande, devient Veit ou Vith (ainsi, la ville belge de Saint-Vith est sous son patronage).

St Guy ou Vith est invoqué contre le *haut-mal* ou épilepsie, contre la chorée ou *danse de St Gui* et, par extension, contre toutes les maladies nerveuses. A cause de la procession expiatoire d'Echternach, instituée au XIV<sup>e</sup> s., contre une épidémie de *danse de St-Guy*, et la mimant de manière ritualisée, le patronage de St Willibrord est aussi imploré contre la chorée. Enfin, une figuration de St Guy, mal comprise par le peuple, lui attribue le patronage des enfants énurétiques. Voici pourquoi : à côté de l'enfant Guy, on fait figurer -en réduction- la chaudière de son supplice. Elle fut prise pour un vase nocturne. Donc, l'enfant St Guy guérit des pipis au lit.

### 3. Représentation

En enfant, vêtu d'une robe, tenant la palme du martyre et accosté d'une chaudière en réduction.



## 26. Gui (ou Guidon) d'Anderlecht - 12 mai

### 1. Vie ou légende

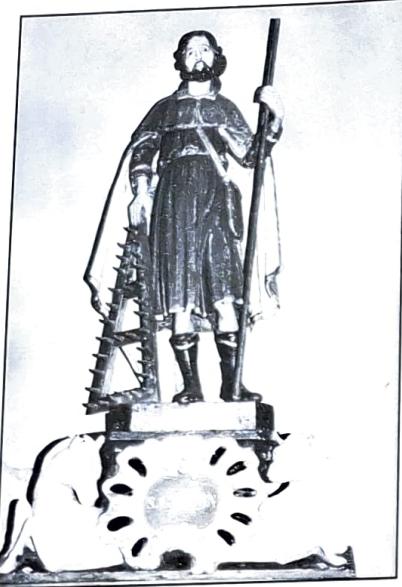
Son existence, si l'on en croit sa légende, a été fort mouvementée : sacrifia à Laeken, il se lance dans les affaires et s'y ruine. Il fait alors pénitence et va en pèlerinage à Jérusalem. Il revient à Anderlecht, sans doute comme simple paysan, et il y meurt, vers 1012. On l'enterre en bordure d'un chemin, semble-t-il, et le voilà complètement oublié. Mais un cheval se blesse sur sa tombe et meurt. Cela demande remède : on décide donc d'entourer la tombe d'une clôture. Les ouvriers chargés du travail, de plaisanter sur ce mort qu'on veut empêcher de se sauver. Cela leur coûte cher : tous deux meurent dans la semaine et Gui(don) devient célèbre par toutes sortes de miracles.

### 2. Culte

Il est, pêle-mêle, patron des sacristains, des laboureurs, du gros bétail qu'il protège de l'épidémie, de la dysenterie et des épidémies en général. A Anderlecht, dans la collégiale qui porte son nom, son culte se fixe dans la crypte, autour de son tombeau surélevé comme une table d'autel sous laquelle passent les pèlerins. Ce geste a sans doute pour origine la dépose de la châsse de St Gui(don) sur cet autel. Pour jouir du pouvoir émanant du saint, il faut passer sous ses reliques : c'est là un rite traditionnel.

### 3. Représentation

St Gui(don) est figuré soit en pèlerin, avec chapeau, cape, bourdon et panetière, soit en laboureur avec comme attribut une herse. Sur un drapelet de pèlerinage, un ange laboureur remplace Guidon, allé voir ses vieux parents pendant ses heures de travail.



## 27. Hilaire de Poitiers - 13 janvier

### 1. Vie

Né à Poitiers (v. 315), il acquiert une forte culture profane, puis se convertit au christianisme et devient évêque de Poitiers. Il connaîtra St Martin et l'ordonnera exorciste.

Il se trouve mêlé à tous les grands mouvements de l'Eglise de son temps. Il dit haut et clair ce qu'il pense. Ce qui lui vaut d'être exilé en Orient par l'empereur Constance. Il revient ensuite à Poitiers, continue son bon combat pour la vérité et il meurt en 367/368 environ.

Mais, de cette vie hors du commun, la foi populaire ne gardera que quelques traits.

### 2. Culte et patronage

On lui attribue un miracle qui se serait passé à l'île Gallinaire infestée de serpents qu'il aurait chassés par la puissance de son bâton. Puis, il ressuscite un enfant mort.

Sa célébrité et son culte dans nos régions prennent naissance à Matagne-la-Petite.

De 1500 environ à 1635, on y signale une chapelle à l'emplacement de l'ancienne église d'Ossogne, dédiée à St Remy et à St Hilaire. C'est un domaine appartenant à la grande abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

Au XVII<sup>e</sup> s., à Matagne, le culte de St Hilaire reprend, sous l'influence des moines de Saint-Gérard, qui font des prédications sur lui et en diffusent des images.

Et, en 1865, on restaure la chapelle : le pèlerinage (14 janvier et en mai) se ranime; en 1905, il attire encore 12.000 personnes sur l'année.

Curieusement, St Hilaire n'est pas invoqué contre les serpents, mais pour la guérison de la lèpre et surtout des enfants, car on lui attribue la résurrection d'un enfant noyé dans son bain.

A Fosses, on le priait pour les plaies aux jambes.

### 3. Représentation

Il est figuré comme évêque écrasant de sa crosse d'affreux serpents, ou ayant, à ses pieds, un enfant mort.



2<sup>ème</sup> PARTIE 103  
CHAPITRE 3



## 28. Hubert - 3 novembre

### 1. Vie et légende

Le personnage est historique. Successeur de St Lambert (+ 696) à la tête du diocèse de Maastricht, il transfère le siège épiscopal à Liège, où un culte est en train de se développer autour du tombeau de St Lambert, considéré comme un martyr. Le vrai fondateur de Liège comme ville épiscopale, promise à un brillant avenir, c'est donc St Hubert.

Mais très vite, la légende va s'emparer du personnage, le transformer profondément et l'offrir à la piété populaire. Il est intéressant de voir quelles furent les péripéties de cette transformation.

D'abord la fixation du lieu du culte : St Hubert repose paisiblement de 727 à 825 à Liège, quand le roi Louis-le-Débonnaire, malgré l'opposition des Liégeois, le fait transférer, en 825, au monastère bénédictin d'Andage, l'actuel Saint-Hubert, abbaye d'importance médiocre et qui semble végéter. Le culte du saint s'y fixe. A la fin du XI<sup>e</sup> s., début du XII<sup>e</sup> s., un livre des miracles mentionne que l'on offre à St Hubert les prémices de la chasse. L'idée s'enracine qu'Hubert aurait été chasseur avant sa conversion légendaire, telle que rapportée, vers 1140, par Nicolas, prévôt de Saint-Denis à Liège : alors qu'Hubert est à la chasse, un vendredi saint, précisera-t-on plus tard, un cerf crucifère lui apparaît et lui reproche sa conduite impie. Il se rend en pèlerinage à Rome pour expier. Là, un ange avertit le pape que Lambert, évêque de Liège, est mort et que le Ciel a choisi Hubert pour lui succéder. Le pape s'incline et sacrifie Hubert. Mais un sacristain distrait a oublié l'étole. La Vierge, qui en tenait une, toute prête, l'apporte et St Pierre y joint une clé guérissante.

Hubert rentre chez lui et fait des miracles avec sa clé et son étole, surtout en faveur des gens atteints de la rage et auxquels on joint tout naturellement ceux atteints du *haut mal* (épilepsie) et divers types de lunatiques.

Tous les éléments sont en place pour faire de St Hubert, qui n'y peut rien, le patron des chasseurs et le guérisseur patenté des *enragés*. Après cela, qui croirait l'historien objectant timidement que St Hubert, en ses moments de loisirs épiscopaux, pêcheur à la ligne à Nivelle-sur-Meuse, est mort d'un stupide accident de pêche : un clerc de son entourage, en enfouissant des pieux près de l'embarcadère où il se tenait, fracassa la main de son évêque qui, peu de temps après, mourut de gangrène, à Tervuren (727).

### 2. Culte et patronage

Pour la piété populaire, St Hubert est donc le saint des grandes forêts d'Ardenne où s'élève son monastère. Il devint donc tout naturellement le patron des chasseurs, des forestiers, des pelletiers (qui traitent les peaux du gibier), des bouchers (qui débitent la venaison) et des gainiers (qui font les étuis des couteaux de chasse pour le dépeçage du gibier après la curée).

Mais son patronage essentiel s'exerce à l'égard des gens *enragés* soit par morsure d'un animal (chien, loup, renard), soit par dérangement mental ou par cette maladie effrayante qu'est l'épilepsie.

Deux objets du culte : l'étole, d'abord, pour ceux qui sont mordus à sang. Le moine, responsable des pèlerinages, incise le front du malade et y insère un fil de l'étole céleste. C'est la «taille». Puis, il prescrit une neuvaïne et un traitement où alternent des prescriptions hygiéniques et d'autres qui confinent à la magie ou, si l'on préfère, aux pratiques toutes voisines de la médecine populaire, comme celle de ne pas se faire la barbe pendant 9 jours, ni se faire couper les cheveux pendant 40 jours. Ceux qui ont subi la taille et observent soigneusement les prescriptions ont le privilège de *donner le répit* à d'autres, mordus par une bête enragée, jusqu'à ce qu'ils viennent à Saint-Hubert.

Autre rite : celui de la clé ou du cornet Saint-Hubert. La clé, en souvenir de celle offerte par St Pierre à St Hubert; le cornet par assimilation au cornet de chasse. L'un et l'autre, rougis au feu, sont apposés sur le front des hommes et des animaux.

Au XIX<sup>e</sup> s. (v. 1855-1880), on fait encore à Saint-Hubert, quelque 150 *tailles* par an; en 1925, trois ou quatre seulement. Pasteur est passé par là.

Le grand pèlerinage est fixé au 3 novembre, jour de la translation des reliques, de Liège à Andage. Il attirait jadis des milliers de pèlerins venus de nos Ardennes, mais aussi des Ardennes françaises et de l'Eifel.

Aujourd'hui, il a pris un caractère plus folklorique : messe avec cors de chasse et bénédiction des meutes.

### **3. Représentation**

La légende étant bien fixée, la représentation du saint va suivre par emprunt vers un autre saint : Eustache, ex-Placidus, officier romain, converti à son tour par un cerf crucifère.

Cette figuration d'Hubert n'apparaît, au plus tôt, qu'au XV<sup>e</sup> s., mais elle est désormais immuable. Qui aurait l'idée saugrenue, pour la foi populaire, de le représenter en pacifique pêcheur à la ligne ?



St Jean-Baptiste.

## 29. Jean-Baptiste - 24 juin : Nativité ; 29 août : Décollation

### 1. Vie

L'Évangile de Luc (Luc 1, 5-25; 39-80) s'ouvre avec les *Enfances Saint Jean-Baptiste* en parallèle avec les *Enfances Jésus* puisque celui-là est le précurseur (celui qui court en avant pour annoncer) de celui-ci.

Puis, l'évangéliste rapporte la vie publique de Jean le Baptiseur et son emprisonnement par Hérode (Luc 3, 1-21) et fournit ce témoignage de Jésus : «de plus grand que Jean parmi les enfants des femmes, il n'y en a pas» (Luc 7, 18-28).

Mais c'est l'évangéliste Matthieu qui raconte longuement la mort cruelle de Jean-Baptiste à cause de la vengeance d'Hérodiade (Mt. 14, 3-12).

Ce sont ces deux épisodes : prédication de St Jean-Baptiste et baptême du Christ par lui; sa mort par décapitation (on disait anciennement : décollation pour signifier *couper le col* [cou]) qui vont faire sa célébrité et fixer sa représentation.

### 2. Culte et patronage

Pour l'Eglise, Jean-Baptiste est le troisième en importance après le Christ et sa mère. C'est la place qu'elle lui donne dans sa liturgie officielle. Pour elle, il est le dernier des prophètes, des *annonciateurs* et il fait ainsi le lien entre l'Ancien Testament (ou première Alliance de Dieu et de son peuple, Israël) et le Nouveau (Alliance de Dieu, par Jésus-Christ, avec toute l'humanité).

Pour la foi populaire, influencée par celle de l'Eglise, mais l'interprétant en signes concrets, St Jean-Baptiste devient un intercesseur éminent avec la dérive, toujours à prévoir, vers une certaine magie. Deux idées-forces animent le culte populaire de St Jean :

*La lumière* : la Saint-Jean (24 juin) se situe dans la période de l'année où les nuits sont les plus courtes et commémorées par les *feux de la Saint-Jean*, antéchrétiens malgré leur nom et liés à des rites de fécondité. L'Eglise ne s'y est jamais trompée et elle ne les a jamais admis, sans parvenir d'ailleurs à les supprimer.

*L'eau* : à cause du baptême du Christ, il y a eu sacralisation de l'eau mais ce grand symbole a été détourné de sa signification première, liturgique, au profit de rites d'eau dont j'ai parlé plus haut.

A ces deux idées-forces, il faut ajouter celle-ci : la cueillette des simples à effectuer à la fin de la nuit de la Saint-Jean, à la rosée matinale et quand le jour paraît. Saint Jean étant considéré comme très puissant, on a mis sous son patronage des multitudes d'herbes (on en a dénombré jusqu'à 222), d'où le proverbe : «c'est plus compliqué que toutes les herbes de la Saint-Jean» pour signifier qu'une affaire est insoluble.

Il faut mentionner ici la confusion qui s'est installée

entre les deux Sts Jean : Jean le Baptiste (24 juin et 29 août) et Jean l'Evangéliste, *celui que Jésus aimait*. Elle provient du fait qu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, au moment de l'apogée du culte des saints, on représentait, dans les retables, les deux saints Jean en parallèle. La piété populaire les a confondus quant à leur patronage respectif. Saint Jean l'Evangéliste est spécialisé dans les maladies mentales, l'épilepsie et toutes les autres formes de maladies nerveuses. Pour le conjurer, on posait, sur la tête du malade, l'évangile selon St Jean et on en lisait le prologue: *Au commencement était le Verbe...* Du point de vue de la représentation, St Jean l'Evangéliste est imberbe, avec à la main son évangile, accosté d'un aigle, tenant parfois une coupe fendue et d'où sort un dragon miniature, allusion à la légende selon laquelle on aurait, en vain, tenté de l'empoisonner.

Le culte de St Jean-Baptiste est plus développé que celui de l'Evangéliste. Ceci est dû à diverses raisons : d'abord, la place éminente que lui donne l'Eglise et, notamment, à propos du baptême du Christ; or, pratiquement, tous les enfants de nos vieilles communautés rurales sont baptisés. Ensuite, la concorance de la fête de la Nativité (24 juin), période du solstice d'été, avec d'anciennes coutumes païennes (liées à l'eau et au feu) d'où la fusion des célébrations. Enfin, à cause du large patronage de St Jean-Baptiste. Ermite, retiré au désert (celui-ci conçu au sens réel mais aussi symbolique et spirituel), St Jean-Baptiste deviendra le patron des Chartreux, ermites qui vivent isolés dans de petites maisons individuelles tout en formant une communauté. Et aussi celui des moines-chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, puis de Rhodes, enfin de Malte.

Divers métiers se mettront sous sa protection : les tailleurs, les pelletiers, les peaussiers, les cardeurs de laine, les ceinturiers, à cause de ses vêtements en poils de chameau et de sa ceinture de cuir.

En souvenir de son martyre par décapitation, il protégera les couteliers et les fourbisseurs d'armes. Et comme il fut emprisonné, ceux qui le sont mais aussi les condamnés à mort aidés spirituellement par des confréries dont l'insigne est la tête de St Jean sur un plat.

Ses reliques seront partout répandues, ce qui est loin d'en garantir l'authenticité.

Dans notre région, l'abbaye bénédictine de Florennes (1010) est dédiée à St Jean et affirme détenir, depuis ses origines, une relique du Précurseur, venue de Reims, en l'occurrence l'index qu'il a tendu vers le Christ en disant *Voici l'agneau de Dieu*. Avec le temps, Florennes s'enrichira d'une molaire, de parcelles de vêtements et de cheveux du saint. Divers miracles ne manqueront pas de développer la piété populaire à son endroit. On cite notamment, en 1441, le répit accordé à un enfant de Dorinnes, mort-né, pour lui permettre d'être ondoyé.

Jusqu'à l'occupation française (1794), un grand pèlerinage avait lieu, le 24 juin, et attirait une foule considérable. Il s'accompagnait d'un *Tour* qui parcourrait la ville et les environs immédiats avec la superbe châsse du XII<sup>e</sup> s. des Sts Jean et Maur. Au retour à l'abbaye, deux



*St Jean l'Evangéliste.*

## 2<sup>ème</sup> PARTIE 107 CHAPITRE 3

rites étaient observés par les pèlerins : boire de l'eau d'une fontaine, se laver à une autre.

Tout naturellement, St Jean-Baptiste guérit des maux de tête à cause de sa décapitation, d'où la confusion avec St Jean l'Evangéliste qui, lui, s'occupe de la tête du point de vue psychologique puisque d'un insensé, le proverbe dit : «Il perd la tête, il n'a plus toute sa tête».

### 3. *Représentation*

L'importance du personnage le fait bénéficier de plusieurs représentations :

*Jean-Baptiste enfant* jouant avec le petit Jésus sous les yeux attendris de Marie. Thème cher aux artistes italiens de la Renaissance et qui n'évite pas la fadeur.

*Jean-Baptiste adolescent* : thème surtout florentin du XV<sup>e</sup> s. où le personnage devient gracieux, voire androgyne.

*Jean-Baptiste adulte* : celui qui crie dans le désert. Art robuste et réaliste de la fin du Moyen Age, typique des régions du Nord. Personnage impressionnant : le prophète dont le cri dérange. Vêtu de sa mélange en poils de chameau, ceinturé de cuir, l'index pointé : «*Voici l'Agneau de Dieu*», en désignant le Christ qui s'avance vers lui, ou levé au ciel, en annonciateur. Il tient une croix avec une banderole : *Ecce Agnus Dei - Voici l'Agneau de Dieu*. A ses pieds, l'Agneau symbolique.

*Le plat Saint-Jean* (*Johannischüssel* dans les pays germaniques) où sa tête coupée, figurée de manière réaliste, apparaît vers la fin du XV<sup>e</sup> s. sur les insignes de confréries pour les condamnés à mort ou comme objet de culte que l'on impose sur la tête des migraineux.

## 30. Jean-Baptiste de la Salle

### 1. Vie ou légende

Il naît, en 1651, dans une famille de bonne bourgeoisie à Reims. Il suit d'abord une carrière d'écclesiastique sur une route qui paraît tout unie : études brillantes, au niveau du secondaire actuel, jusqu'à 18 ans. A 16 ans, il était déjà chanoine de la cathédrale de Reims, grâce à un cousin complaisant, qui lui céda sa stalle. Mais Jean-Baptiste, qui a de la piété et du caractère, se regarde *comme consacré à la prière publique* et remplit son office de chanoine avec une régularité qui frappe ses confrères et qu'ils ne devaient pas partager.

Il se prépare à la prêtrise par la forte formation du séminaire de Saint-Sulpice à Paris. C'est là que, comblé intellectuellement et matériellement, il rencontre les pauvres. Rentré à Reims, où il achève ses études théologiques, il prend conscience de l'immense soif d'instruction qui travaille le peuple de ces artisans et laboureurs, dont les plus éclairés veulent la promotion sociale de leurs fils comme *maîtres d'école*.

Jean-Baptiste perçoit tout ce qu'il faut faire pour l'éducation de ces garçons. D'abord il les aide financièrement.

Puis, il réalise qu'ils ont aussi besoin, par priorité, d'une formation religieuse et d'un encadrement quotidien. Aussi, au grand scandale de sa famille, de la bourgeoisie et du monde ecclésiastique rémois, renonce-t-il à son canonicat, vend-il ses biens, considérables, pour vivre avec les futurs *maîtres*, d'extraction modeste, pour les former et faire avec eux un institut qui aurait comme idéal de créer des maîtres *apôtres* et pas seulement *gagés*.

L'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes -c'est le nom humble qu'il leur donne- est en germe. Il faut leur donner un habit. Ce sera la capote, manteau à manches flottantes que portaient les paysans de Champagne, une soutane en serge noire fermée par des agrafes de fer, un rabat blanc, un tricorne plat et de gros souliers. Bref, une vêture de pauvres gens. Cela aussi fait scandale partout, quand lui-même, prêtre distingué, l'adopte. L'enseignement des Frères sera gratuit. La structure de l'Institut s'affirme progressivement : un noviciat pour former des maîtres, religieux. Il est ouvert aux postulants à partir de 14 ans. A 17, ils deviennent membres de la communauté. Cette école normale a une pédagogie très au point pour former de bons maîtres, avec des idées de base révolutionnaires, comme le remplacement de la grammaire en latin par une autre en français. Ceci et l'étrange habit des Frères valent à Jean-Baptiste rebuffades et oppositions. Mais c'est un homme prudent qui a l'esprit d'entreprise et le sens de la gestion. Son Institut se développe et ouvre de nombreuses écoles. Mais ses membres décident de rester des Frères et de ne pas accéder à la prêtrise.

A la fin de sa vie, il s'efface humblement derrière son œuvre qui, à sa mort, en 1729, est bien assurée de son avenir. Au début du XX<sup>e</sup> s., l'Institut diversifie ses activités en fonction des besoins des formations professionnelles spécialisées exigées par la société industrielle, en pleine expansion. A l'enseignement primaire des origines, les Frères en joignent désormais un autre, secondaire, de haute qualité, dont Malonne -où vécut le frère Mutien-Marie-, reste un brillant exemple de préparation aux études universitaires d'ingénieur, tandis que l'école normale forme instituteurs et régents.

### 2. Culte

Pas de culte spécifique, mais St Jean-Baptiste de la Salle est célèbre à travers des générations de Frères des Ecoles chrétiennes.

### 3. Représentation

Il est figuré en prêtre avec soutane à boutons, car il dut, sous les pressions, abandonner l'habit des Frères qu'il avait adopté. L'entourent des jeunes gens tenant des livres à la main et auxquels il fait - naturellement- un exposé pédagogique.



## 31. Job - 10 mai

### 1. Vie ou légende

C'est le Job de l'Ancien Testament dont les calamités sont racontées dans le livre qui porte son nom.

En fait, il est bien difficile de dire s'il s'agit d'un personnage réel ou légendaire. On pense plutôt que l'histoire de Job, écrite par un auteur inconnu, au V<sup>e</sup> s. ou au VIII<sup>e</sup> s. av. Jésus-Christ, est une parabole, c'est-à-dire un récit allégorique sous lequel se cache un enseignement.

Ici, l'auteur a voulu montrer comment réagit un homme juste, frappé par le diable -mais avec la permission de Dieu- de toutes sortes de malheurs. Comment, à partir de sa propre expérience de la souffrance, il se pose la question fondamentale du mal et de la justice de Dieu. Mais ce faisant, Job dépasse son cas personnel pour embrasser, dans sa réflexion, toutes les souffrances du monde. A ce titre, il devient une sorte d'exemple de tout ce qui peut bouleverser la vie l'homme, soudain précipité -sans qu'il y soit de sa faute- du plus grand bonheur au plus grand malheur.

De ce texte, d'une grande profondeur mais difficile, l'imagination et la piété populaire n'en retiennent -à travers le récit des clercs- que l'aspect des épreuves de toute espèce qui peuvent frapper les gens, y compris ceux qui ont tout : richesse, santé, bonheur familial. A ce titre, Job devient donc le saint de tous les recours, car qui n'a pas ses malheurs, grands ou petits ?

### 2. Culte et patronage

Son nom même est passé en proverbe : «Pauvre comme Job», «Misérable comme Job sur son fumier» -fumier que le texte biblique appelle *cendre* - terme qui a une signification pénitentielle dont on retrouve trace dans la liturgie du *Mercredi des Cendres*.

Bref, le personnage est bien campé : il gît sur le sol et, avec un tesson de poterie, il gratte l'ulcère dont le diable l'a frappé de la tête aux pieds (Job 2, 7-8). Son patronage est ainsi tout tracé : le *mal de Monseigneur St Job*, ce seront toutes les éruptions de la peau : ulcères, lèpre, dermatoses diverses. Et même les maladies vénériennes (*C'est quand on tombe en morceaux*), bien connues mais redoutées. Des hôpitaux consacrés aux vérolés se mettront sous le patronage de St Job. Voilà pour le physique. A Mettet, sa fontaine est réputée miraculeuse.

Pour le moral, les plaintes de Job en font le patron tout indiqué des grands chagrins. Il est aussi invoqué pour l'amélioration du caractère des femmes acariâtres : la sienne l'était.

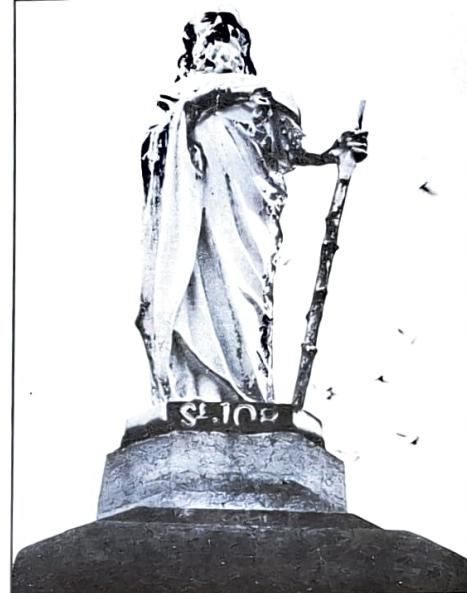
A Bruxelles, la gilde ou confrérie des musiciens et des ménétriers l'a pris comme patron pour que, grâce à lui, ils charment les oreilles de leurs auditeurs, sans doute au contraire du texte :

*Ma cithare ne donne plus que des accords lugubres, mon chalumeau que des sons plaintifs.* (Job, 30,31).

### 3. Représentation

Job est le plus souvent figuré, affalé sur son fumier, le corps couvert de pustules que l'art populaire se plaît à multiplier et à vermillonner. Muni d'un tesson de bouteille ou d'une sorte de couteau, Job les gratte consciencieusement.

Mais à Mettet, il est représenté sous l'aspect d'un vigoureux prophète barbu, en robe longue, et tenant un gourdin à la main.





## 32. Joseph, époux de Marie - 19 mars, 1er mai

### 1. Vie

Le peu que nous sachions sur lui se trouve dans l'Évangile de Matthieu (Mt. 1, 18-24; 2, 1-23). La silhouette du personnage est celle d'un homme juste et qui, sans bien les comprendre, s'en remet aux desseins de Dieu.

Père adoptif de Jésus (*qui lui était soumis*), époux de Marie, il apparaît comme un homme simple, vivant à Nazareth, en famille (la Sainte Famille), l'existence d'un artisan charpentier. La tradition assure qu'il serait mort entre les bras de Jésus et de Marie, ce qui explique son patronage pour la *bonne mort*, c'est-à-dire la mort accompagnée des sacrements.

### 2. Culte et patronage

Chose étonnante, son culte est assez récent. À la fin du Moyen Age, Joseph est un personnage ridiculisé, présenté comme un benêt. Le souvenir en reste dans les traditions populaires : *on Djôsef*, c'est quelqu'un de simple et que l'on dupe facilement. Au XV<sup>e</sup> s., il est présenté par les peintres et les auteurs des mystères théâtraux très courus, comme un vieux tout cassé, ravaudant ses chausses ou préparant la panade de l'Enfant.

Le motif en est celui-ci : l'imagination populaire ne peut pas concevoir qu'un homme, dans la force de l'âge, ait pu vivre en frère à côté de la Vierge Marie. Aussi, pour écarter tout soupçon, les prédateurs populaires, notamment, insistent-ils sur son grand âge qui en fait plutôt le grand-père que le père adoptif de Jésus. L'idée passe dans l'art et dans les mystères populaires qui fournissent, de Joseph, une image volontairement dévalorisée.

Tout change, vers la fin du XVI<sup>e</sup> s., après le Concile de Trente (1545-1563) qui, face aux protestants, doit réformer le culte des saints, sujet à de nombreuses superstitions. À cette raison s'en ajoute une autre : il paraît désormais intolérable que le père adoptif de Jésus, choisi par Dieu, soit un personnage grotesque. Aussi, sous l'influence de Ste Thérèse d'Avila, fondatrice des Carmels réformés, qui appelle St Joseph *le père de mon âme*, le culte de ce dernier se développe en même temps que l'on corrige son image : le vieillard ridicule, tel qu'il était représenté, se mue en un homme en pleine force de l'âge qui a pratiqué une chasteté volontaire. De leur côté, les Jésuites, dont l'influence est très grande dans la restauration catholique, développent le culte de ce que l'on a appelé la *Trinité jésuite* : Jésus-Marie-Joseph, l'image de la Sainte Famille de Nazareth.

Quant au culte de St Joseph lui-même, il ne va cesser de s'amplifier : patron de l'Eglise universelle en 1870, il sera proposé, en 1955, aux ouvriers comme St Joseph travailleur (1er mai). Mais cette dernière fête, instituée par Pie XII pour faire pièce à la fête laïque d'inspiration socialiste qu'est, depuis 1889, le 1er mai, n'aura pas le succès escompté et,

après 1965, elle disparaîtra lors de la vigoureuse réforme du Sanctoral par le Concile Vatican II.

En même temps que le culte de St Joseph, son patronage s'amplifie. Protecteur naturel des menuisiers, des charrons et des charpentiers, il devient progressivement celui de la *bonne mort* (entouré de Jésus et de Marie); puis, en tant que chef de la Sainte Famille, celui des pères. Comme il a vécu chastement, on l'invoquera pour la conservation de la *belle vertu*, comme on disait au XIX<sup>e</sup> s., moment de l'apogée de son culte. On portera à cet effet le cordon de Saint-Joseph, à 7 nœuds. Avec Pie XII, il sera proposé comme modèle aux jeunes époux chrétiens (1940-1942), puis aux hommes de l'action catholique (1945) et, enfin, aux ouvriers (1955).

Dans le Namurois, son culte est lancé au XVII<sup>e</sup> s. par les Carmes qui ont un couvent au désert de Marlagne (1619/1620) et ouvrent, en ville (1627) l'actuelle église Saint-Joseph. Les Carmélites suivront en 1673. Les Jésuites de Saint-Loup (1645) développent le culte de St Joseph (et de la Sainte Famille), invoqué pêle-mêle pour la guérison des enfants malingres et les *mauvais fils*, héritiers de l'Enfant Prodigue de l'Evangile.



### 3. Représentation

Celle du Moyen Age finissant est dans la ligne de cette description d'Eustache Deschamps :

*En Egypte s'en est allé  
Tout lassé et troussé  
d'une cotte et d'un baril  
vieil, usé  
c'est Joseph le rassotté.*

Le personnage n'est guère engageant.

Sa représentation embellira depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Il sera rajeuni, tenant à la main un bâton fleuri qui, d'après la légende, le désigna, au milieu d'autres prétendants, comme le fiancé de la Vierge. Puis, ce bâton devient une tige de lys, symbole de sa chasteté.

Ailleurs, il tient l'Enfant Jésus par la main et le guide comme le ferait un bon père. Mais c'est la représentation du groupe de la Sainte Famille, Marie et Joseph entourant Jésus enfant, qui va se répandre, au XIX<sup>e</sup> s. surtout, tant dans la statuaire d'église que dans celles des potales-chapelles ou des familles.

## 33. Laurent - 10 août

### 1. Vie ou légende

Sa vie est en très grande partie légendaire : il aurait été martyr à Rome, vers 258. Diacre, il est dépositaire des trésors de l'Eglise. L'empereur Décius veut les ravir et, obtus, ne comprend pas les paroles de Laurent : «les trésors de l'Eglise, ce sont les pauvres». Aussi, le fait-il périr sur un gril.



### 2. Culte et patronage

A cause de son supplice, il devient le patron des cuisiniers et des rôtisseurs.

Comme il a été brûlé, il guérit aussi de toutes les maladies qui donnent un sentiment de brûlure ou de fièvre, comme une maladie de la peau, assimilable à la petite vérole: les *pokètes Saint-Laurin* (une «pokète» est une boursouflure de la peau, qui crève ensuite).

Il guérit aussi du zona, parfois appelé *le gril Saint-Laurent*. Il ne refuse pas non plus de s'occuper de la fièvre qui rend le malade *brûlant*, ni de l'impétigo, ni même du lumbago.

Au jour de sa fête, on évitait d'allumer du feu dans les maisons pour que les habitants ne contractent pas ensuite des maladies à *brûlures*.

### 3. Représentation

Il est figuré en diacre avec son gril.

## 34. Louis Grignion (de Montfort)

### 1. Vie

Il est né, en 1673, à Montfort (d'où son nom complet), au diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui Rennes. Il fait de bonnes études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Prêtre, il se sent poussé à évangéliser les pauvres qu'il a déjà beaucoup fréquentés durant sa période de formation, en donnant des instructions religieuses aux domestiques ou en se mêlant aux mendians. Son idéal, c'est un apostolat mobile, à la campagne : «aller de paroisse en paroisse, faire le catéchisme aux pauvres paysans». Mais sa mise en œuvre va lui susciter bien des déboires. C'est que le personnage a de quoi surprendre : un grand nez busqué, des yeux qui dévisagent et sondent ses interlocuteurs, une parole abondante, terrible ou joyeuse mais qui peut se faire chantante, car il aime les effets contrastés qui frappent le populaire. Et son accoutrement ! Une soutane en loques, un énorme rosaire lui ceinturant les reins, un bâton à la main, surmonté d'une croix ou d'une statuette de la Vierge (sa grande dévotion), un sac au dos qui contient sa Bible, son breviaire, quelques ouvrages pieux, des recueils de cantiques composés par lui. Et il chante :

*C'est fait, je cours par le monde*

*J'ai pris une humeur vagabonde*

*Pour sauver mon pauvre prochain.*

Il ne passe certes pas inaperçu. Ses «missions» non plus. Il prêche partout dans les églises, dans les champs, à l'orée des bois, dans les granges, et à tous : aux paysans, aux paysannes, à leurs enfants, aux soldats aussi, car il se dépense dans l'Ouest de la France où il y a pas mal de garnisons.

Il a un sens extraordinaire de la mise en scène pour le public populaire, notamment dans les processions qui, lors des *desmissions*, scandent tous les jours de la semaine et où figurent des orphéons tonitruants pleins de bonne volonté sinon de talent, des racleurs de violon récemment convertis et, outre le commun des fidèles, des pénitents encapuchonnés qui se flagellent avec des cordes à nœuds ou munies de petites pointes de fer. Tout cela au son de cantiques de style populaire, chantés sur des airs profanes, mais bien connus de ses auditeurs et que Louis Grignion a composés : on lui attribue 20.000 vers.

L'apogée de sa mission est la plantation d'une énorme croix en un lieu élevé pour commémorer le repentir de ceux qui ont bien vécu la *mission*.

Evidemment, ces manifestations bruyantes et quelque peu ostentatoires ne plaisent ni à tous les prêtres, ni aux évêques. Et la vie de Louis Grignion apparaît comme une sorte d'errance, mais c'est un homme dont la foi ne se décourage jamais : chassé d'un lieu, il ira s'exprimer dans un autre. Il meut épaisé, à 43 ans, en 1716.

### 2. Culte

Toujours allant, Louis Grignion trouve encore le temps de jeter les bases de quelques congrégations qui se dévelop-



**2<sup>me</sup> PARTIE 113**  
**CHAPITRE 3**

peront surtout après sa mort et assureront sa célébrité : les Filles de la Sagesse, vouées aux pauvres, aux marginaux et aux malades parmi les plus abandonnés, et aussi aux enfants sourds, muets et aveugles; la Compagnie de Marie (en réplique de nom à la Compagnie de Jésus, car Louis Grignion eut beaucoup d'amis et de conseillers jésuites); les Frères de Saint-Gabriel, à l'origine liés à la Compagnie de Marie, mais devenus autonomes en 1842 ; ce sont surtout des éducateurs voués aux enfants déshérités : orphelins, sourds-muets, aveugles, aveugles-sourds-muets.

Toutes ces congrégations feront la renommée posthume de Louis Grignion. Il a vraiment lancé les *missions populaires*. Elles seront multipliées au XIX<sup>e</sup> s., et elles auront un impact direct sur la foi populaire, la dévotion à la Vierge et aux saints, particulièrement dans le monde rural, celui de nos potales et chapelles.

### 3. Représentation

Louis Grignion est figuré en marcheur de Dieu, portant soutane et brandissant le crucifix comme il avait coutume de le faire.

## 35. Marcou(l) - 1er mai

### 1. Vie

Il est mal connu. Il s'agit d'un abbé bénédictin originaire de Bayeux et mort à Nant, au diocèse de Coutances, vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle.

En 906, ses reliques sont transférées au monastère de Corbeny, diocèse de Laon, et dépendant de celui de Saint-Remy à Reims.

### 2. Culte

Sa célébrité lui vient du fait qu'il guérit du *mal royal* ou *mal de saint Marcou* (ou *Marcoul*), c'est-à-dire les scrofules ou écrouelles qui se logent dans les glandes du cou d'où son patronage, résultant d'un jeu de mots : *Marcou guérit du cou*. Ce mal est appelé *mal royal* car la tradition attribuait aux rois de France le privilège de guérir les écrouelles, au retour de leur sacre à Reims.

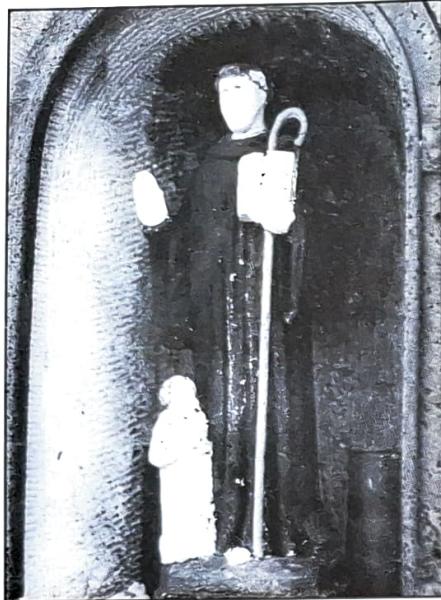
A Corbeny, les malades attendaient le roi qui leur imposait les mains en disant :

*Le roi te touche  
Dieu te guérit (ou te guérisse).*

St Marcou s'annexe aussi la guérison des goitres et, dans la foulée, celle de la rage ou des piqûres venimeuses. Le plantain ou herbe de Saint-Marcou peut aussi soulager les malades.

### 3. Représentation

Marcou est représenté en abbé bénédictin, avec la crosse. A ses pieds, un malade l'implore. Sur des drapelets de pèlerinage, le roi de France est agenouillé devant lui.



## 36. Marguerite d'Antioche - 22 juillet

### 1. Vie ou légende

Native d'Antioche de Pisidie, Marguerite est dotée d'une légende très riche en épisodes.

Elle aurait été la fille d'un prêtre idolâtre qui, furieux de la voir devenir chrétienne, l'envoie garder des moutons, ce que Marguerite fait avec la plus grande simplicité.

Hélas, une triste destinée l'attend dans cette occupation innocente : le préfet Olibrius qui passe par là, tombe amoureux d'elle mais, déjà vouée au Christ, elle refuse tout net ses propositions. Et l'enchaînement fatal commence : elle subit des interrogatoires répétés qui lui permettent de faire à son juge plusieurs exposés, amples, sur la doctrine chrétienne. Des interrogatoires, elle tombe dans les supplices : flagellations, lacerations avec des ongles de fer, etc... dont, bien entendu, elle se tire sans problème.

Le diable même s'y met et, sous la forme d'un dragon enflammé, il tente de la dévorer, mais d'un signe de croix, elle le fait crever par le milieu. Et comme d'habitude dans les récits de ce type, Marguerite finira décapitée.

### 2. Culte et patronage

La représentation de Marguerite accostée du dragon est mal interprétée par la piété populaire qui s'imagine qu'elle sort du dragon qu'elle confond avec la *gueule d'enfer* béante pour accueillir les damnés, que l'on voit au tympan des églises ou sur des peintures.

Marguerite devient donc tout naturellement la patronne des femmes enceintes en vue de leur heureuse délivrance, si elles portent la *ceinture de Sainte-Marguerite*.

Elle est aussi invoquée contre les hémorragies en général à cause d'un jeu de mots sur son nom : Marguerite signifie *perle* en latin (*margarita*). Or, les perles jouissaient d'une réputation d'hémostatique.

Comme elle eut affaires avec un dragon, elle est aussi priée contre les cataclysmes naturels (inondations, tempêtes, etc...) attribuées au dragon d'après l'Apocalypse.

### 3. Représentation

Marguerite est représentée soit sortant du dragon, soit à côté de lui qui commence à happer le pan de sa robe. Ainsi, elle ne peut être confondue avec Ste Marthe qui, elle, tient un dragon en laisse : *la Tarasque*.





## 37. Martin de Tours - 11 novembre

### 1. Vie

Il naît en 317/326 et meurt en 397. D'abord officier, en garnison à Amiens, il se convertit au christianisme, devient moine et fonde Ligugé, près de Tours, dont il est évêque en 370. C'est l'exemple même, à la fois de l'évangélisateur et du moine, actif à déraciner les cultes païens et à planter des centres durables de christianisation.

Il aura sur ces deux plans, surtout sur le second, une extraordinaire renommée. On dira de lui «partout où le Christ est connu, Martin est honoré».

### 2. Culte et patronage

Son culte sera lancé par les moines. St Martin est surtout connu par l'épisode fameux où il partage son manteau d'officier avec un pauvre qui n'est autre que le Christ.

Le récit, symbolique sans doute, influence directement le patronage qu'on lui attribue ensuite sur les tailleur, les fourreurs, les drapiers, les corroyeurs (car son humilité est telle qu'il cire lui-même les bottes de son ordonnance) et, bien entendu, sur les mendiants.

Cavalier, il protège les chevaux et, sans rancune, les oies qui l'avaient dénoncé à des poursuivants en criant «il est là, il est là», ce qui vaut à ces vilaines bêtes, au temps de l'année où passent les oies sauvages, d'être dégustées de bien des manières.

Il est aussi le protecteur de la monarchie française : sa chape (d'où le mot *chapelle* pour désigner le lieu où elle était conservée) est déposée à l'abbaye royale de Saint-Denis, près de Paris, et elle devint le premier drapeau des rois de France.

Grégoire de Tours (538/9-594) assure que la poussière de son tombeau guérissait de la dysenterie.

### 3. Représentation

St Martin est généralement figuré, partageant son manteau : d'abord, à pied, puis à cheval. C'est cette dernière représentation qui l'emportera.

Mais il peut être aussi représenté en évêque, avec, à ses pieds, ces fameuses oies criardes.

## 38. Mort - 15 janvier

### 1. Vie ou légende

St Mort (parfois erronément écrit Maur et alors confondu avec St Maur, disciple de St Benoît de Nursie) est un personnage sans doute historique, mais dont la légende s'est emparée.

Enfant mort-né (d'où son nom : mortuus natus = mort), il est porté par son père de Haillot (Andenne) à l'église Saint-Jean l'Evangéliste à Huy, considérée, si l'on suit la légende, comme un sanctuaire à répit. Mort, ressuscité, est baptisé et survit. Devenu adulte, il se fait d'abord gardien des porcs des chanoinesses d'Andenne, puis charbonnier, c'est-à-dire fabricant de charbon de bois en un lieu boisé près d'Andenne, nommé Saint-Mort-aux-Bois. Après des années de vie obscure, l'ermite Mort meurt définitivement (v. 680 ?). Il est enterré à l'église Saint-Jean l'Evangéliste de Huy, qui prend alors le nom de Saint-Mort. C'est là qu'on fera, en 1624 seulement, l'élévation de ses reliques.



### 2. Culte et patronage

Pourtant, c'est à Haillot, son lieu présumé de naissance, que le culte prend plus d'ampleur. Pour l'accréditer, on lit sous l'autel de sa chapelle :

*L'an 613 de ce lieu*

*St Mort est monté aux cieux.*

On l'y invoque pour la santé des enfants et les pèlerins laissaient en ex-voto des figurines en cire d'enfants ou des membres séparés : bras et jambes. Mais St Mort est aussi prié contre l'apoplexie (qui provoque une mort subite), contre la paralysie, la gravelle, l'hernie, les maux de dents et le reste.

Les gens prélèvent de la terre présumée être celle du tombeau du saint et s'en frottent la partie du corps malade ou douloureuse.

A Bois-de-Villers, on l'invoque pour l'heureuse délivrance des femmes enceintes, par un raisonnement assez simple : on demande à un saint mort-né la faveur de mettre au monde des enfants en bonne santé.

La chapelle, quoique isolée et fermée, reste fréquentée.

### 3. Représentation

*St Mort de Bois-de-Villers* est très curieux. Il s'agit, en fait, d'une statue de St Jean Népomucène figuré de manière classique : prêtre en soutane noire, avec un surplis et une étole, qui sont les vêtements liturgiques du prêtre qui entend la confession.

A la main droite, il tient un crucifix qu'il contemple. C'est la représentation classique de St Jean Népomucène, chanoine régulier de la cathédrale de Prague, né en 1340. Ayant reproché son impiété au roi, celui-ci le fit jeter dans la Moldau (20 mai 1393), la bouche ouverte retenue par une cheville de bois.

La légende assure que le cadavre flotta et émit une lumière; puis, au milieu du XV<sup>e</sup> s., elle ajoute un épisode

**2<sup>me</sup> PARTIE 117**  
**CHAPITRE 3**

frappant l'imagination : St Jean Népomucène serait mort martyr pour avoir refusé de révéler au roi le contenu de la confession de la reine. Il devient donc le patron des confesseurs et celui des ponts. Dans les pays germaniques et en Bohême, il figure sur tous les ponts anciens.

L'image de Bois-de-Villers (signée H. Dewez, Namur et datée de 1844) fait de St Jean Népomucène un St Mort : c'est écrit sur le socle. De plus, il tient en main un livre avec un texte en grec qui se traduit ainsi : «Sous Hérode, roi de Judée, il y avait une vierge très sainte dans la ville de Nazareth, son nom était Marie». Il s'agit d'une citation de l'évangile de Luc, composée de deux passages séparés mais volontairement rapprochés ici. (Lc, 15 : «Il y eut aux jours d'Hérode, roi de Judée...». Lc, 1, 26-27 : «une ville de Galilée du nom de Nazareth... et le nom de la vierge était Marie»).

Moyennant ce nouveau texte, l'ex-Jean-Népomucène, devenu St Mort, reçoit le patronage des femmes enceintes. En effet, le passage complet du texte évangélique relate l'annonciation faite à Marie qu'elle serait la mère du Christ.

La partie droite du socle a été profondément grattée, sans doute pour emporter des parcelles de plâtre à mettre dans un liquide à absorber -type de dévotion déjà attestée au VI<sup>e</sup> siècle.

*La représentation de Haillot* est plus conforme à l'histoire du personnage. St Mort est figuré en robe d'ermite avec, à ses pieds, un porc. Ceci en mémoire du temps où il gardait ceux des nobles chanoinesses d'Andenne. Il est donc invoqué contre les maladies des porcs, mais surtout contre diverses maladies infantiles, l'heureuse délivrance des femmes enceintes et, le livre des intentions et divers ex-voto en font foi, par les jeunes couples dans l'espoir d'avoir des enfants en bonne santé.



### 1. Vie

C'est le saint le plus récent que l'on trouve dans une chapelle ou une potale puisqu'il a été canonisé en 1990. Mais son culte, aujourd'hui en pleine expansion, s'est créé dès après sa mort (1917).

Louis Wiaux naît à Mellet, près de Gosselies, en 1841. Son père est forgeron-aubergiste, sa mère tient une mercerie-épicerie de village. Six enfants, un milieu de braves gens et d'humeur joviale.

Louis est un enfant pieux. Il fait son école primaire à l'école du village, mais, dès ses 11 ans (sans doute après sa communion solennelle qui, alors, dans le peuple, marque l'entrée dans la vie de travail), son père l'emploie dans sa forge. Sa vie paraît toute tracée mais, en 1855, les Frères des Ecoles Chrétaines de St-Jean-Baptiste de la Salle arrivent à Gosselies, appelés par le baron Adolphe Drion. Louis Wiaux fait leur connaissance et demande à ses parents de lui permettre d'être l'un d'eux. Avec leur accord, il entre au noviciat en 1856. Il a 15 ans. A 18 ans, on l'envoie à Malonne, où les Frères ont ouvert une école en 1841. Mutien, c'est son nom de religion, tiendra la classe de 7<sup>e</sup> année.

Comme pédagogue, il échoue, ce qui pose à ses supérieurs le problème de le garder, car que faire d'un Frère des Ecoles Chrétaines qui ne peut tenir une classe ? On le confie alors à un autre Frère qui aura toute autorité sur lui. Il met Mutien aux cours de dessin, puis à ceux de musique où il devient une sorte d'homme-orchestre, enseignant l'harmonium, le piano, le baryton, la contrebasse, au milieu d'une véritable cacophonie où six harmoniums jouent ensemble mais chacun pour soi, quand ce n'est pas douze flûtes en même temps que douze violons raclés.

Avec un héroïsme quotidien, Mutien supporte ces supplices auditifs pendant quelque 50 ans. Aux fêtes de l'école, il joue de la contrebasse et aux entractes, tout en nage et par n'importe quel temps, il va dans la cour surveiller les allées et venues des élèves. Surveillant, c'est là sa seconde charge, hiver comme été, durant de longues heures, il surveille et surveille encore, dans la cour, allant et venant, en disant son chapelet. «C'est le frère qui prie toujours», disent les ouvriers ou les domestiques qui travaillent pour l'école. Ce sont ces simples gens qui ont perçu instinctivement, comme le peut le peuple, toute la force et toute la foi qui émanent de lui. C'est du profond de ces petites gens qui le sentent à leur niveau que va surgir le culte rapide et spontané envers Mutien. Car comme l'écrit Mgr Mathen : «avoir une âme de pauvre fut pour lui un idéal de vie».

### 2. Culte

Dès sa mort, le bruit se répand : «Malonne a perdu un grand saint !». Mort en 1917, il est béatifié en 1970 et canonisé en 1990. Mais les fidèles n'ont pas attendu l'issue des enquêtes diocésaines et romaines. Ils ont fait de lui un saint, dans toute la force du terme, populaire, répondant à des demandes simples et directes comme celle de Georges Thibaut, cheminot de Salzinnes, guéri en trois jours d'un ulcère variqueux :

*Arrivé à Malonne, je m'assis à gauche du tombeau du Serviteur de Dieu, j'ai étendu la jambe malade et j'ai invoqué le Fr. Mutien-Marie en disant : «Je suis de Malonne, j'y ai habité plusieurs années, vous me connaissez bien, vous guérissez les autres, moi, je veux être guéri.»*

C'est la forme même de la piété populaire telle qu'on la voit s'exprimer à travers les siècles.

Un rite très ancien est appliqué à ce nouveau saint : les fidèles frottent sa tête de leurs mains, avec un mouchoir ou avec une bougie qu'ils vont ensuite allumer à un endroit désigné.

### 3. Représentation

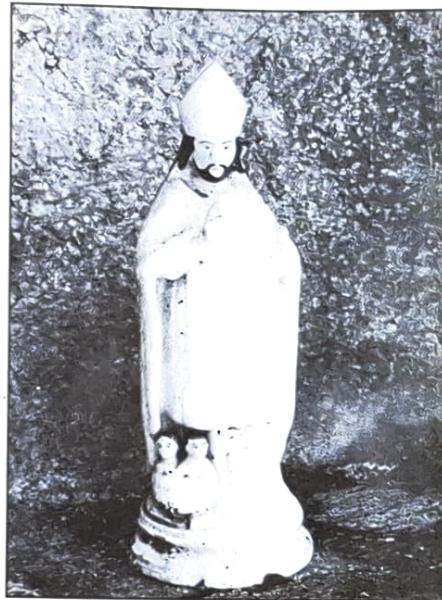
St Mutien-Marie est figuré en Frère des Ecoles Chrétaines, portant la robe noire et le rabat blanc de son Institut.

## 40. Nicolas - 6 décembre

### 1. Vie ou légende

Le récit de sa vie est légendaire. On le représente comme évêque de Myre, en Asie Mineure. Il serait mort en 342.

A son compte, on met bien des miracles qui vont faire sa célébrité. À trois jeunes filles qui vont devoir se prostituer par indigence, il lance trois bourses qui vont leur permettre de faire un heureux mariage. Il sauve des marins en train de périr. Il prouve l'innocence de trois officiers emprisonnés dans une tour et, comme tout le monde le sait, il sort indemnes d'un saloir les trois petits enfants qu'un méchant boucher (mais pourquoi donc ?) y aurait mis.



### 2. Culte et patronage

Il se développe à partir du moment (vers 1087) où ses reliques sont apportées d'Orient à Bari, dans le sud de l'Italie, où la légende se constitue et où le culte se forme.

Or, à ce moment-là, ce sont des seigneurs normands qui occupent l'Italie du Sud et la Sicile; ils vont ramener le culte de Saint-Nicolas vers la Normandie. De là, il s'étendra à l'actuelle Belgique, aux Pays-Bas et à la Lorraine. Il sera encore accru par les pèlerinages qui se développent vers le XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> en direction du sanctuaire de Saint-Michel-au-Mont-Gargan, en Italie du Sud : comme celui-ci est proche de Bari, les pèlerins faisaient le crochet par Bari, d'où ils ramènerent chez eux le culte de Saint-Nicolas.

Son fameux patronage sur les enfants paraît reposer sur une erreur de la piété populaire. St Nicolas était représenté à côté d'une tour tronquée, pour que l'on en voit bien le contenu, d'où sortaient la tête et le buste des trois officiers prisonniers, innocentés par lui. La tour fut prise pour un baquet, et les officiers pour des enfants au saloir. Et voilà lancée une nouvelle légende avec la belle complainte

*Il était trois petits enfants  
qui s'en allaient glaner aux champs...*

et le bonheur de tous les enfants remerciant St Nicolas au matin du 6 décembre...

Que l'historien donc se contente de chanter comme tout le monde :

*O grand St Nicolas, patron des écoliers...*

Patron des écoliers, St Nicolas l'est aussi des filles à marier, des marins, des charpentiers de bateaux, des navigateurs sur rivières (les *naiveurs*), des marchands, (beaucoup de nos vieilles villes marchandes ont, pour ce motif, une église Saint-Nicolas), des prisonniers en souvenir des trois officiers.

Et, dans le pays de Charleroi, des verriers. Voici pourquoi : au XIX<sup>e</sup> s., beaucoup d'enfants (à partir de 6 ou 7 ans) travaillaient durement en usine où ils accompagnaient leurs pères; au jour de la Saint-Nicolas, pour que ces enfants-ouvriers (*les gamins*) aient aussi leur fête, les pères leur fabriquaient des jouets en verre filé qui étaient conservés dans les familles.

### 3. Représentation

St Nicolas est représenté en évêque avec, à ses pieds, le baquet aux trois petits enfants, récit qui a le plus frappé, par son contenu émotionnel, la piété populaire.

## 41. Philomène - 5 juillet ou 29 novembre

### 1. Vie ou légende

C'est un saint imaginaire. En 1802, à Rome, dans les catacombes de Priscille, on découvre une tombe chrétienne

LUMENA PAX TECUM FI

2      3      4      1

On s'imagine que les tuiles ont été interverties et on rétablit l'ordre initial supposé, ce qui donne :

PAX TECUM FILUMENA

*La paix soit avec toi, Philomène*

Et l'inscription des tuiles (en fait, de remploi) est pris pour la dédicace à une martyre. Il s'agit en réalité d'une simple chrétienne, morte au V<sup>e</sup> siècle.

En 1805, un prêtre de Mugnano emporte, à Naples, les *reliquies* de cette prétendue martyre dont on ne sait rien. Heureusement, une visionnaire napolitaine reçoit révélation que Philomène aurait été martyrisée sous Dioclétien : d'abord, jetée dans le Tibre avec une lourde ancre au cou et, comme elle surnage, percée de flèches.

Le saint curé d'Ars (Jean-Marie Vianney) (1786-1859) se procure de ses reliques auxquelles il attribue des miracles. Sa célébrité rejaillit sur Philomène.

### 2. Culte et patronage

Ste Philomène passe pour soulager les âmes du purgatoire.

### 3. Représentation

Une jeune fille avec la palme du martyre et les instruments de son supplice : une ancre et trois flèches.



## 42. Pierre, Apôtre - 29 juin

### 1. Vie

Fils d'un patron pêcheur, pêcheur lui-même comme son frère André, il suit le Christ (Mc, 1, 16) dans sa prédication. Son surnom araméen est Kepha qui, transcrit en grec, donne Kephas (= pierre) et, en latin, Petrus. D'où le jeu de mots «Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise» (Mt 16, 13-18).

Effectivement, il reçoit du Christ la mission d'être celui qui affermit ses frères dans la foi, ce qui ne l'empêchera pas de trahir son maître, lors de l'arrestation de ce dernier, pour ensuite s'en repentir amèrement.

Tempérament fougueux, spontané mais plein d'imprévu, tel apparaît Pierre à travers le récit évangélique.

Venu à Rome, il donnera le témoignage du sang (v. 64). Il sera considéré comme le fondateur de l'Eglise qui est à Rome, et plus tard, comme le premier des papes.



### 2. Culte et patronage

Sa mission particulière et la première place que le Christ lui confie vont faire sa célébrité et développer son culte très rapidement. Celui-ci croîtra encore au fur et à mesure que la papauté développera son autorité sur l'ensemble des Eglises particulières.

L'apogée du culte de St Pierre se situera vers la fin du XIX<sup>e</sup> s., quand l'inaffabilité du pape, en matière de foi, sera proclamée au premier Concile du Vatican (1870) et, simultanément, quand le *pontife et roi* perdra ses Etats et verra croître d'autant son autorité spirituelle.

St Pierre est tout naturellement le patron des pêcheurs, mais aussi des prisonniers, car il fut miraculeusement délivré de son cachot par un ange : c'est la fête de Saint-Pierre-aux-liens, le 1er août.

A Florennes, a lieu la Marche militaire de Saint-Pierre, qui date de 1825 et remplace le tour Saint-Jean-Baptiste supprimé avec l'arrivée des Français dans nos régions (1794).

### 3. Représentation

St Pierre est traditionnellement représenté avec les énormes clés des cieux en mémoire de la parole du Christ :

*Je te donnerai les clés du royaume des Cieux, quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les Cieux pour lié et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les Cieux pour délié* (Mt 16, 19-20).

A côté de lui, on voit souvent un coq : celui qui chanta après qu'il eut, par trois fois, trahi son maître.

## 43. Quentin - 31 octobre

### 1. Vie ou légende

Le récit de sa vie est légendaire. Il serait venu de Rome, v. 300, pour évangéliser la région de St-Quentin (le Vermanois).

Sa légende raconte que, parce que chrétien, il subit à Amiens divers supplices : on lui enfonça dans le crâne des broches rougies au feu, puis on le décapita et, lesté d'une ancre, on le jeta dans la Somme.

Après 55 ans, grâce à une aveugle, on découvrit son corps -et sa tête- flottant sur l'eau. Il fut enterré à Saint-Quentin, car son corps, devenu excessivement lourd, ne put être déplacé.

### 2. Culte et patronage

Tout naturellement, à cause du miracle de sa flottaison sur l'eau, on l'invoque contre l'hydropsie et contre la coqueluche à cause d'un jeu de mots en wallon: Quentin ou Quintin est rapproché de la *quîntouss*, qui s'appelle d'ailleurs le *mal de saint Quentin*. Il y avait, à Lives-sur-Meuse, une fontaine miraculeuse sous son patronage.

### 3. Représentation

Il est figuré avec des clous dans la tête, ou assis sur une chaise de torture, fixé par quatre clous.

Il est aussi représenté en diacre, vêtu de la dalmatique ou en soldat romain.



## 44. Quirin - 30 mars

### 1. Vie ou légende

Encore une vie légendaire : Quirin, tribun romain, se convertit au christianisme, ce qui fit enrager le juge Aurélien, son bienfaiteur. Aussi, sans désemparer, celui-ci fit arracher sa langue pour l'empêcher de faire de la propagande chrétienne. Puis, on le suspendit à un chevalet, on lui coupa les mains et les pieds et, enfin, on le décapita.

### 2. Culte et patronage

Ses reliques sont envoyées, v. 1050, par le pape Léon IX à sa sœur Gèga, abbesse d'un monastère à Neuss, sur le Rhin. Or, Neuss, faisant partie -comme le diocèse de Liège- de la province ecclésiastique de Cologne, le culte de Saint-Quirin se répandit dans nos régions.

Au XV<sup>e</sup> s., il fera partie des 14 saints auxiliaires, les guérisseurs par excellence.

St Quirin, dont un lieu important du culte est Leernes (Hainaut), est invoqué contre les ulcères, les maladies de peau en général (*le mal de saint-Quirin*) et même la peste bubonique, à cause des bubons qui en sont un des symptômes.

### 3. Représentation

Il est figuré soit en officier romain, avec lance et bouclier (dont les boules représentent les écrouelles), soit en évêque ce qu'il ne fut jamais.



**2<sup>ème</sup> PARTIE 123**  
**CHAPITRE 3**



*L'eau de la fontaine est bénite et l'on peut emporter un morceau de cordon pour s'en ceindre la taille.*

## 45. Rita de Cascia - 22 mai

### 1 Vie

Après avoir vécu, pendant 18 ans, une vie matrimoniale pénible avec un mari brutal, elle le perd ainsi que ses deux fils. Elle peut alors entrer chez les Augustines de Cascia où elle subit d'autres épreuves de la part de ses consœurs. Mais elle les supporte avec une grande patience.

Dévote à l'humanité du Christ dans sa Passion, elle obtient de lui d'avoir sur le front, le stigmate d'une épine qui dégage une odeur insupportable aux autres religieuses, mais qui ne décourage pas les malades qu'elle réconforte ou guérit. Après une existence de douleurs (v. 1381-1447), elle meurt dans son couvent.

Dix ans après, on exhume son corps, car il fait des miracles. Mais sa biographie ne sera écrite qu'en 1610 par un religieux, Fra Cavallucci. Celui-ci se borne à enregistrer avec crédulité, toutes les légendes qui courrent déjà. En 1626, elle est béatifiée : elle a déjà 216 miracles à son actif. Elle ne sera canonisée qu'en 1900.

### 2. Culte et patronage

Son culte chez nous est récent : il sera introduit à Bouge, en 1935, par les Augustins, qui feront la publicité de Ste Rita présentée comme la *sainte de l'impossible* ou des *causes désespérées*, ce qui assure naturellement son succès auprès d'un vaste public. On l'invoque aussi contre la petite vérole, en référence à sa blessure au front.

### 3. Représentation

Ste Rita est figurée en religieuse avec, au front, le stigmate de l'épine. Elle fixe avec dévotion le crucifix qu'elle tient dans les mains.



## 46. Roch - 16 août

### 1. Vie ou légende

Sa vie comporte de nombreux traits historiques, mais la légende s'en est mêlée et c'est ce qui fera sa célébrité.

Orphelin, il décide de se faire pèlerin. C'est le temps des grands pèlerinages comme St-Gilles-du-Gard, St-Jacques de Compostelle, Jérusalem et, bien entendu, Rome. C'est ce dernier que choisit Roch. La vie du pèlerin est rude, pleine de dangers et vouée à la mendicité.

A Rome, où la peste a éclaté, il a l'occasion de se dévouer aux nombreuses victimes et il contracte le mal. Il remonte vers le Nord pour rentrer chez lui. A Plaisance, il séjourne dans un hôpital, mais les cris que lui arrache la douleur l'en font chasser. Il se réfugie alors dans une forêt, abandonné de tous; mais Dieu fait jaillir une source où Roch se désaltère et se lave.

Chaque jour, le chien d'un seigneur voisin dérobe un petit pain pour l'apporter à Roch qui, réconforté et soigné par un ange, guérit. Il se retrouve à Montpellier, dont son oncle est gouverneur. Il n'est reconnu par personne et ne se fait d'ailleurs pas reconnaître. Pris pour un espion, on le jette dans un cul-de-basse fosse où il croupit 5 ans et meurt de misère (v. 1327).

A son chevet, on trouve une planchette, réputée d'origine céleste, et où on lit: *ceux qui frappés de la peste auront recours à l'intercession de St Roch seront délivrés de cette cruelle maladie*. Rien de plus clair. Entre-temps, Roch a été enterré dans une église spécialement construite : le culte local et régional démarre.

### 2. Culte et patronage

Très vite, St Roch a l'occasion de montrer son pouvoir: en 1414, à Constance où un Concile est réuni, la peste se déclare. Les évêques songent à fuir, quand un jeune Allemand, qui connaît la réputation de Roch à Montpellier, conseille de le prier et la peste disparaît. Rentrés chez eux, les évêques répandent son culte dans leurs diocèses.

En 1485, de pieux pèlerins assurent avoir dérobé à Montpellier, pour la bonne cause naturellement, une partie de ses reliques qu'ils amènent à Venise, ville particulièrement exposée à la peste, par le brassage de population que son port international favorise.

Son culte va s'amplifier grâce aux nombreuses confréries qui portent son nom et dont les membres s'engagent à soigner les malades lors des épidémies.

Il va prendre un nouvel essor au XIV<sup>e</sup> s., d'abord, avec la *peste noire* qui tue un Européen sur quatre, puis, au XVII<sup>e</sup> s., avec les épidémies de peste et, au XIX<sup>e</sup> s., avec celles de choléra, en 1832 et 1853, qui feront respectivement 100.000 et 150.000 victimes en France, et celle de variole en 1870-71, qui fera mourir de 400.000 à 500.000 personnes.

En un temps où l'espérance de vie est de quelque 46 ans, avec une mortalité infantile de 50% avant l'âge de 10 ans, on



### 2<sup>me</sup> PARTIE 125 CHAPITRE 3

conçoit combien le culte de St Roch est resté important : en témoignent nos nombreuses potales du XIX<sup>e</sup> s. qui lui sont consacrées.

Après la guerre de 1914-18, Roch sera encore invoqué lors de la très grave épidémie de paratyphus, connue sous le nom de *grippe espagnole* et qui tuera, en Europe, des millions de gens.

Par un jeu de mots sur son nom : *Roch-Roc*, notre saint devient encore le patron des carriers et des paveurs.

### 3. Représentation

C'est l'épisode pathétique de St Roch pestiféré et abandonné qui a le plus frappé l'imagination populaire.

Il est représenté en pèlerin avec les insignes habituels : l'ample pèlerine à vaste collet, la gourde, le bourdon et le grand chapeau à larges bords avec la figurine du «romieu» (celui a pérégriné à Rome), les deux clés de St Pierre, en sautoir. Mais, sur certaines figurines, St Roch porte -erronément- les coquilles des pèlerins de St Jacques de Compostelle, tant la célébrité de ce sanctuaire est grande et que le seul mot de *pèlerin* évoque.

Il est le saint à la cuisse droite découverte. Du doigt, il indique le bubon de la peste que, parfois, un ange soigne. A ses pieds, le fameux chien secourable qui est passé en proverbe : «C'est St Roch et son chien» pour désigner deux inséparables, avec la nuance que l'un suit l'autre, comme dans cet autre proverbe «Qui voit St Roch voit bientôt son chien». Car il est très présent, ce chien, avec son petit pain rond que l'on appelait au Moyen-Age, un pain *créné*, c'est-à-dire marqué d'un cran, d'une entaille légère en son milieu. Et que nous, Wallons, appelons un *pistolet*, petit pain rond croustillant à merveille.

## 47. Rolende - 13 mai

### 1. Vie et légende

Sa légende est une sorte de roman bien propre à émouvoir la sensibilité populaire : Rolende, fille d'un roi des Lombards, Didier, s'enfuit de la Cour pour échapper à un prétendant-roi d'Irlande -à qui son père veut la marier. Car Rolende s'est déjà promise au Christ. Elle tente de gagner Cologne pour s'agrger à une communauté de onze mille vierges dont elle a entendu parler. Elle fait route avec trois serviteurs mais, épuisée, elle meurt dans une métairie à Villers-Poterie, sans pouvoir atteindre Fosses où elle voulait s'arrêter. Dès après sa mort, elle guérit un aveugle, et les chrétiens de Gerpinnes, curé en tête, viennent prendre son corps pour le déposer dans leur église.

Là, le culte va s'organiser à partir de l'élévation des reliques, en 1103, et leur dépose dans une châsse. C'est peut-être à cette occasion même, ou plus tard, au XII<sup>e</sup> s., que la vie de Rolende fut écrite, probablement par un chanoine de Fosses, car cette collégiale y est citée deux fois : la première comme étape dans le voyage de Rolende; la seconde à propos de dons que la mère de Rolende, en visite au tombeau de sa fille, y aurait faits.

La tradition populaire va encore compliquer les choses en imaginant un second prétendant de Rolende : soit Oger, qui est un serviteur de Rolende et qui, après sa mort, se fera, par désespoir, ermite à Hanzinne, village voisin de Gerpinnes; soit un noble seigneur poussé, lui aussi par le refus de Rolende, à se faire ermite.

Ce roman d'amour à multiples épisodes continue à se concrétiser lors du Tour annuel de Ste-Rolende : quand ses reliques parviennent sur le territoire d'Hanzinne, les porteurs de la châsse d'Oger miment une poursuite (infructueuse). Après quoi, Rolende rentre à Gerpinnes et Oger à Hanzinne.

### 2. Culte et patronage

Le culte de la sainte dépend de la vie du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s., complétée par des récits de miracles dus au curé Crespin Paradis, curé de Gerpinnes (1620).

Sur son mausolée, reconstruit après l'incendie de l'église, en 1545, on a mentionné clairement pour quels maux invoquer Ste Rolende.

*Ste Rolende, fille du très grand Didier, roi de la Gaule,*

*Mes ossements reposent ici.*

*Je guéris la rétention d'urine (les « pierres ») par la grâce de Dieu, la hernie (la « rupture »), la cécité, outre les autres maux.*

Une confrérie antérieure au XVI<sup>e</sup> s. et le Tour de Ste-Rolende d'avant 1413 (car une bulle de Jean XXIII -celui qui régna de 1410 à 1415 et fut ensuite déclaré anti-pape-, en modifiant alors sa date, la signale comme une antique coutume) vont contribuer à assurer la renommée de Rolende.

Son culte, relancé par la création d'une nouvelle châsse en 1599, sera exporté, en 1630, de Namur à Liège, par les Bénédictines de la Paix Notre-Dame qui y essaient.

### 3. Représentation

Sur son mausolée, Rolende est représentée en princesse couronnée, avec les armes de France. Dans la main droite, elle tient un livre de prières ouvert; dans la gauche, la palme du martyre quoiqu'elle n'ait été victime que d'une fatigue excessive.

Ses autres représentations mettent toutes en évidence son aspect de princesse richement vêtue avec son surnom de *Vierge Royale*.



## 48. Rose de Lima - 30 août

### 1. Vie ou légende

Rose de Lima (1586-1617) est une Indienne, du Pérou, tertiaire dominicaine. Par mortification, elle porte une couronne d'épines et dort sur du verre pilé, ce qui lui vaudra la visite de l'Enfant Jésus qui la couronnera de roses.

### 2. Culte et patronage

Ste Rose de Lima est la première sainte du Nouveau Monde. Son culte est pris en main par les Dominicains et popularisé d'abord dans leurs églises, puis, dans d'autres, en même temps que la dévotion au Rosaire, qui prend une extension extraordinaire à partir de 1571, année de la victoire de Lépante sur les Turcs, qui fut attribuée à l'intervention de la Vierge sur la prière de St Pie V, un Dominicain.

Sculptures et peintures montrent donc Notre-Dame donnant le Rosaire à St Dominique et à Ste Rose de Lima, couronnée de roses.

La notoriété de la dévotion au Rosaire à qui l'on associe Rose de Lima, va, par un jeu de mots, faire d'elle la patronne de ceux qui souffrent de la *rose*, c'est-à-dire de l'érysipèle, qui laisse sur la peau des traces rondes et rosées.

### 3. Représentation

En religieuse dominicaine, couronnée de roses et tenant un rosaire, partie d'un groupe comprenant, en outre, N.-D. du Rosaire et St Dominique. Je n'ai pas trouvé de Ste Rose de Lima isolée.



## 49. Sébastien - 20 janvier

### 1. Vie ou légende

Le récit de sa vie est légendaire. Il aurait été un capitaine de la garde de l'empereur Dioclétien. Celui-ci, apprenant qu'il est chrétien, le fait cribler de flèches. Mais les archers n'étant pas des plus adroits, il en réchappe. Guéri, il se présente devant Dioclétien pour lui reprocher de persécuter les chrétiens. Furieux, l'empereur le fait flageller, puis achever à coups de bâton. Son corps est jeté à l'égout. Tout ceci est censé se passer vers 258.

### 2. Culte et patronage

Tout naturellement, il devient le patron des archers et même des arbalétriers dont les compagnies se développent dans nos villes de la fin du Moyen Age. Il protège aussi les tapissiers à cause des grandes aiguilles, ressemblant à des flèches et grâce auxquelles ils fixent les tapisseries aux murs.

Mais il est surtout invoqué contre la peste, dont les ravages sont comparés aux flèches qu'enverrait un Dieu irrité : «les flèches de Dieu en moi sont plantées» (Job, 6, 4), «le Très Haut décocha des flèches et mit en fuite» (Ps 17, 15).

En 680, on attribue à l'intervention de St Sébastien la cessation de la peste qui ravage alors Rome.

Dans la foi populaire, c'est bien comme protecteur contre la peste qu'il est invoqué, et sa célébrité croît avec la *Grande Peste* qui, au milieu du XIV<sup>e</sup> s., frappe l'Europe et tue un quart de ses habitants.

### 3. Représentation

Les œuvres d'art qui lui sont consacrées vont surtout se multiplier à partir des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s. et, plus particulièrement, chez les peintres italiens de la Renaissance. Le martyre de St Sébastien est pour eux l'occasion -en y ajoutant le piment ambigu de la souffrance- de représenter un nu dans la tradition gréco-romaine.

Nos St Sébastien, issus de l'art populaire ont, eux, de la robustesse et ils s'écartent généralement de la mièvrerie.



## 50. Stamp - 6 août

### 1. Vie ou légende

Au point de départ, il faut savoir quel personnage se cache derrière ce saint invoqué à Anhée et dont le nom en wallon : *stampé* (abrégé en *stamp*) signifie «être campé sur ses jambes». En vieux français du XII<sup>e</sup> s., estamper, c'est manquer le pas, piétiner; on voit bien le sens de *se tenir debout*, à rapprocher du terme wallon *stamper*.

St Stamp, toujours figuré en évêque, a été identifié avec:

\* St Pothin, évêque de Lyon, martyr en 177 et dont la fête est le 2 juin;

\* St Stapin, évêque de Carcassonne au VII<sup>e</sup> s. (v. 683 ?), dont le nom est probablement une déformation de Stephanus: Etienne, un évêque authentique de cette époque-là. St Stapin est invoqué contre la goutte et pour la guérison des podagres en général. Sa fête est le 6 août.



L'identification de St Stamp d'Anhée avec St Stapin est déjà admise comme probable par les Bollandistes en 1735 (*Acta Sanctorum*, Août, t. II). Pour moi, c'est la plus vraisemblable du simple point de vue de la proximité des deux termes Stamp et Stapin. Mais de plus la notoriété de St Stapin dans les régions du Nord -alors que c'est un méridional- est bien davantage attestée que celle de St Pothin.

### 2. Culte

Le culte de St Stapin est notoire, dès le XII<sup>e</sup> s., dans le diocèse de Carcassonne, à partir d'une vie légendaire. Mais, c'est surtout au XVII<sup>e</sup> s. qu'il s'est ranimé fortement dans le diocèse de Carcassonne : on cite une *chronique des évêques*, appuyée sur un ancien catalogue de 1552.

Et le culte s'étend : à Dourgnes (son lieu présumé de naissance), un pèlerinage est attesté avant 1629, à Carcassonne (avant 1663), à Lyon (avant 1661) avec une confrérie d'hommes et de femmes, à la chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon (v. 1660). Un ouvrage sur St Stapin paraît à Milan en 1681; un autre à Palerme en 1695 -ce qui indique un saint déjà célèbre. Dans les régions du Nord, une prière à St Stapin est imprimée à Lille en 1671. St Stamp est invoqué à Anhée, dès 1689 au plus tard, traditionnellement par les mères pour que leurs enfants se tiennent bien debout. Nous le savons par le témoignage des Jésuites en pèlerinage de Namur vers N.-D. de Foy, sanctuaire lancé par eux (v. 1620). Ils rencontrent des pèlerins de St Stamp, à sa vieille chapelle d'Anhée, identifiée par M. Closset comme se trouvant au coude de la rue Ste Barbe et de la rue des Fusillés, c'est-à-dire dans le Anhée primitif proche de la Meuse. Cette chapelle est desservie par les Cisterciens de Moulins qui y disent une messe tous les vendredis.

Déjà en 1662, à la requête de l'évêque de Namur, une information sur le culte estimé entaché de superstitions avait eu lieu. Les Jésuites de 1689 trouvent donc un pèlerinage déjà ancien.

En 1794, la statue est cachée à Senenne, paroisse de Anhée et rendue, v. 1802/1804 (la période du Concordat) à

### 2<sup>me</sup> PARTIE 129 CHAPITRE 3

l'église de Senenne. En 1846, elle est transférée à la nouvelle église d'Anhée et placée dans le porche, mais la présence de bruyants bébés et de leurs mères importune. Aussi, St Stamp est-il transféré dans un lieu où les dévots ne seront pas une cause de gêne : le cimetière, dans une chapelle construite par le Général de Villiers et sépulture des Beauchan, bienfaiteurs de la nouvelle paroisse.

C'est sans doute par des prières imprimées ou des gravures, qu'aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s. le culte de Saint-Stamp s'est répandu au loin. Un exemple typique : autour de 1789, l'abbaye cistercienne d'Alcobaça, au Portugal, possédait une gravure de St Stapin, intitulé patron des podagres, réalisée à Augsbourg, en Allemagne, par Joseph-Sébastien Klauber (1710-1768) vers 1740, avec toutes les caractéristiques du baroque augsbourgeois. Cette gravure fait partie d'un ensemble de 360 planches : *Annus Sanctorum*, l'année des saints. St Stapin (notre Stamp) est présenté dans un décor d'ex-voto de jambes et de bêquilles.

Du soulagement des podagres à la guérison des enfants marchant difficilement, il n'y a qu'un pas à franchir. Nul doute que St Stamp ne l'ait fait et ne continue à le faire, car son culte reste vivant à Anhée : les ex-voto (souliers d'enfants dans sa chapelle) le prouvent. Depuis 1883, un second lieu de culte existe à Moralmé.

### 3. Représentation

Il est figuré en évêque, assis, mitré, croisé et bénissant. A Anhée, il n'a aucun attribut particulier, sinon à ses pieds une sorte de tabouret incliné, en forme de boîte, que l'on trouvait chez les marchands de chaussures et sur lequel les clients posaient leurs pieds pour les essayages. L'attribut d'Anhée fait songer à une boîte de cireur de chaussures professionnel. Le lien de cet attribut avec les pieds (domaine de St Stamp) est clair.

## 51. Thérèse de l'Enfant-Jésus - 3 octobre

### 1. Vie

Son existence est d'une grande simplicité. Thérèse Martin, originaire de Lisieux en Normandie, entre au carmel de cette ville à l'âge de 15 ans (1888). De santé fragile, elle y meurt, le 30 septembre 1897. Pendant quelque 500 semaines, elle va, de 15 à 24 ans, connaître une vie obscure dans une communauté dont la moyenne d'âge est de 50 ans. Vie aussi, matériellement, très dure, vie de solitude et de souffrance physique, morale et spirituelle. Tout cela, elle l'assume avec un admirable et silencieux courage quotidien, cherchant Dieu par une petite voie et par la voie d'enfance de remise totale à Lui avec la simplicité d'un enfant.

C'est là que cet esprit énergique, dans un corps exténué, trouvera son équilibre et sa paix jusqu'à la fin.



### 2. Culte

Il partira du carmel de Lisieux et, grâce aux médias (propagande, livres, photos, etc.), il sera amplifié au niveau international.

Mais l'image que les carmélites de Lisieux veulent d'abord donner de Thérèse est, hélas, conforme à celle de la sainteté telle qu'exaltée dans ce milieu : un dolorisme recherché, une vision mièvre de cette jeune fille héroïque, un embellissement de ses photos ou un aménagement de ses écrits. Le tout contribuant à masquer pour longtemps la véritable Thérèse.

Comme celle-ci avait promis de passer son Ciel à faire du bien sur la terre, elle frappe l'imagination populaire, surtout au moment des hécatombes de la guerre 1914-18, pendant laquelle on l'invoque avec ferveur pour les soldats au front.

Et comme elle avait déclaré un jour «qu'elle marchait pour un missionnaire» (son époque est celle de la grande expansion missionnaire suivant l'expansion coloniale de la France), elle devient dès 1927, la patronne spéciale des missions après avoir été canonisée dès 1925.

Son image et son culte se répandent donc dans les missions françaises et belges d'Afrique et d'Asie.

Aujourd'hui, la publication intégrale de ses écrits et de ses photos vraies révèle en Thérèse un être volontaire, dont la personnalité rompt le carcan de la piété étroite, mièvre et d'un romantisme attardé, qui a eu cours en son temps et dans son milieu.

La foi populaire, elle, a bien perçu en Thérèse une âme simple et bonne, ouverte à toute souffrance. D'où le succès inouï de son culte.

### 3. Représentation

Elle est figurée en carmélite portant un crucifix, symbole de son union au Christ, et un bouquet de roses par allusion à cette pluie de roses, c'est-à-dire de prières exaucées qu'elle souhaitait, du Ciel, faire tomber sur la terre.

## 52. Walhère - 23 juin

### 1. Vie ou légende

Historiquement, le personnage est attesté comme curé d'Onhaye et doyen rural du Concile de Florennes. On en trouve des traces dans des documents de 1187-1199; ce qui laisse supposer qu'il est né dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Sur ce maigre canevas, la légende brode : un jour, Walhère tente d'amener au repentir, mais en vain, son neveu, curé d'Hastièr-par-delà, prêtre concubinaire. Celui-ci le reconduit sur l'autre rive pour que Walhère regagne Onhaye sur le plateau. Excédé de ses reproches, il le tue d'un coup de rame et le précipite à l'eau. On est le 23 juin 1199. Le corps de Walhère flotte et, ramené sur la rive gauche, il y fait jaillir une fontaine.



Ceux de Bouvignes, dont on dit Walhère originaire, veulent le ramener chez eux. Impossible, car les bœufs du char s'y refusent. Ils s'entêtent même à ne pas vouloir regagner Onhaye. On les remplace donc par deux génisses blanches qui s'élançent à travers les taillis, sur la pente abrupte qui mène à Onhaye. Les traces des roues et celles de leurs sabots sont encore, dit-on, visibles sur les rochers. Sur le plateau, ces vaillantes bêtes s'arrêtent où est actuellement la chapelle de Bon-Air et, de là, reposées, elles repartent vers l'église d'Onhaye.

### 2. Culte et patronage

C'est de là que le culte va rayonner sur toute la région et au-delà (voir carte p. 132).

St Walhère (Vohy, Vohi, Bohi, en wallon) est fêté le 23 juin. Il est invoqué, à cause des génisses blanches, pour les maladies des bestiaux ou leur prévention. Mais il s'annexe progressivement tous les animaux de la ferme. On le prie aussi pour les gens migraineux.

Les rites du pèlerinage sont nombreux. Les pèlerins acquièrent un drapelet de pèlerinage, une image ou une médaille à placer au retour, dans les étables. Dans l'église, ils vont aussi toucher le tombeau, de la main, avec une image ou un mouchoir. Chargés du *pouvoir* du saint, la personne ou les objets le communiqueront, de manière bénéfique, aux animaux malades où à préserver.

Les pèlerins participent aussi à la procession et emportent des pétales de roses ou des branchages foulés par la procession qu'il faut mélanger avec les aliments des bêtes, comme d'ailleurs l'eau de la fontaine Saint-Walhère à Hastière-Lavaux. Ici, on se lave le visage ou l'on emporte l'eau. Il s'agit d'un lieu secondaire du culte dont l'évolution est significative du besoin qu'a la piété populaire de lier le culte d'un saint à un point d'eau. A l'origine, la fontaine Saint-Walhère était en bord de Meuse, jaillie là où son corps tiré de l'eau avait été déposé. Mais elle fut submergée lors de travaux d'élargissement du fleuve. Les pèlerins ont donc créé une fontaine de substitution, plus haut, sur la route menant au plateau.

Une troisième fontaine est même citée dans la maison

**2<sup>me</sup> PARTIE 131**  
**CHAPITRE 3**

*natale* du saint à Bouvignes. L'eau en bouillonnait, dit-on, le 23 juin, jour anniversaire de sa mort.

Enfin, à Onhaye, un dernier rite du pèlerinage prévoit l'imposition du reliquaire de la tête de St Walhère sur celle des gens souffrant de maux de tête.

A Enhet (Chevetogne), le culte de St Walhère s'est, d'après la tradition, fixé dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s., quand un maçon de cette localité, travaillant à l'église d'Onhaye, en ramena la vieille statue de St Walhère négligée au profit d'une nouvelle. Le pèlerinage d'Enhet a lieu le dimanche suivant le 23 juin (comme à Onhaye).

Le rite consiste à frotter la statue avec des drapelets de pèlerinage ou d'autres objets et de les exposer dans les étables. On emporte aussi les jonchées de verdure foulées par la procession et on les mélange aux aliments du bétail.

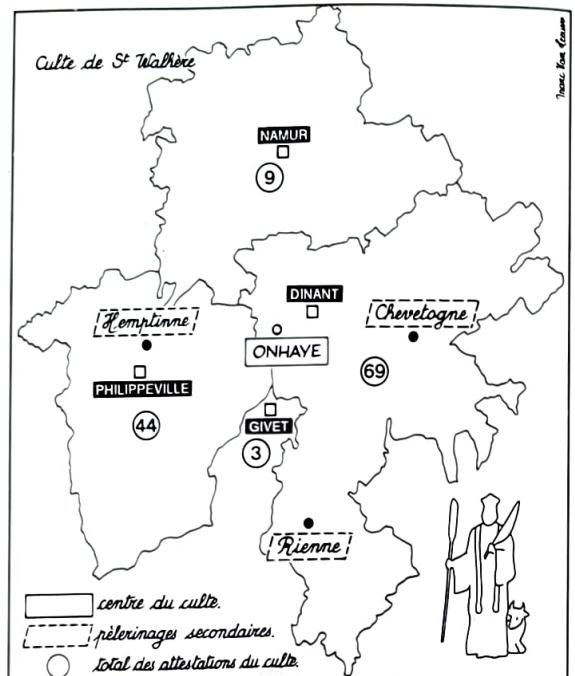
### 3. Représentation

Sur sa pierre tombale (1552), dans l'église d'Onhaye, le saint est figuré debout sur une barque stylisée. Il est en aube, chasuble et étole, avec un livre à la main comme un prêtre prêt à célébrer la messe. A ses côtés, deux personnages de petite taille : à sa droite, le prêtre assassin levant haut sa rame ; à sa gauche, le donateur de la dalle : le curé d'Onhaye, Pierre de Harroy.

A Gourdinne, par exemple, il tient une rame et est vêtu en prêtre, mais portant la barrette et seulement un surplis et une étole : les vêtements liturgiques prévus pour la confession.

Ainsi, les deux représentations évoquent-elles la double mission de Walhère : à Onhaye, celle du prêtre célébrant la messe est mise en évidence ; à Gourdinne, celle du prêtre

*Un grand saint régional et son culte :  
Saint Walhère d'Onhaye  
(d'après Corinne Hoex).*



## 132 2<sup>e</sup> PARTIE CHAPITRE 3

incitant à la confession et à la pénitence.

Enfin, les panneaux de la chapelle de Bon-Air figurent les trois scènes qui fixent la légende -le curé d'Hastième, inspiré par le diable, caché dans les buissons en bord de Meuse, va chercher Walhère à Hastième-Lavaux. Il est seul dans la barque. Il reconduit Walhère à Hastième-Lavaux et se prépare -la tentation diabolique faisant son effet- à l'assommer d'un coup de rame. Enfin, les génisses blanches grimperont le coteau abrupt vers Onhaye. Quant aux drapelets de pèlerinage, ils reprennent au centre la scène de l'assassinat de Walhère et, latéralement, la montée vers Onhaye de la procession suivant le char aux génisses blanches. L'église, centre du culte, est reproduite.

La figuration de Walhère en pied, portant soutane, surplis, étole et barrette; un livre dans la main, une rame (qui ressemble à une bêche) dans l'autre.

Le commentaire insiste sur le martyre et le lien avec Onhaye, localisation du culte.

## 53. Willibrord

### 1. Vie et légende

C'est un des grands évangélisateurs des Pays-Bas et du Grand-Duché de Luxembourg.

Anglo-saxon d'origine, il naît en 658, devient oblat bénédictin à Ripon, puis va en Irlande s'initier au monachisme celtique. Il passe ensuite sur le continent et en 695, est sacré *archevêque des Frisons* par le pape Serge Ier.

Il fixe son siège épiscopal à Utrecht et, de là, il développe l'évangélisation de son diocèse, en poussant vers les îles de la Frise et même le Danemark.

En 697, il a fondé l'abbaye d'Echternach (Grand-Duché de Luxembourg) où il mourra le 7 novembre 739.

### 2. Culte et patronage

Mais sa célébrité dans la piété populaire jusqu'aujourd'hui ne repose pas sur sa qualité d'apôtre des Frisons, mais sur la procession dansante qui a toujours lieu à Echternach, le mardi de la Pentecôte. Attestée depuis les XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s., la *procession des saints* (= chrétiens) *dansants* dérive sans doute d'une procession expiatoire contre la chorée, sorte d'épilepsie, ou *dans de St Guy*, épidémie signalée en 1374, dans l'Eifel, à Cologne et dans les parties orientales de l'ancien diocèse de Liège.

Cette procession mimerait, ritualisés (trois pas en avant, deux pas en arrière), les mouvements convulsifs des épileptiques. Quant au patronage de St Guy (25 juin) sur la danse qui porte son nom, il serait dû à un miracle que ce saint légendaire aurait effectué en faveur du fils de Dioclétien, épileptique ou possédé du diable. Le culte de Guy (Vit ou Veit dans les pays germaniques) s'est répandu de Prague, où ses reliques sont conservées depuis 1355, dans tout l'empire germanique et les confins occidentaux, nos régions.

St Vit est d'ailleurs l'un des 14 saints secourables ou auxiliaires dont le culte prendra une grande expansion à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Une confusion de patronage sur la chorée entre St Willibrord et St Guy n'est pas à exclure (voir St Guy).

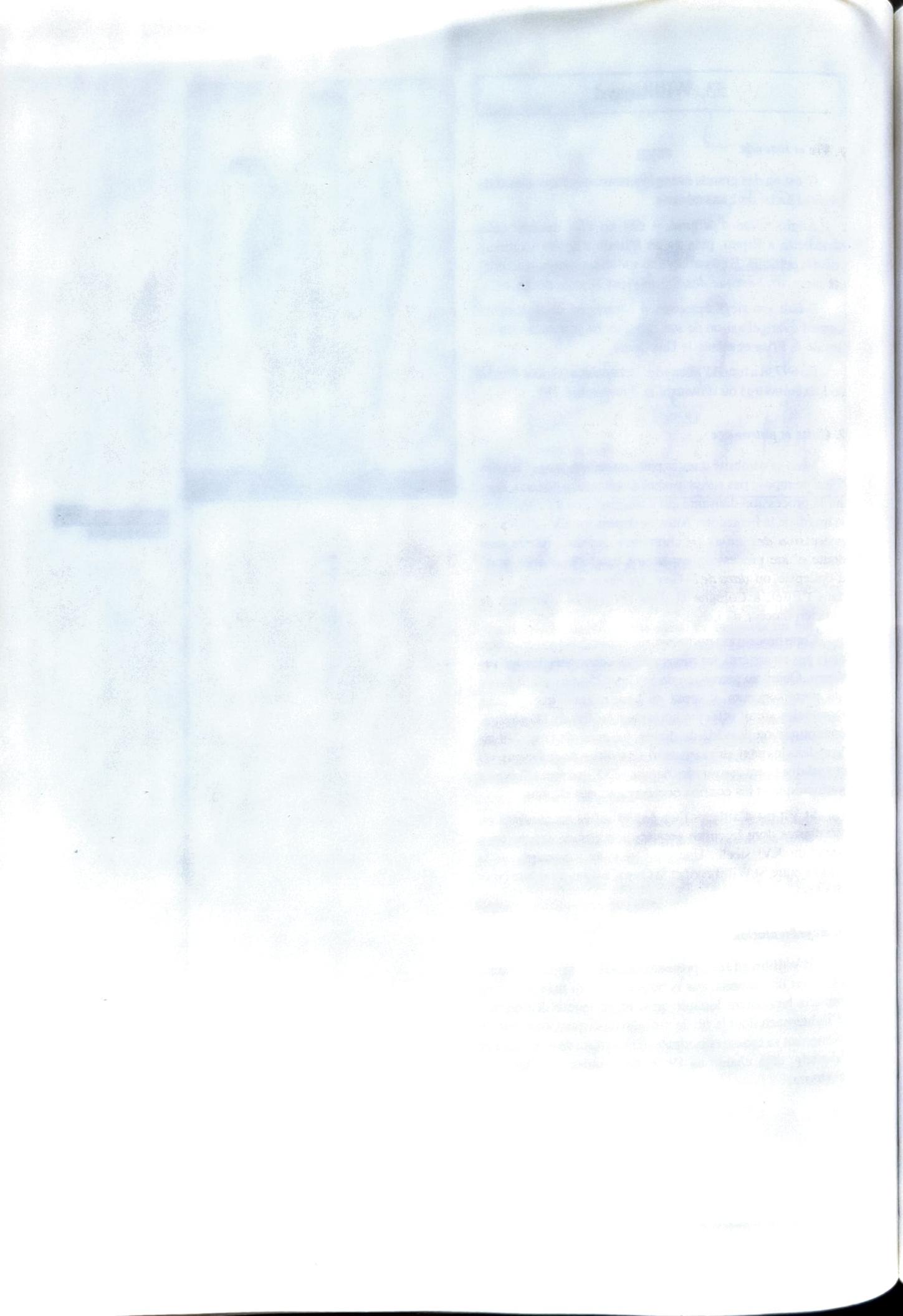
### 3. Représentation

St Willibrord est représenté en évêque, la crosse enfouie dans un tonneau, par la bonde. Ceci en mémoire d'un miracle hautement louable qu'il fit en faveur des moines d'Echternach dont le fût de vin était désespérément vide. Y plongeant sa crosse épiscopale, il le remplit de bon vin de la Moselle, déjà chanté au IV<sup>e</sup> s. par Ausone, un Bordelais pourtant...



2<sup>me</sup> PARTIE 133

CHAPITRE 3



*Deuxième partie :*  
**POTALES ET CHAPELLES AU "PAYS  
DE BROGNE" : EXPRESSIONS  
REGIONALES DE LA FOI POPULAIRE**

*CHAPITRE*

**4**

---

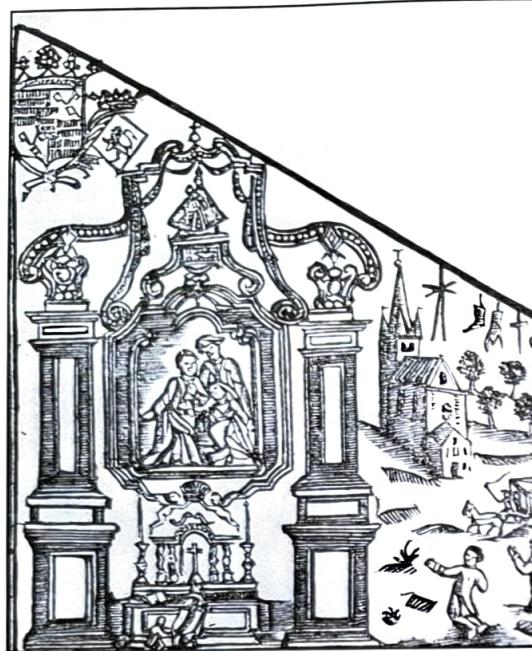
# **LES VIEILLES NOTRE-DAME DE CHEZ NOUS**

Elles ont été, durant des siècles, l'objet de la piété populaire avant de se voir, depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s., devancées par d'autres Notre-Dame de renommée internationale : La Salette et surtout Lourdes, dont le culte a été amplifié par les médias et les facilités de transport en commun à longue distance.

Nos antiques Mère-Dieu sont plus modestes, même si leurs sanctuaires attirent des fidèles d'assez loin. A part les jours de grandes fêtes, où elles rassemblent des milliers de personnes, elles accueillent surtout de petits groupes de voisins ou de parents venus de quelque villette ou de quelque village. Mais aussi des pèlerins solitaires chargés de grandes peines, hommes et femmes, reclus de douleurs et qui marchent vers une espérance.

Pour eux tous, nos vieilles Notre-Dame sont rosée des cœurs affligés, trêve et repos dans le labeur, paix dans la souffrance, doux feu qui rayonne intimement dans la froideur des cœurs, paisible clarté pour ceux qui errent encore dans la nuit. Elles écoutent et rendent courage. C'est leur tâche secrète. Elles l'accomplissent dans le silence, comme font nos mères.

Au-delà des miracles annoncés au son de saintes trompes, on atteint ici au cœur même de la foi populaire dans ce



Drapelet de pèlerinage (1791)  
dans E. VAN HEURCK : Les drapelets  
de pèlerinage en Belgique,  
Anvers (1922), p. 371.



Notre-Dame de Foy. Gravure  
de 1692 dans E.VAN  
HEURCK : Les drapelets de  
pèlerinage, Anvers (1922).

qu'elle a d'indivable. On est au seuil d'une rencontre proprement incommunicable, où quelqu'un demande et s'offre avec l'intime conviction d'avoir été entendu, compris et exaucé, déchargé ou allégé de ses peines physiques, mais aussi morales. Et qui veut proclamer ce qui est pour lui un fait miraculeux, mais tout en restant incapable de vraiment l'expliquer à quiconque.

Ceci est valable pour la rencontre de tout fidèle avec son saint, mais plus encore avec les Notre-Dame dont la litanie des vocables montre bien que, comme des mères, leur sollicitude s'étend à tout : N.-D. des Affligés, N.-D. de Bon Conseil, N.-D. de Bon Secours, N.-D. de Grâce, N.-D. des Larmes, N.-D. du Bon Vouloir, N.-D. du Perpétuel Secours, etc.

Voici la brève histoire de quelques-unes de ces Notre-Dame fort vénérées au Pays de Brogne.

### Notre-Dame de Bonne-Espérance

Son culte est lié à la présence de l'une des premières abbayes des Prémontrés dans nos régions : Bonne-Espérance, fondée en 1132. Les Prémontrés, à l'instar des Cisterciens, vouaient un grand culte à Notre-Dame. Ils ont dû, dès les origines, en amener ici une image, puisque le titre initial de Bonne-Espérance était Sainte-Marie de Ramignies.

La statue actuelle, en pierre, date du XIV<sup>e</sup> s., mais le culte public est attesté avant 1274 puisque, à cette date, le pèlerinage est reporté de l'Assomption (15 août) à l'Annonciation (25 mars).

La statue n'est plus une Vierge en majesté, du type *Sedes Sapientiae*, hiératique et solennelle, mais une mère dans une attitude toute familière avec son petit enfant, type

créé par les ateliers d'Ile-de-France, depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> s., déhanchée et offrant à son enfant un fruit ou un oiseau comme jouet.

Mais, pour R. Didier, N.-D. de Bonne-Espérance a un caractère très rare. Elle est du type de la mère allaitant (comme celle de Hal, de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> s.), mais avec la particularité d'un enfant Jésus nu et jouant avec le vêtement que sa mère se prépare à lui passer. Mélange d'un certain maniériste dans l'image de la Vierge allant de pair avec un très grand réalisme dans celle de l'enfant. Quant à son origine, R. Didier ne se prononce pas : ateliers montois, ateliers de Cambrai, de Laon, de Reims ?

Directe ou indirecte, la marque française est indéniable pour cette œuvre extraordinaire de 1360-1370.

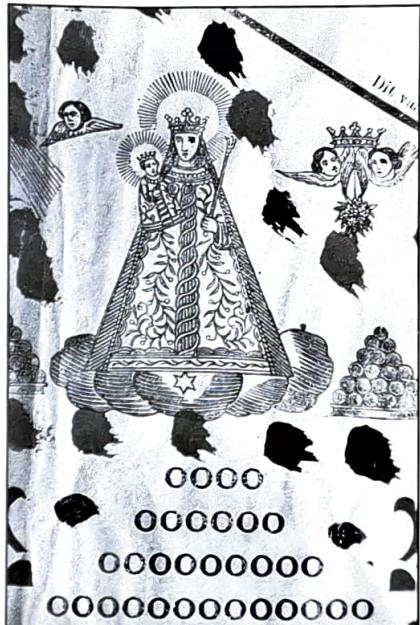
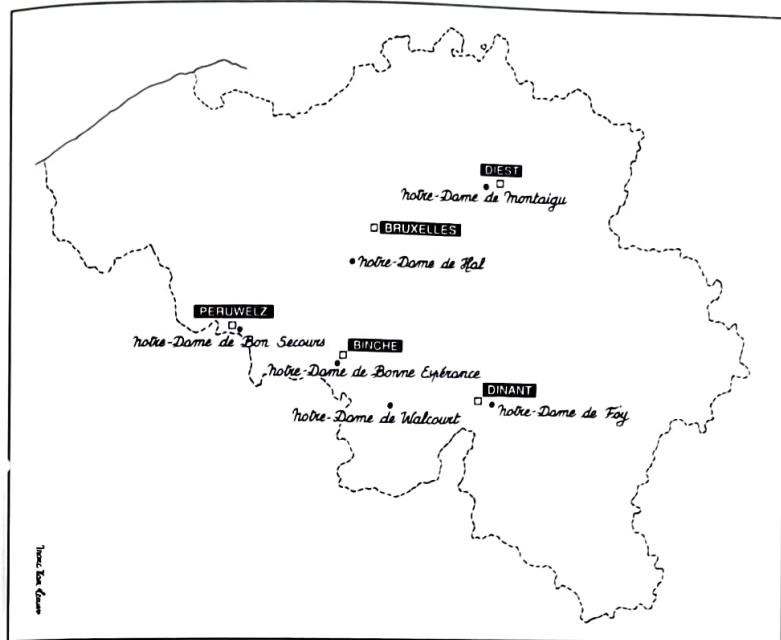
A l'origine, elle se trouvait dans la chapelle axiale de la grande église gothique (1266-1274), mais comme les allées et venues des pèlerins troublaient les offices des chanoines, elle fut transférée, vers 1568, à son emplacement actuel.

Sauvée de la destruction en 1794, elle fut remise en 1833 au Petit Séminaire fondé en 1830 dans les locaux de l'ancienne abbaye. Elle est, jusqu'à aujourd'hui, restée le symbole même de l'union des anciens de *Bona Spes* qui se regroupent volontiers autour d'elle, au jour de sa fête, à l'Annonciation.

### Notre-Dame de Bon-Secours

Au XVI<sup>e</sup> s., on signale l'existence d'une image de la Vierge sur un grand chêne appelé le *chêne-d'entre-deux-bois*, objet d'un pèlerinage local à N.-D. du Chêne.

En 1603, le curé Lebrun fait abattre le chêne en train de



Drapelet  
de pèlerinage  
(XIX<sup>e</sup> s.).

**2<sup>me</sup> PARTIE 137**  
**CHAPITRE 4**

dépérir. De son bois, il tire deux statues : l'une qu'il installera en 1604, à Grammont dans la chapelle d'Oudenberg. L'autre reste sur place et est déposée dans une sorte de triple potale. La Vierge y est encadrée par les statues de St Quentin, patron de la paroisse et, de St Martin, patron du curé Lebrun.

En 1636, à la suite d'une épidémie, heureusement conjurée, la population veut élever une chapelle à N.-D. de Bon-Secours; c'est le titre qu'on lui donne désormais. Sa dédicace a lieu le 21 novembre 1637.

Le pèlerinage prend une grande expansion, ce qui nécessite un agrandissement de la chapelle primitive, qui devient le cœur de la nouvelle et subsistera, avec elle, jusqu'en 1885, date de la vaste église du pèlerinage actuel.

## Notre-Dame de Foy

Découverte dans le tronc d'un chêne, en 1609, la statue devient rapidement l'objet d'un culte important -et à grande distance (v. carte p.39)- dû au fait que, dès 1620, un Jésuite, originaire de Dinant, le Père Bouille, publie un recueil de miracles et fait connaître N.-D. de Foy à des collèges ou des centres de prédication jésuites.

L'origine de la statue est maintenant bien élucidée grâce à un autre Dinantais : Joseph Destree, conservateur des Musées du Cinquantenaire à Bruxelles.

Elle est en grès quartzeux, de style gothique (haut : 0,224 m), moulée dans une matrice en terre de pipe. C'est un travail de série réalisé à Utrecht, dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Elle a dû être vendue à Dinant par un commerçant

hollandais qui a dû la placer dans la fourche d'un chêne. Celui-ci s'est progressivement refermé sur elle, en emprisonnant la grille qui protégeait la statue. Il s'agit donc ici d'une des nombreuses *images au chêne*, le type primitif des potales dont la toponymie a gardé la trace en bien des endroits.

Après 1609, le pèlerinage démarre très vite et les pèlerins affluent au château de Celles où la statue a été déposée. Importuné, le seigneur fait construire (1610-1618) une première chapelle à l'emplacement du chêne. La statue y est transférée en 1618. Mais très vite, il faut construire une nouvelle chapelle plus ample, celle que nous voyons aujourd'hui (1635).

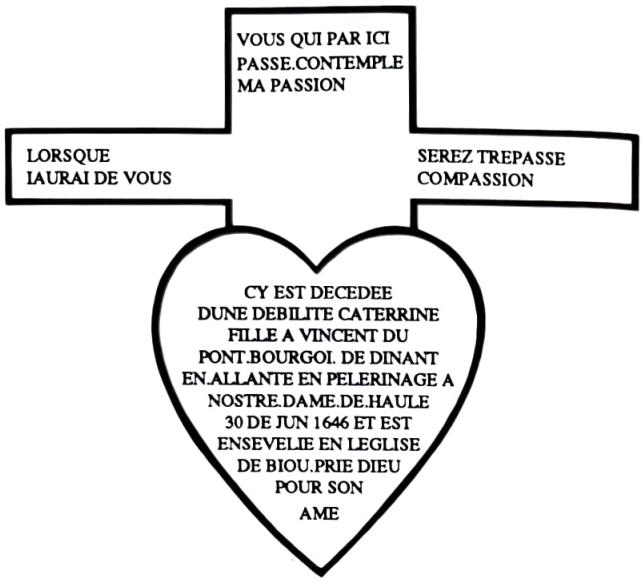
En 1696, des soldats hollandais emportent la statue. On la retrouvera à Liège si, du moins, c'est bien de l'original qu'il s'agit : en effet, du chêne *miraculeux*, on avait déjà tiré beaucoup de copies toutes ressemblantes.

En 1631, signe d'un pèlerinage très fréquenté et qu'administrent les abbés de Leffe, le trésor de Foy comprend déjà 137 pièces d'orfèvrerie et de joaillerie et 152 pièces d'ornements liturgiques. Dès 1619, les pieux archiducs Albert et Isabelle y sont venus en pèlerinage, ce qui n'a pas manqué de lui donner un nouvel essor.

Après une certaine éclipse au XVIII<sup>e</sup> s., le pèlerinage reprendra à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Notre-Dame de Hal

La tradition assure que la statue fut donnée à l'église de Hal en 1627 par Alix, épouse de Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, principauté dont Hal fait alors partie.



*Croix en mémoire d'un pèlerin à Notre-Dame de Hal.*

La statue est encore du type *Sedes Sapientiae* mais, à cause du thème de l'allaitement de l'enfant, son origine est sans doute à reporter après 1250.

Il s'agit d'une image en bois d'environ 95 cm, mais qui offre cette particularité : elle est simplement ébauchée. L'âme de bois se trouve enveloppée de bandelettes de toile; elles-mêmes enduites d'une couche de talc (craie à la colle), dans laquelle les détails de la sculpture ont été réalisés.

La finition a consisté en une argenterie abîmée par le temps ce qui explique la teinte noire de l'image actuelle. Au XVII<sup>e</sup> s., la statue sera habillée à l'espagnole.

Le culte à Notre-Dame de Hal prend vite un très grand développement, et une confrérie est attestée dès 1432. Des miracles sont signalés dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ils concernent non seulement des fidèles de l'ancien comté de Hainaut, mais aussi de Liège, de Huy, de Namur, de Lille, du Charnoy (futur Charleroi), de Tournai, de Douai, du Cambrésis et même d'Echternach.

Le culte va connaître un nouvel essor avec la publication d'un livret de pèlerinage par Juste Lipse (1547-1606), professeur à l'université de Louvain, et avec sa reprise en mains par les Jésuites, installés à Hal en 1623 et gardiens du sanctuaire.

Avec une technique assurée de *public relations*, ils remettent en vigueur la participation au pèlerinage des villes affiliées à Notre-Dame de Hal, comme Ath, Tournai, Bruxelles, Valenciennes, Condé et Namur.

Les représentants de cette dernière viennent à Hal avec leur confrérie, derrière leur bannière blanche représentant un pendu dépendu miraculeusement, sans doute un des nombreux miracles de ce type attribués à Notre-Dame de Hal.

Les deux grands jours du pèlerinage, qui attirent des dizaines de milliers de personnes, ont lieu à la Pentecôte et le premier dimanche de septembre.

Les pèlerins pratiquent deux rites. Le premier : triple circulation dans l'église, de la petite nef de gauche à la petite nef de droite en passant par le pourtour du chœur et *sous* la statue miraculeuse.

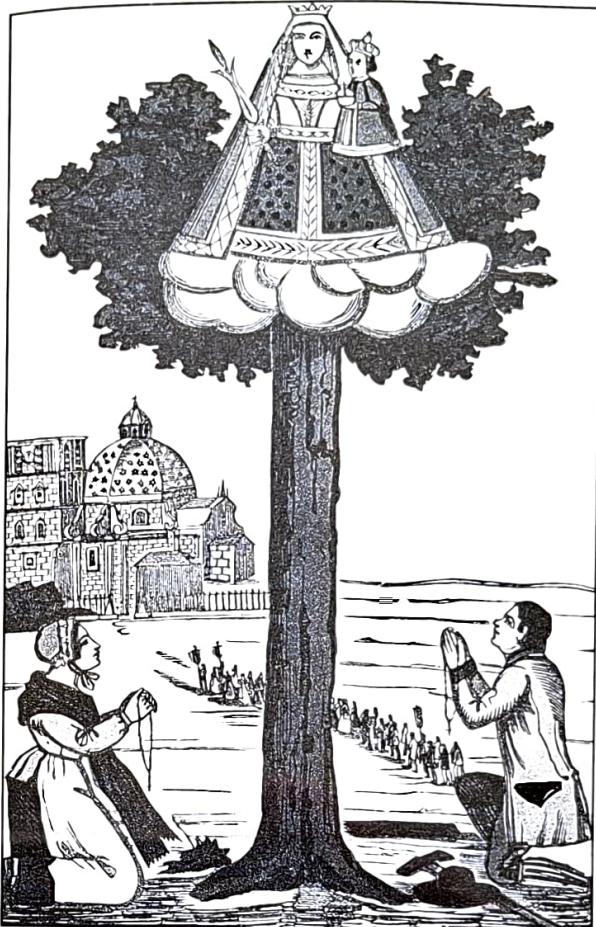
Le second rite, avec la récitation du chapelet, est le parcours d'un long itinéraire à travers la campagne : l'*Om-megang* ou *Wegom* (*tour*) de la Vierge, jalonné par une cinquantaine de potales ou de chapelles.

C'est en se rendant à Hal, avec une soixantaine d'autres Dinantais qu'une jeune fille de Dinant mourut à Bioul, au lieu-dit *Taye à l'Crwé* où s'élève la croix commémorative dont la reproduction se trouve ci-dessus.

### Notre-Dame de Montaigu

A l'origine, il s'agit d'une statuette de la Vierge fixée dans un chêne. Le pèlerinage se développe au XV<sup>e</sup> s. avec l'épisode miraculeux du jeune berger qui voulut emporter la statue tombée au sol, mais qui se trouva rivé à la terre jusqu'à ce que la statue fût remise dans le chêne.

Elle disparaît, en 1579-80, lors du passage des Gueux, mais, vers 1586, on en retrouve une copie fort ressemblante, alors placée dans le chêne, qui était sans doute antérieurement l'objet d'un culte superstitieux. Sur ordre de l'autorité ecclésiastique, on abat ce dernier en 1602-1603 et on en tire plusieurs statuettes conformes à celle du chêne. En 1602, une chapelle en bois est construite et devient le siège d'un miracle : du sang apparaît sur les lèvres de la statue, ce qui



*Notre-Dame de Montaigu.  
Image de pèlerinage (XIX<sup>e</sup> s.);  
Brépols, Turnhout.*

**2<sup>ème</sup> PARTIE 139  
CHAPITRE 4**

amène, aux jours de fête, des dizaines de milliers de pèlerins, parmi lesquels, comme il fallait s'y attendre, les Archiducs Albert et Isabelle qui, dès 1603, ont fait poser la première pierre du sanctuaire actuel.

Aujourd'hui encore, Montaigu reste un pèlerinage marial très fréquenté.

## Notre-Dame de Walcourt

Bien des traditions légendaires se mêlent à son culte. Pour lui donner une antiquité respectable, on la supposait

apportée par St Materne, évêque de Tongres. En réalité, il s'agit d'une *Sedes Sapientiae*, estimée de la fin du X<sup>e</sup> s. ou du début du XI<sup>e</sup> s. Statue de chêne recouverte de feuilles d'argent au XIII<sup>e</sup> s. et en 1626, moment où l'on grossit démesurément les têtes de Jésus et de Marie avant d'habiller la statue à la mode espagnole.

Une particularité de la statue par rapport aux *Sedes Sapientiae* habituelles: la figure de la Vierge et de l'Enfant ne sont pas dans le même plan vis-à-vis du spectateur.

A Walcourt, l'Enfant ne repose que sur le genou gauche de sa mère. Il s'y appuie transversalement et apparaît donc de profil.

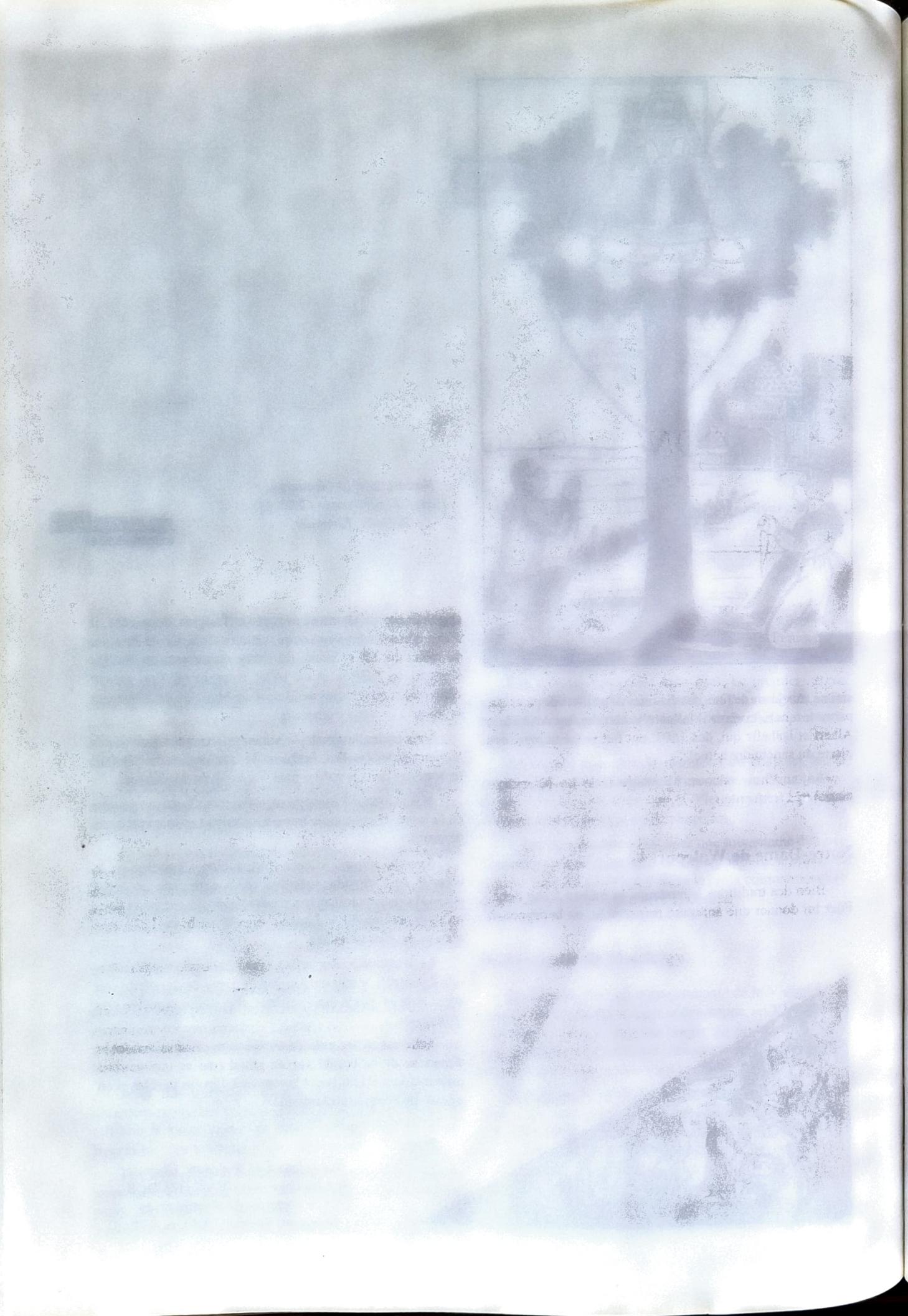
Avec le temps, le culte fort ancien s'enrichit de la légende de l'incendie sacrilège de la collégiale au cours duquel la statue aurait pris son envol pour aller se poser dans un arbre au lieu-dit *le Jardinet* où s'élèvera, en 1232, une abbaye de Cisterciennes.

Là, le comte de Rochefort, après une triple supplication -chiffre rituel-, aurait obtenu que la statue descendît de son arbre pour se poser dans ses bras afin d'être reportée à la collégiale.

Telle est la légende commémorée, chaque année, le dimanche de la Trinité par un grand *tour* et une marche militaire dont l'apogée est la reproduction -en paroles et en gestes- du miracle du Jardinet.



*Notre-Dame de Walcourt. Drapelet de pèlerinage dans VAN HEURCK : Les drapelets de pèlerinage en Belgique, Anvers (1922), p. 457.*



# *CONCLUSION GÉNÉRALE*

---

*À la fin de ce livre, je vous souhaite bon appétit.*

La foi populaire et surtout les cultes qu'elle génère, avec tous les risques possibles de dérive vers les superstitions ou la magie, ne laissent pas indifférent : dans un premier mouvement, on est pour ou on est contre, quitte ensuite à nuancer ou à confirmer son jugement initial.

Dans ce livre, j'ai tenté de prendre en compte, de comprendre et d'expliquer ce phénomène complexe, et relativement inorganisé, de la foi ou piété populaire, terme que davantage encore aujourd'hui, je continue à préférer à celui de *religion populaire* qui évoque structure et organisation formelles.

Pour conclure, je voudrais, dans une sorte de courte anthologie -mais qui embrasse tout de même six siècles- laisser s'exprimer des opinions diverses en faveur ou contre la foi populaire. Cette foi populaire qui, selon le proverbe, est *la foi du charbonnier*, c'est-à-dire du plus simple des hommes, perdu au milieu de ses bois, sous la tente des cieux, mais certes aussi avec les pieds bien plantés dans la glèbe.

## **Directement, quelle religion ?**

En avons-nous entendu, des discours sur le sentimentalisme, la mièvrerie, la superstition, la mariolâtrie, la soif du merveilleux, la crédulité populaire.

En sens contraire, que de sermons exaltent, pour faire

## 142 CONCLUSION GÉNÉRALE

honte à notre tièdeur, les braves gens, le petit peuple, les simples et la foi des sans-grade.

A chacun son peuple.

Pour l'un, il n'existe que conscient et organisé; pour l'autre, seulement fidèle à la terre et au clocher.

Jean Guehenno, cité par St Bonnet dans la *Vie Spirituelle* 129 (1975), p. 164.

### Religion populaire, religion de l'imagination

Il faut considérer que très peu de personnes sont en état de s'élever jusqu'aux choses divines si ce n'est par l'intermédiaire des choses matérielles. Un grand nombre ne peut avoir facilement confiance en Dieu et dans les saints que par une pratique particulière qui s'adresse souvent à leurs sens et à leur imagination. Une semblable imagination, forte et confiante dans le secours divin, est permise et méritoire, quoiqu'elle se dirige, par des objets intermédiaires ou des applications matérielles, et par des actes étrangers qui émeuvent, aident et fortifient l'imagination vers l'espérance, vers la confiance à obtenir le salut comme les médecins aussi disent qu'une imagination forte peut donner le mal ou la guérison.

Jean Gerson, théologien [Ardennes 1363-Paris 1429], *De directione et rectitudine cordis, Opera*, t. III, c. 471-2, Anvers (1706).

### Traque de la superstition

J'ai quelquefois noté de superstition certaines pratiques qui paraissent innocentes et irrépréhensibles, parce qu'elles

sont accompagnées de choses saintes et honnêtes, de paroles de l'Ecriture, de croix, de prières, de bénédicitions, de jeûnes, d'aumônes, de mortifications, de confessions, de communions, de pèlerinages, de messes et qu'elles sont assez souvent dans la bonne foi et sans aucun mauvais dessein.

Mais j'ai mieux aimé en juger avec quelque sévérité, en vue d'en faire concevoir du dégoût et de les discréditer, que de n'en rien dire et de les excuser...

Jean-Baptiste Thier (+ 1703) : *Traité des Superstitions*, t. 1, Paris (1679).

### De la crédulité

Il suffit à plusieurs de savoir qu'il arrive des choses singulières dans le monde pour croire sans examen tout ce qu'on leur dit : en vain, leur propre expérience leur apprend-elle qu'on est souvent trompé : ils ne veulent pas se donner la peine de vérifier les faits; et l'indifférence produit en eux la crédulité...

La crédulité est le défaut le plus commun parce que les hommes ont naturellement du goût pour le merveilleux, qu'ils entendent volontiers parler de ce qu'ils admirent et qu'ils sont facilement portés à le croire, surtout s'ils ne le trouvent pas destitué d'autorité...

Pierre Le Brun, prêtre de l'Oratoire (1661-1729) : *Histoire critique des pratiques supersticieuses*, t. 1, (1702).

### Une religion générée par le peuple

Dans le sens commun (de la masse) prédominent les éléments réalistes, matérialistes, c'est-à-dire le produit im-

médiat de la sensation brute, ce qui, d'ailleurs, n'est pas en contradiction avec l'élément religieux; bien au contraire mais ces éléments sont superstitieux, acritiques.

[Il existe] une religion du peuple, spécialement dans les pays catholiques et orthodoxes, très différente de celle des intellectuels de celle organiquement systématisée par la hiérarchie ecclésiastique.

Gramsci (1891-1937) cité par Jojo Burnotte : *Religions populaires et pouvoir*, thèse manuscrite UCL, Faculté de Théologie (1983).

### **Une religion d'incarnation**

Au début du siècle, Remy de Gourmont écrivait : «Une religion vit en proportion de ce qu'elle contient de folklore et elle meurt en proportion de ce qu'elle contient de philosophie». Pour une religion centrée sur l'Incarnation, il n'y a là rien de choquant à condition d'entendre par folklore, non pas le pittoresque superficiel et sans importance, mais bien les expression multiples des aspirations populaires profondes...

J. Pirotte : *L'univers des objets, supports de la foi*, dans Lumen Vitae, t.XLI, 1986, p. 142.

### **Chaleur de la foi populaire**

La religion traditionnelle (= populaire) est un foyer symbolique où chacun se retrouve chez soi, devient lui-même et auquel on est attaché parce qu'on peut y être soi-même, de façon permanente, et y exprimer spontanément ses convictions et ses sentiments les plus profonds.

A. Vergote : *Volkskatholicism* dans Collationes Vlaams Tijdschrift voor Theologie en Pastorale, IX, 4, déc. 1973, p.

423. Traduction dans P. Robbrecht, *Foi populaire à Montaigu*, Lument vitae, XLI, 1986, n° 2, p. 185-7.

### **Lignes de force de la foi populaire**

La religion populaire se caractérise par un certain nombre de traits : l'existence de lieux sacrés nombreux et entourés d'un grand respect, une liturgie dominée par le rythme des saisons, une hantise de la fécondité qui influence les comportements religieux et moraux, un goût des fêtes et des cérémonies spectaculaires, une recherche angoissée de la guérison et de la survie.

Y.M. Hilaire : *La vie religieuse des populations au diocèse d'Arras*, thèse de Lettres, Paris IV, (1976), t. I, p.86.

### **Foi populaire : une authentique soif de Dieu**

[La religion populaire] est riche de valeurs. Elle traduit une soif de Dieu que, seuls, les simples et les pauvres peuvent connaître... Nous l'appelons volontiers «piété populaire», c'est-à-dire religion du peuple plutôt que religiosité. Il faut y être sensible, savoir percevoir ses dimensions intérieures et ses valeurs indéniables.

Paul VI : *Evangelii nuntiandi*, 8, XII, 1975.  
A Maredsous, de la Saint-Hubert (3 novembre) 1990  
à la Saint-Benoît (21 mars) 1991.



## ***ANNEXES***

---

**ANNEXE 1 :  
DÉNOMBREMENT  
DES MONUMENTS VOTIFS  
(XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> S.)**

**Commentaires**

**Sigles :**

Z = zone retenue pour l'exposition «Potiales, chapelles et cultes populaires»: une trentaine de localités.

ESM = le reste du pays d'Entre-Sambre et Meuse (une bonne centaine de localités).

Les potiales ont été réparties en trois séries :

- Dieu, le Christ, le St-Esprit.
- La Vierge

Les monuments votifs non datables, en ruine ou sans dédicace ne sont pas repris.

De ce dénombrement, on peut esquisser un certain nombre de conclusions qui resteront à confirmer par une enquête plus approfondie.

Depuis le XVI<sup>e</sup> s. (date des plus anciens témoins rares aujourd'hui) le nombre des monuments votifs s'est régulièrement accru, avec une véritable apogée au XIX<sup>e</sup> s.

Au XX<sup>e</sup> s., une baisse générale est sensible mais moins forte dans Z que dans ESM.

A partir du XVIII<sup>e</sup> s., et surtout au XIX<sup>e</sup> s., l'écart entre le nombre de monuments votifs d'une part dans Z, de l'autre, dans ESM, diminue fortement. Au XIX<sup>e</sup> s., Z apparaît

DÉNOMBREMENT DES POTALES ET CHAPELLES (XVI<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> S.)

	XVI <sup>e</sup> s. Zone E-S-M	XVII <sup>e</sup> s. Zone E-S-M	XVIII <sup>e</sup> s. Zone E-S-M	XIX <sup>e</sup> s. Zone E-S-M	XX <sup>e</sup> s. Zone E-S-M	Total par genre
Dieu/Christ...	2 6	- 16	10 29	15 30	20 34	115
notre-Dame	- 4	2 28	27 97	87 238	64 129	496
Saints	2 10	8 42	35 95	71 322	161 80	549
Total par siècle	20	86	221	590	243	1160
Détail par siècle						Total général
Zone E-S-M	4 16	9 77	61 160	263 327	128 115	

ANNEXES 147

comme une région fortement peuplée en chapelles et potales, caractère qui, malgré la baisse générale, se maintient au XX<sup>e</sup> siècle.

Si, pour le XIX<sup>e</sup> s., on répartit les monuments votifs de Z et ESM en deux périodes : jusqu'en 1850 et de 1850 à 1900, on trouve :

- avant 1850 : 48 témoins
- après 1850 : 274 témoins.

L'accroissement important de monuments votifs dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> me semble correspondre à un puissant mouvement de piété populaire renforcé par ou coïncidant avec :

\* une ferme reprise en mains des paroisses par un clergé bien formé et tout acquis aux formes démonstratives de la piété populaire illustrée parallèlement par l'expansion de l'imagerie religieuse et le style *Saint-Sulpice* (notable après 1860).

\* une influence des *missions* d'une semaine, prêchées dans les paroisses par des Montfortains ou des Rédemptoristes avec processions, plantations spectaculaires de croix et sermons non dépourvus de pathétique, notamment en ce qui concerne la mort. Or, de nombreux monuments votifs sont consacrés aux patrons de la *bonne mort*, celle avec les derniers sacrements.

\* une influence des thèmes de piété venus de Rome au moment où, en 1870, la papauté dépourvue de ses Etats mais tout auréolée du dogme de l'Infaillibilité pontificale (Concile Vatican I), voit croître son prestige spirituel.

Or, cette piété ultramontaine privilégie les cultes mariaux dans la liturgie (St Nom de Marie, N.-D. Auxiliatrice, Très

Pur Cœur de Marie, Immaculée Conception surtout, à qui Lourdes donnera un impact international).

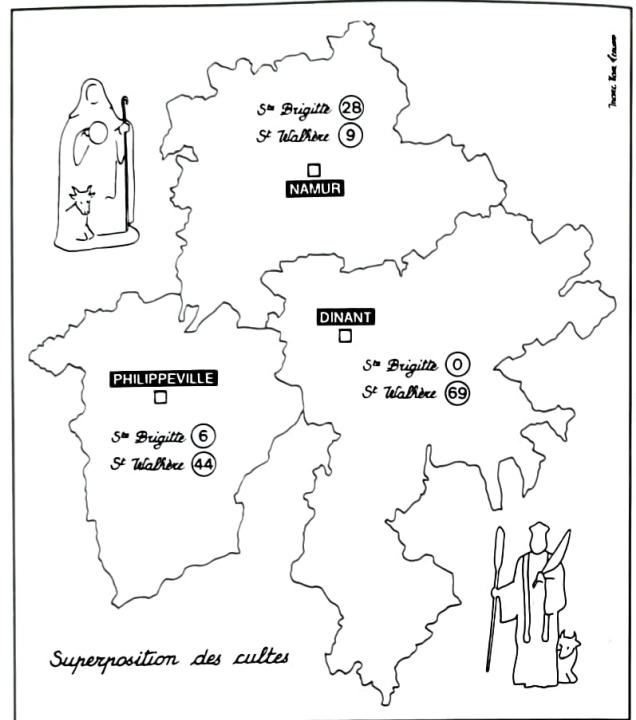
Elle encourage aussi, simultanément, le culte des saints locaux dont les légendes sont prises en compte par les autorités ecclésiastiques locales, comme certains rites qui les complètent, et celui des saints de l'Eglise Universelle, dont St Joseph est le meilleur exemple.

Ce *populisme religieux* (J. Delumeau) fait appel à une foi d'essence émotionnelle qui s'oppose à la fois :

- à l'esprit sceptique et voltaire, héritage des philosophes du XVIII<sup>e</sup> s. et de la Révolution française de 1789 avec ses séquelles anti-cléricales et anti-religieuses (de ± 1793 à ± 1800);
- au matérialisme des socialismes et du marxisme international, anti-cléricaux ou fondamentalement athées.

Or, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s., avec l'extraordinaire expansion du secteur secondaire industrialisé, avec l'émigration de nombreux ruraux attirés par les villes tentaculaires, avec le déracinement de tous ces gens, coupés de leurs traditions -y compris religieuses- et jetés isolés dans l'anonymat de villes en pleine croissance, le socialisme et le marxisme gagnent du terrain et conquièrent à leur vision matérialiste du monde cette classe ouvrière que les prêtres des paroisses urbaines populaires ne comprennent pas, car ils sont, eux, généralement d'origine rurale.

D'où l'effort de l'Eglise pour promouvoir ces expressions religieuses, familiaires, sentimentales, servies par une imagerie qui, selon Mgr. Dupanloup «atteint quelquefois, on peut le dire, les dernières limites du ridicule et de la fadeur».



## ANNEXE 2 : CONFRONTATION DE DEUX LIEUX DE CULTE RÉGIONAUX : STE BRIGITTE DE FOSSES ET ST WALHÈRE D'ONHAYE

La province de Namur compte deux lieux de culte régionaux importants, jadis fort fréquentés par les éleveurs de bétail et les fermiers en général : celui de Ste Brigitte à Fosses et celui de St Walhère à Onhaye.

Je me bornerai ici, à partir du remarquable mémoire de Corinne Hoex, cité dans la bibliographie, à montrer le rayonnement respectif de ces deux cultes et leur confrontation dans la région limitrophe de l'un et de l'autre.

La province de Namur est ici figurée avec ses trois arrondissements.

### 1. Culte de Ste Brigitte

Son épicentre, Fosses, le fait tout naturellement se développer dans l'arrondissement de Namur (28 lieux de culte), mais il mord aussi sur celui de Philippeville (6 lieux). Sans être toutefois présent dans celui de Dinant où il subit la concurrence victorieuse du culte de St Walhère.

### 2. Culte de St Walhère

Son épicentre à Onhaye le destine à s'implanter très fortement dans l'arrondissement de Dinant (69 lieux de culte), mais il mord à la fois sur l'arrondissement de Philippeville (44 lieux de culte auxquels par proximité géographique,

que, il faut en joindre 3, de Givet) et sur celui de Namur (9 lieux).

Des deux cultes, celui de St Walhère est le plus important. Plus récent (fin XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.) que celui de Ste Brigitte (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s.), il totalise 122 lieux de culte, devançant fortement Ste Brigitte (34 lieux de culte).

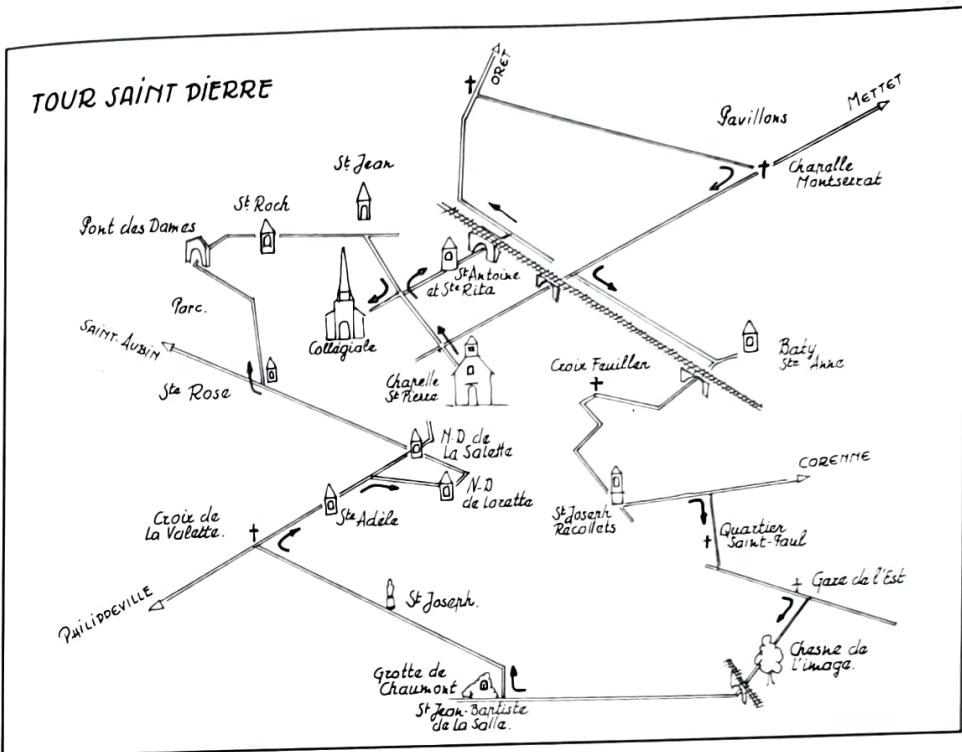
### 3. Lieux secondaires de culte

Le culte de St Walhère comme celui de Ste Brigitte se répartissent en un lieu de culte principal (St Walhère: Onhaye; Ste Brigitte : Fosses) et en lieux secondaires, c'est-à-dire ceux où les pèlerins les plus proches se rendent plutôt qu'au chef-lieu du culte.

### 4. Importance de ces cultes populaires

Le dénombrement fait apparaître que 156 localités (chiffre approximatif sans doute mais indicatif) servent St Walhère et Ste Brigitte.

C'est typiquement un culte populaire à clientèle essentiellement rurale. En effet, St Walhère comme Ste Brigitte sont d'abord invoqués contre les maladies des bestiaux. Or, il faut se souvenir que les grandes découvertes de la médecine vétérinaire, capables d'enrayer les redoutables épidémies du bétail (et la perte d'un troupeau est une catastrophe économique pour l'éleveur) sont relativement récentes : la peste bovine n'est conjurée que vers 1872, la pleuro-pneumonie après 1892, et la fièvre aphteuse après 1945. La généralisation des soins vétérinaires n'est sans doute pas antérieure à 1940-45. Ce qui explique à la fois la popularité de ces cultes et le grand nombre de localités qu'ils concernent.



**ANNEXES 149**

### ANNEXE 3 : SAINTS DE POTALES/CHAPELLES ET SAINTS D'ÉGLISES

Il est intéressant de rappeler que le culte populaire à tel saint répond à divers motifs :

- le saint invoqué dans un monument votif peut être l'expression d'une dévotion toute particulière du donateur : ainsi, une Ste Virginie, isolée, dans toute une région.
- ce saint peut aussi faire partie des grands saints populaires traditionnels dont on retrouve de multiples exemplaires dans les potales et chapelles, comme Ste Barbe.

Certains de ces saints figurent aussi dans l'église du lieu. Leur présence est le sceau officiel de l'Eglise mis sur leur culte.

Toutefois, on observe que là où une grande institution religieuse (abbaye, collégiale) a pris la gestion d'un culte avec pèlerinage important, elle le fixe chez elle : à St-Gérard, ceux de St Pierre, de St Eugène et de St Gérard; à Fosses, ceux de St Feuillen et de Ste Brigitte; à Maredsous, celui de St Benoît.

Alors, on ne trouve pas, ou très peu, dans la localité ou aux environs, de monuments votifs en l'honneur du grand saint local.

Mais des lieux secondaires de culte peuvent naître à distance du lieu de culte principal (je renvoie à l'annexe 2).

Autre cas de figure : le culte principal, originel, est fixé dans une chapelle de pèlerinage, en dehors du village. L'église peut posséder une statue du saint local, mais ses

dévots continuent de se rendre au lieu du pèlerinage pour y déposer bougies et ex-voto. Ainsi, à Haillot, le culte bien vivant de St Mort continue de se dérouler dans la chapelle supposée être celle de son ermitage (*St Mort ès bwès*).

Enfin, dans une localité, un culte populaire nouveau peut en remplacer un autre. A Florennes, jusqu'en 1796, date de l'expulsion des moines, un culte populaire se déroulait en l'honneur de St Jean-Baptiste, patron de l'abbaye. Un *Tour* promenait la châsse dans la ville et se terminait au monastère duquel deux fontaines permettaient aux pèlerins d'accomplir les rites traditionnels : à l'une, ils allaient boire; à l'autre, se laver.

Avec l'abbaye, disparaissent les supports du culte : statue, *tour*, fontaines.

Mais, vers 1825, naît un nouveau culte populaire, celui de St Pierre, fixé dans une ancienne chapelle : Saint-Pierre-hors-la-ville, attestée en 1221. Il s'exprime par une *marche militaire* en uniforme du Ier Empire et prend de plus en plus une allure profane.

Aussi, récemment, le doyen Pirotte et son équipe, créent-ils un *tour* à caractère religieux avec des stations à diverses potales et chapelles de la localité. Il prend naturellement le nom de *Tour Saint-Pierre*. Ainsi, le culte multi-séculaire et populaire de Saint-Jean se trouve remplacé par celui, nouveau, de Saint-Pierre.



*ORIENTATION*  
*BIBLIOGRAPHIQUE*

---

## 1. Quelques ouvrages de référence

### DICTIONNAIRES :

- d'archéologie chrétienne et de liturgie
- catholicisme : hier, aujourd'hui, demain
- de spiritualité.

### ENQUETES DU MUSÉE DE LA VIE WALLONNE

REVUES REGIONALES d'archéologie, d'histoire et de folklore, arrêtées (ex.: *Wallonia* [1897-1914] ou toujours en cours de publication).

## 2. Coup d'œil historique

- M. ALBARIC : *Histoire du missel français*, Turnhout/Paris (1986).
- U. BERLIERE : *Anciens pèlerinages bénédictins dans Revue liturgique et monastique*, XI, 1926, p. 207, 252.
- C. BREMONT/J. LE GOFF : L' «*exemplum*» (au Moyen Age), Turnhout (1982).
- G. CHOLVY : *Le catholicisme populaire en France au XIX<sup>e</sup> s.* dans *Le Christianisme populaire, Les dossiers de l'histoire*, direction : Bernard Plongeron, Paris (1976).
- A. DIERKENS : -*L'implantation du christianisme dans les campagnes de l'Entre-Sambre et Meuse, Abbayes et paroisses (VIIIe-XIe s.)*, Bruxelles, U.L.B. Faculté de Philosophie et Lettres, Histoire, mémoire dactylographié, 1982-83 (3 tomes).  
- *Abbayes et Chapitres entre Sambre et Meuse*, Singmaringen (1985).
- E. DELARUELLE : *La piété populaire au Moyen Age*, Turin (1975).
- J. DELUMEAU : *Histoire vécue du peuple chrétien*, t. 1 et 2, Toulouse (1979).
- J. DELUMEAU : *La peur en Occident*, Paris (1978).
- G. GATTI : *La christianisation des traditions folkloriques au Moyen Age* dans *Annales Economies, Sociétés, Civilisations*, 34 (1979), p. 929-42.
- B. GEREMEK : L' «*exemplum*» et la circulation de la culture dans *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*, 92 (1980), 1, p. 153-170.
- G. LE BRAS : *Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France*, Paris (1942), Bibliothèque de l'Ecole Hautes Etudes, Sciences religieuses, Vol. LVII.
- A. LOTTIN : *Contre-réforme et religion populaire dans La religion populaire à travers l'histoire sous la direction de Y.M. Heilaire*, Paris (1981).
- R. MANDROU : *La culture populaire aux XVIIe-XVIIIe s.*, Paris (1986).
- M. MENARD : *Mille retables manceaux*, (XVIIe-XVIIIe s.), Paris (1980).
- PIETE POPULAIRE EN NAMUROIS : Exposition du Crédit communal, Namur (1989).
- J. PIROTTE : *Images des vivants et des morts*, Louvain-la-Neuve (1974).

### Quelques remarques

1. Pour la facilité du lecteur, j'ai classé cette bibliographie par grands thèmes, mais, bien entendu, il peut y avoir, de thème à thème, des recouvrements qui sont inévitables.

2. Les ouvrages cités sont souvent récents : la plupart d'entre eux contiennent évidemment une bibliographie qui permet au lecteur de s'orienter vers des ouvrages plus anciens.

3. J'ai renoncé à citer :

- toutes les revues régionales existantes ou ayant existé et concernant l'archéologie, l'histoire régionale et le folklore (dans la grande diversité de ses domaines). En effet, ces trois thèmes peuvent assez souvent se superposer.
- tous les livrets ou plaquettes de pèlerinage, souvent très rares, parus au XIX<sup>e</sup> s. surtout, pour exalter -sans guère de critique historique- une dévotion et un sanctuaire particuliers. Ils restent évidemment précieux puisqu'ils fixent les rites utilisés jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. bien avancé avant que ceux-ci ne soient supprimés par une autorité ecclésiastique devenue sourcilleuse ou ne soient tombés d'eux-mêmes en désuétude.

- J. PIROTTE : *Les pèlerinages en Wallonie dans La Belgique et ses dieux, églises, mouvements religieux, laïcs*, L.L.N. (1985), p. 255-70.
- J. PIROTTE : *L'univers des objets, supports de la foi, le recours à l'objet pieux et son évolution, du XVIe au XXe s.* dans *Lumen Vitae*, t. XLI, 1986, p. 139-154.
- B. PLONGERON : - *La religion populaire dans l'Occident Chrétien*, Colloque de Chantilly (1975); - *La religion populaire, approches historiques*, Paris (1976).
- C. ROSENBAUM/M. ALBARIC : *Un siècle d'images de piété* (1814-1914), Catalogue de l'exposition du Musée Galerie de la Seita, Paris (1984).
- J. TOUSSAERT : *Le sentiment religieux en Flandre à la fin du Moyen Age*, Paris (1963).
- A. VAUCHER : *La spiritualité au Moyen Age occidental* (VIIIe-XIIIe s.), PUF, SUP, l'historien, 19, Paris (1975).
- A. VIRCONDELET : *Le monde merveilleux des images pieuses*, Paris (1988).

### 3. Héritage celte et romain

- J. BAYET : *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris (1973).
- L. BONNARD : *La Gaule thermale*, Paris (1908).
- A. DE VRIES : *La religion des Celtes*, Paris (1963).
- H.P. EYDOUX : - *Monuments et trésors de la Gaule*, Paris (1958); - *Hommes et dieux de la Gaule*, Paris (1961).
- M. FOUSS : *La vie romaine en Wallonie*, Gembloux (1974).
- A. GRENIER : *Les religions étrusque et romaine; La religion des Celtes*, Coll. Mana, Paris (1948).
- A. GRENIER : *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, t. IV, *Monuments des eaux*, Paris (1960).
- Ch. RENGL : *Les religions de la Gaule avant le Christianisme*, Paris (1906).
- M. RICHARD : *Le thermalisme gallo-romain, en particulier dans les stations du S.-O. et des Pyrénées*, Bordeaux (1968).
- A. VARAGNAC : *Les Celtes et les Germains*, Coll. Religions du Monde, Paris (1965).
- Cl. VAILLAT : *Le culte des Sources dans la Gaule romaine*, Paris (1932).

### 4. Religion populaire : approches sociologiques

- J. ANCION : *La religion populaire, servitude ou libération*, Paris (1987).
- Ph. ARIES : *Religion populaire et réforme liturgique*, Paris (1975).
- S. BONNET : *A hue et à dia*, Paris (1977).
- P. BOURDIEU : *Genèse et structure du champ religieux* dans *Revue Française de sociologie*, XII, 1971, p. 295.

- J. BURNOTTE : *Religion populaire et Pouvoir*, thèse manuscrite, U.C.L., Faculté de théologie (1983).
- COLLECTIF : *Religion populaire, chemin de libération*, synthèse de la journée d'étude, Namur, avril 1990, Bruxelles (1991).
- CONCILIUM : - *Sociologie de la religion, persistance de la religion*, n° 81 (janv. 1973);  
- *Religion populaire, contexte culturel, points de vue théologiques*, n° 206 (1981).
- P. DELOOZ : *Sociologie et canonisations*, Liège (1969).
- ENQUETE sur la spiritualité populaire dans *Revue d'histoire de la spiritualité*, 49, 4 (1973), p. 493-504.
- P. HOGGART : *La culture du pauvre*, Paris (1970).
- F.A. ISAMBERT : *Le sens du sacré, Fête et religion populaire*, Paris (1982).
- B. LACROIX/P. BOGLIONI (sous la direction de :) *Les religions populaires*, Colloque international de l'Université Laval, Québec (1970). Actes édités à l'Univ. Laval, Histoire et sociologie de la culture, 3, (1972).
- M. OCHSE : *La nouvelle querelle des images*, Paris (1952).
- R. PANNET : *La religion populaire*, Paris (1974).
- B. PLONGERON : *La religion populaire (aspects historiques, théologies de la libération)* dans *Etudes*, 348/4, Paris (1978); p. 535-548.
- A. ROUSSEAU : *Religion, culture et rapports sociaux* dans *Recherches de sciences religieuses*, 65/3 (1977), p. 474-504.
- G. THILS : *La religion populaire dans Le temps et la Foi*, 4, 8e année, (1978), p. 313-332.

**BIBLIOGRAPHIE 153**

### 5. Saints et sainteté

- ACTA SANCTORUM des Bollandistes, janvier à novembre. Classement des saints selon le calendrier.
- BENEDICTINS DE PARIS : Vie des Saints, classement selon le calendrier, t. 1 à 12, t. 13 : tables, Paris (1935-1956).
- Ch. BAUSSAN : *Images populaires des saints*, Paris (1927).
- H. DELEHAYE : - *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles (1905);  
- *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles (1912);  
- *Sanctus : Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, Bruxelles (1927);  
- *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles (1921);  
- *A travers trois siècles : l'œuvre des Bollandistes (1615-1915)*, Bruxelles (1919).
- Th-J. DELFORGE : *Les saints populaires de Wallonie*, Gembloux (1977).

- A. DEREUME : *Les Vierges miraculeuses de la Belgique*, Bruxelles (1895).
- J. DOUILLET : *Qu'est-ce qu'un saint?*, Paris (1957).
- R. DE WARSAGE : *Calendrier populaire wallon*, réed. anastatique, Bruxelles (1988).
- O. ENGELBERT : *La fleur des saints* (selon l'ordre du calendrier), Paris (1984).
- J. FIVET : *Les saints familiers du pays de Namur*, s.l.n.d.
- L. GOUGAUD : *Les saints irlandais hors d'Irlande*, Louvain (1936).
- C. HOEX : *St Walhère, culte, vie, iconographie*, Gembloux (1974).
- J. DE VORAGINE : *La Légende dorée* (XIII<sup>e</sup> s.), multiples éditions.
- J. LADAME : *Les saints de la piété populaire*, Paris (1985).
- J. LECLERCQ : *Saints de Belgiques*, Bruxelles (1942).
  - J. LEFEVRE : - *Saints familiers de Wallonie*, Tournai (1947).

## **154 BIBLIOGRAPHIE**

- *Sub tuum praesidium* : plaquette pour le 550e anniversaire de la fondation de l'Université de Louvain, LLN (1976) : *Quelques grands saints wallons*.
- Abbé MAHO : *La Belgique à Marie*, Bruxelles (1930).
- A. MEYRAC : *Légende dorée des Ardennes*, Reims (1908).
- A. MICHaux : *Le culte de St Méen à Brûly -de-Pesches dans Pays de Namur*, n° 40, juillet 1975, p. 106-118.
- J. MOLANUS :
  - *Indiculus Sanctorum Belgii*, Louvain (1573);
  - *Natales Sanctorum Belgii*, Douai (1616);
  - *De historia Sanctorum imaginum et picturarum pro vero earum usu contra abusus*, Anvers (1617).
- PETITS BOLLANDISTES : *Vie des Saints*, classement selon le calendrier, Paris (1866).
- Pierre PIERRARD : *Larousse des prénoms et des saints*, Paris (1976).
- SAINTYVES : *Les saints, successeurs des dieux*, Paris (1907).
- Chanoine SCHMITZ : *Eglises et chapelles du diocèse de Namur dans Le diocèse de Namur à Marie*, (1942-3), Brochures n° 2, 8 et 11.
- VIE SPIRITUELLE (Revue), 1989, n° 1 à 5, *Sur la Sainteté* : tous les saints, pourquoi des saints, visages de saints, sainteté cachée, saints de demain.

## **6. Iconographie des saints**

- BARBIER DE MONTAULT : *Traité d'iconographie chrétienne*, t. 1 et 2, Paris (1890).
- Ch. CAHIER : *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, t. 1 et 2, Paris (1867).
- Abbé CROSNIER : *Iconographie chrétienne*, Paris (1848).

- L. CLOQUET : *Eléments d'iconographie chrétienne*, Lille (1890).
- Corinne HOEX : *Recherche iconographique fondée sur le culte populaire de Ste Brigitte et des saints Monon et Walhhère*, U.L.B., Section Histoire de l'art et archéologie, mémoire dactylographié, Bruxelles, U.L.B., 1971-2.
- LEXIKON DER CHRISTLICHEN IKONOGRAPHIE, t. 1 à 8, classement alphabétique des saints, Freiburg in Brisgau (1968-1976).
- L. REAU : *Iconographie de l'art chrétien*, Paris (1955-1959). Sur les saints : classement alphabétique, t. III (vol. 1 à 3).

## **7. Art religieux et art populaire**

- ENCYCLOPEDIA UNIVERSALIS : article *Art populaire*, t. XIII, p.336 sv.
- P.J. FOULON : *La sculpture populaire. Analyse d'un cas: le calvaire du Bois du Grand Bon Dieu à Thuin dans Commission Belge de Folklore, Section wallonne, Collection Folklore et art populaire de Wallonie*, vol. III, Ministère de la Culture française, Bruxelles (1972) - tiré à part.
- L. GAUTIER : *Lettres d'un catholique* (art. du XIX<sup>e</sup> s.) Paris (1876).
- J. HELBIG : *Le baron Béthune*, Bruges (1906).
- Abbé HUREL : *L'art religieux contemporain*, Paris (1868).
- IMAGIERS DU PARADIS : *Images de la piété populaire* (XV<sup>c</sup>-XX<sup>c</sup> s.), Bastogne, Musée en Piconrue (1990).
- Abbé JACQUIN : *Dictionnaire usuel du curé de campagne*, Paris (1848).
- A. LEMEUNIER (sous la direction d') : *Le néo-gothique dans les collections du musée d'art religieux et d'art mosan*, catalogue de l'exposition (1990).
- E. MALE : *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Paris (1908).
- Marie-Claire RENNESON : *Les images religieuses en Belgique*, Institut Supérieur d'études sociales de l'Etat, Section Bibliothécaires-Documentalistes, mémoire dactylographié, Bruxelles (1978).
- Abbé SAGETTE : *Essai sur l'art chrétien*, Paris (1853).
- SAINTS PROTECTEURS ET GUERISSEURS EN ARDENNE, Bastogne, Musée en Piconrue (1986).
- C. SAVART : *A la recherche de l'«art dit de St Sulpice» dans Revue d'histoire de la spiritualité* 52 (1976), n° 3-4.
- TRESORS D'ARDENNE : *Art religieux et croyances populaires en Ardenne et Luxembourg*, Bastogne, Musée en Piconrue (1987).
- A.H. VAN HEURCK :
  - *Histoire de l'imagerie populaire flamande*, Bruxelles (1910).
  - *Les drapelets de pèlerinage en Belgique*, Anvers (1922).

## 8. Traditions et folklore

- L. BANNEUX : *L'Ardenne mystérieuse*, Bruxelles (1930).
- Brigitte CAULIER : *L'eau et le sacré*, Paris (1990).
- COLLECTIF : *La Wallonie, le pays et les hommes*, Bruxelles (1981).
- A. DOPPAGNE : *Esprits et gens du terroir*, Gembloux (1977).
- J. LEFEVRE : *Traditions de Wallonie*, Verviers (1976).
- O. LEMAIRE : *Folklore au pays wallon*, Gand (1892).
- A. MEYRAC : *Traditions, coutumes et légendes des Ardennes*, réédition anastatique, Paris (1968); *La Forêt des Ardennes*, rééd. anastatique, Paris (1968).
- P. MOREAU : *Les sanctuaires à répit dans En Fagne et en Thiérache*, 22, t. 87, (1989), p. 14-22.
- J. ROLLAND : *Les marches militaires de l'Entre-Sambre-et-Meuse dans Enquêtes du musée de la vie wallonne*, t. V, n° 57-58, p. 257-296, Liège (1950).
- J.C. SCHMITT : *Religion populaire et culture folklorique dans Annales / Economies / Sociétés / Civilisations*, 31e année, n° 5, sept-oct. 1976, p. 941-54.
- P. SEBILLOT : *Le folklore de France*, Paris (1968), t. 1 à 4.
- TRADITION WALLONNE : *Revue annuelle de la Commission royale belge de Folklore* (Ministère de la Communauté française de Belgique), Paris, t. I (1984) à t. IV (1989).
- A. VAN GENNEP : *Cultes liturgiques et cultes populaires dans Le folklore brabançon*, 77, avril 1934, p. 287-299.
- F.X. WEISER : *Fêtes et coutumes chrétiennes : de la liturgie au folklore*, Tours (1960).

## 9. Superstitions et survivances

- BERENGER-FERAUD : *Superstitions et survivances*, Paris (1896).
- J. CHALON : *Les arbres fétiches de la Belgique*, Anvers (1912).
- J. CHALON : *Fétiches, idoles et amulettes*, St-Servais-Namur (1920).
- A. du CHESNEL : *Dictionnaire des superstitions, erreurs, préjugés et traditions populaires*, Paris (1856).
- H. ESTIENNE : *Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote*, Lyon (1592), nouvelle édition : Paris (1879).
- P. LE BRUN : *Histoire critique des pratiques superstitieuses...*, t. 1 à 4, Paris (1750).
- P. PARFAIT : *L'arsenal de la dévotion*, Paris (1876).
- J.B. THIERS : *Traité des superstitions qui regardent les sacremens...*, Avignon (1777).

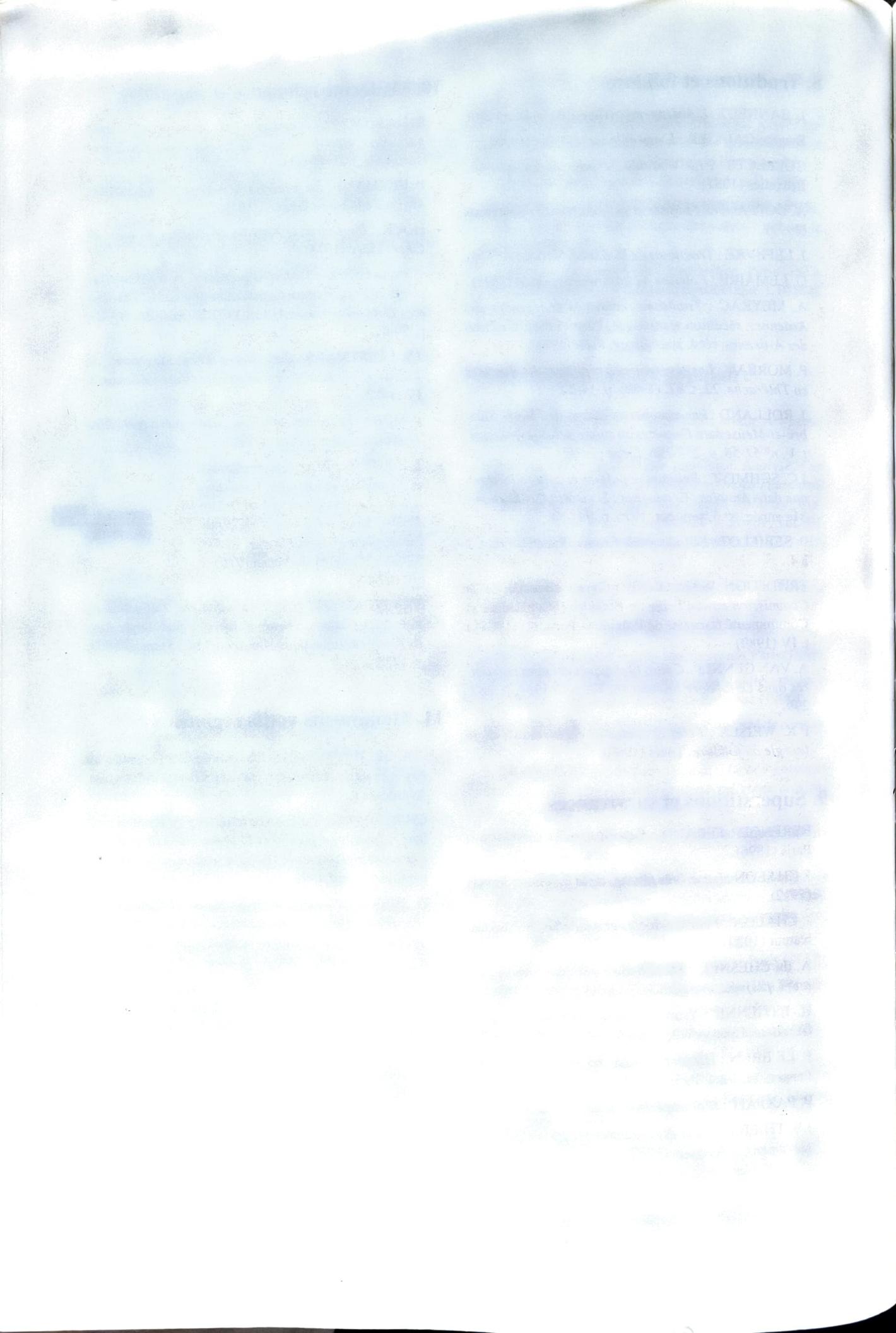
## 10. Médecine religieuse et populaire

- R. DASCOTTE : *Les maladies portant le nom d'un saint guérisseur dans la région du Centre dans Traditions wallonnes*, t. IV (1987).
- P. HERMANT : *La médecine populaire*, n° spécial (43-48) du *Folklore brabançon*, 1928.
- HOCK : *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège*, Liège (1873).
- Corinne HOEX : *Médecine populaire et religion : les saints guérisseurs dans La médecine populaire en Wallonie*, Actes du Colloque, U.L.B. (1974), Bruxelles (1978), p. 59-67.
- Ch. LEESTMANS : *Guérisseurs et rites magiques : de l'histoire à l'enquête orale dans Tradition wallonne*, t. IV (1987).
- P. MORY : *Le recours actuel aux saints guérisseurs dans Tradition wallonne*, t. III (1986).
- J. PIROTTE : *Prières merveilleuses et foi populaire en Wallonie aux XIXe-XXe s. : Le médecin des pauvres dans Fédération des Cercles d'archéologie et d'histoire de Belgique*, XLIVe Session, Congrès de Huy (1976), t. III, 677-683.
- TRICOT-ROYER (Dr) : *La médecine religieuse en Belgique : Saints invoqués et lieux de pèlerinage dans Revue de Thérapeutique Meurice*, n° 18, 15 janvier 1939, p. 1729 sv.

BIBLIO- 155  
GRAPHIE

## 11. Monuments votifs régionaux

- J. DE BECO/J. MOSSAY : *Inventaire des chapelles de pierre bleue du Hainaut*, (= Hainaut S., belge et français), Avesnes, s.d.
- CHIREL (= Cercle d'histoire religieuse du Brabant wallon) : *Chapelles et potales en Brabant wallon dans Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon*, n° 4 (1990, à paraître fin avril 1991).
- R. HIERNAUT (sous la direction de :) *Calvaires et chapelles en Hainaut*, dans *Bulletin de l'Association «Les amis des calvaires et chapelles du Hainaut»*, 1ère année, n° 1 (1er décembre 1948) à 15e année, n° 1 (mars 1962).
- J.P. LENSEN : *Croix, potales et chapelles au pays de Visé* : Société archéologique et historique du Musée régional d'archéologie et d'histoire de Visé, 1989.
- P. MEURICE : *Croix, calvaires, niches et chapelles de Lessines dans Cercle d'histoire de l'entité lessinoise* (1986).
- L. RADEMECKER : *Les maisons à potales du début du XVI<sup>e</sup> s. et l'art architectural mosan dans Cercle archéologique des cantons de Fléron et de Grivegnée* (1972).



**TABLE**  
**DES MATIERES**

---

3 MAY  
1944

5	<i>AVANT-PROPOS</i>
7	<i>PRÉFACE</i>
9	<i>PROLOGUE</i>
	<b>Chères potales</b>

---

## ***PREMIÈRE PARTIE***

### **Approches de la foi populaire**

19	<i>CHAPITRE 1</i>
	<b>Aux origines de la foi populaire</b>
25	<i>CHAPITRE 2</i>
	<b>Le contenu et les supports traditionnels de la foi populaire</b>
37	<i>CHAPITRE 3</i>
	<b>La dévotion envers les saints</b>
49	<i>CHAPITRE 4</i>
	<b>L'art religieux populaire</b>
53	<i>CONCLUSION</i>

**BIBLIO- 159  
GRAPHIE**

## ***DEUXIÈME PARTIE***

### **Potales et chapelles au "Pays de Brogne" : expressions régionales de la foi populaire**

59	<i>INTRODUCTION</i>
	<b>Quelques cadrages</b>
63	<i>CHAPITRE 1</i>
	<b>Les lieux, les époques et les patronages</b>
69	<i>CHAPITRE 2</i>
	<b>Les caractéristiques et attributs des saints</b>
73	<i>CHAPITRE 3</i>
	<b>La "guirlande" des saints au pays de Brogne</b>
135	<i>CHAPITRE 4</i>
	<b>Les vieilles Notre-Dame de chez nous</b>
141	<i>CONCLUSION GÉNÉRALE</i>
145	<i>ANNEXES</i>
151	<i>ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE</i>

PARUS DANS LA MÊME COLLECTION :

- *L'Affaire Calbalasse: un crime à Malonne en 1787*, par Jean Hockay;
- *Assesse: une paroisse, une église*, par Jean-Louis Javaux et Jacques Lambert;
- *Richesses et misères des houillères namuroises et jamboises de la fin du XVIII<sup>e</sup> à nos jours*, par Adolphe Prouveur et Alphonse Jacques;
- *Petite histoire de la musique à Namur*, par Marc Ronvaux;
- *L'histoire des moulins à Namur aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, par Alphonse Jacques et Adolphe Prouveur;
- *Petite histoire du cinéma à Namur 1900-1990*, par Michel Arnold.

